F. IX. 252

POESIES FRANÇOISES DE M. L'ABBÉ REGNIER DESMARAIS,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

BIBLIOTECA NAZIONALE TORINO

581

TOME I.

Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Pièces qui ne se trouvent pas dans celle de Paris.

A LA HAYE,
Chez HENRI DU SAUZET.

M. DCC. XVI.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

L'Empreſſement avec lequel on a recherché juſques ici tous les Ouvrages qui ſont ſortis de la plume de M. l'Abbé *Regnier Deſmarais*, & en particulier l'accueil favorable que le public a fait à ſes Poëſies Françoiſes, nous ont déterminé à en donner une nouvelle Edition plus ample & plus éxacte que celle qui en parût à Paris en 1708. Nous avons crû devoir placer à la tête de cette Edition les *Mémoires de la Vie* de cet illuſtre Abbé, *écrits par lui-même*, & imprimez pour la premiére fois dans les *Mémoires de Litterature*, dont le premier Tome paroît depuis peu. Voici à quelle occaſion M. l'Abbé Regnier

gnier les dreſſa. Ses Confréres les Académiciens de la Cruſca, qui avoient pour lui beaucoup de conſidération, lui écrivirent un an avant ſa mort, pour le prier, parce qu'il étoit déja avancé en âge, de vouloir bien leur envoyer quelques Mémoires des principales circonſtances de ſa Vie: afin que, lors qu'ils auroient le malheur de le perdre, ils euſſent de quoi lui compoſer un Eloge qui honorât ſa mémoire, & leur ſervit de conſolation. Il les leur envoya donc, en conſéquence, un an avant ſa mort, qui arriva en 1713. L'Auteur des Mémoires de Litterature en a eu une copie fort éxacte, faite ſur l'Original même.

Ces Mémoires ſont ſuivis d'un Excellent Poëme Latin d'environ deux cens Vers, compoſé par M. l'Abbé *Fraguier*, qui, entre autres talens, poſſede dans un degré éminent celui de la Poëſie Latine. Cet Auteur, peu de tems après la mort de M. l'Abbé Regnier ſon illuſtre Ami, ayant en-

envoyé ces Vers à Florence, ils y furent imprimez par les ſoins de Mrs. les Académiciens de la Cruſca, qui ſe ſentirent touchez de la beauté de ce Poëme, fait pour honorer la mémoire de leur Confrere. L'Auteur, qui ne ſe ſatisfait pas aiſément, ayant depuis retouché cette Piéce, en donna, il y a quelque tems, un exemplaire corrigé de ſa main à un Seigneur Hollandois de ſa connoiſſance, grand amateur des belles Lettres, qui à ſon retour dans ce Païs, ayant apris qu'on préparoit ici une nouvelle Edition des Poëſies de M. l'Abbé Regnier, crût devoir profiter d'une ſi belle occaſion de placer à leur tête ce beau Poëme. Dans cette vûë il nous le remit entre les mains, corrigé, comme nous l'avons dit, ſur l'exemplaire de Florence, par l'Auteur même, & accompagné de Notes inſtructives, pour une plus grande intelligence de quelques endroits, qui auroient peut-être embarraſſé certains Lecteurs.

Outre ces deux piéces, qui ne ſe

trouvent point dans l'Edition de Paris, nous en avons encore ajoûté dans celle-ci quelques autres, qui étoient diſperſées dans divers Recueils, ou même qui n'avoient jamais été publiées; l'Auteur qui en avoit fait part à ſes meilleurs Amis, n'ayant point voulu, pour des raiſons particuliéres, les expoſer au grand jour. Nous avons été aſſez heureux pour en recouvrer pluſieurs de cette derniére eſpéce; & nous en ſommes redevables à un Savant du premier mérite, à qui le public en aura, comme nous, beaucoup d'obligation.

Au reſte, on peut aſſurer le Lecteur qu'on n'a rien inſeré ici d'étranger, & qui ne ſoit certainement de la façon de M. l'Abbé Regnier. S'il nous eut été poſſible de ramaſſer toutes les piéces que cet habile homme avoit ſupprimées, cette Edition auroit été bien plus conſidérablement augmentée: mais quelques ſoins que nous ayons employez pour y réüſſir, nous n'avons pû en venir à bout.

Notre

Notre Auteur parle, à la fin des Mémoires de ſa Vie, d'un long Ouvrage qu'il avoit achevé depuis peu : c'eſt l'Hiſtoire de Loüis XIV. en Vers François. Il avoit diviſé ce Poëme en quatre Chants, de cinq cens Vers chacun. Le Roi ne voulant pas que cet Ouvrage parût, à cauſe des endroits deſobligeans qui s'y trouvent pour les Nations avec leſquelles il étoit en Paix, il fit enlever incontinent après la mort de l'Auteur. Le portefeuille, où étoit cet Ouvrage, avec pluſieurs autres plus courts qui ont eu le même ſort, fût remis par ordre de Sa Majeſté entre les mains de M. le Duc de *Noailles*. Une perſonne de conſidération a eu la bonté de nous apprendre ces particularitez.

Nous n'avons pas jugé à propos de joindre ici les Poëſies Latines, Italiennes, & Eſpagnoles de notre Auteur ; parce que peu de gens ſont capables d'entendre aſſez bien toutes ces différentes Langues, pour aimer à trouver toutes ces ſortes de Poëſies

assemblées & réünies en un seul Ouvrage. Nous nous contentons donc de donner maintenant au public les Poësies Françoises; s'il témoigne souhaiter les autres nous pourrons les lui procurer dans la suite. Nous nous flattons qu'on sera content de la beauté & de l'exactitude de cette Edition. Les suffrages du public nous animeront à lui donner bientôt des Ouvrages plus considérables.

Il semble qu'avant que de finir, nous devrions donner ici à notre célébre Auteur, une partie des éloges qui lui sont justement dûs: mais comme son mérite est fort au dessus de toutes les loüanges que nous pourrions lui donner, nous aimons mieux nous taire, que de nous en acquitter foiblement. Nous croyons pourtant que nous ferons un grand plaisir à nos Lecteurs, si nous leur faisons part de l'éloge fin & délicat, qu'a fait de notre Auteur un illustre Académicien de France, généralement estimé dans toute l'Europe pour son érudition, sa poli-

politeſſe, & ſa probité. C'eſt M. de la Monnoye digne ſucceſſeur de M. l'Abbé Regnier; & dont le choix étoit ſi propre à conſoler l'Académie Françoiſe de la perte qu'elle fit par la mort d'un Académicieu qui lui fût ſi cher. Voici ce qu'en dit M. de la Monnoye dans le Diſcours qu'il prononça le 23. Decembre 1713, lorſqu'il fût reçû à la place de M. l'Abbé Regnier Deſmarais.

„ Que vois-je, MESSIEURS? „ quel objet extraordinaire vient me „ fraper? Ce n'eſt pas un ſeul Hom- „ me. J'en diſtingue cinq en M. l'Ab- „ bé Regnier. Grammairien, Orateur, „ Poëte, Hiſtorien, Traducteur; c'eſt „ un Protée ſuſceptible d'autant de „ formes diverſes, mais toutes agréa- „ bles, par les différentes beautez, „ qu'il a l'art de leur donner. Citoyen „ de plus d'un Païs, l'Italie le diſpute „ à la France, l'Eſpagne à l'Italie. Ses „ Vers Caſtillans peuvent à la Cour „ de Madrid le faire paſſer pour un „ Lope de Véga, comme à la Cour

„ de Florence ſes Vers Toſcans le fi-
„ rent paſſer pour un Pétrarque. L'A-
„ cadémie de la Cruſca, qui en les
„ liſant crût y reconnoître l'Amant
„ de Laure, bien loin, quand elle fut
„ déſabuſée, de rougir de ſon erreur,
„ jugea au contraire plus avantageu-
„ ſement par-là de celui, qui l'avoit
„ cauſée, à qui en conſéquence elle
„ décerna peu de tems après une pla-
„ ce dans ſa Compagnie.

„ Quelles marques, en d'autres
„ rencontres, ne lui donna-t-elle pas
„ de ſon eſtime, ſoit en plaçant ſon
„ Portrait dans la Sale de ſes Aſſem-
„ blées, ſoit en renouvellant l'édition,
„ qu'il lui avoit dédiée de ſon Ana-
„ créon, dans laquelle il fit paroître
„ avec un ſuccès merveilleux le génie,
„ qu'il avoit pour les Langues. Cet
„ ancien Poëte, ami des Jeux & des
„ Ris, dont les Odes ſemblent dictées
„ par les Graces, profita ſi bien à
„ l'Ecole de ſon Interpréte, qu'il y
„ aprit à parler Latin, François, Ita-
„ lien, & Eſpagnol, avec la même

„ dé-

„ délicateſſe qu'il parloit originaire-
„ ment le Grec.

„ Le Rodriguez de M. l'Abbé Re-
„ gnier fit trouver aux Eſpagnols
„ amateurs de la pieté, & curieux de
„ notre Langue, une lecture propre
„ à leur enſeigner en même tems la
„ pureté des mœurs, & celle du lan-
„ gage François le plus châtié. Le
„ Traducteur attentif à bien rendre le
„ ſens de ſon Auteur, en lui conſer-
„ vant un air original & naturel,
„ évita ſagement les deux écueils de
„ la traduction; la trop grande liber-
„ té de la paraphraſe, qui contente
„ de repréſenter le ſens, ajoute, ou
„ retranche les paroles à diſcretion;
„ & l'attachement trop ſcrupuleux à
„ garder le nombre & la ſituation de
„ ces mêmes paroles, aux dépens
„ quelquefois du ſens, & toûjours de
„ l'agrément.

„ Il eſt, MESSIEURS, plus aiſé
„ à la nature de faire un beau viſage,
„ qu'il ne l'eſt à l'art d'en attraper la
„ reſſemblance. Il eſt de même plus

„ aiſé de bien compoſer, que de bien
„ traduire. Une bonne traduction eſt
„ eſt quelque choſe de ſi rare, qu'au
„ ſentiment d'un des plus doctes hom-
„ mes de vôtre Compagnie, qui a fait
„ une revûë exacte de tous ceux, qui
„ juſqu'au commencement du ſiécle
„ ont, en quelque langue que ce ſoit,
„ cultivé cette ſorte d'étude, à peine
„ s'en trouve-t-il un, qui mérite le
„ nom de Traducteur achevé. Il faut,
„ pour y parvenir, un jugement ex-
„ quis, ſoutenu d'une ſoupleſſe de
„ ſtyle ſans égale, & d'une parfaite
„ connoiſſance, tant de la langue de
„ l'Auteur, qu'on traduit, que de
„ celle, qu'on lui fait parler en le tra-
„ duiſant; toutes qualitez dominantes
„ en M. l'Abbé Regnier. Son juge-
„ ment regne dans ſa maniére de s'é-
„ noncer, toûjours accommodée au
„ ſujet, également éloiguée de la ſe-
„ chereſſe, & de la profuſion; de la
„ maigreur, & de l'enflure; de la
„ négligence, & du fard. Par tout
„ une beauté mâle, des traits régu-
„ liers,

„ liers, une vivacité temperée, le di-
„ rai-je? un juſte embonpoint. Qui
„ ne ſait, outre l'habileté qu'il s'étoit
„ acquiſe dans l'intelligence de ces
„ langues polies, ſoit mortes, ſoit vi-
„ vantes, qui ſont d'un ſi grand com-
„ merce dans la République des Let-
„ tres? Qui ne ſait, dis-je, quelle
„ fut ſon application à étudier par ré-
„ gles & par principes toutes les fi-
„ neſſes de ſa propre Langue? Il les
„ découvrit à fond. Dépoſitaire de
„ vos déciſions ſur les difficultez agi-
„ tées en diverſes ſéances, il ſût en
„ enrichir utilement l'exacte Gram-
„ maire, qu'il a publiée, dont il a
„ lui-même ſi bien pratiqué les pré-
„ ceptes dans ſes excellentes verſions,
„ & dans ſa curieuſe Hiſtoire de l'af-
„ faire des Corſes. Infatigable à re-
„ chercher les différens uſages de cha-
„ que mot, de chaque phraſe, il con-
„ tribua beaucoup au travail de ce fa-
„ meux Dictionaire, expoſé d'abord
„ à l'inſolence critique de ceux mê-
„ mes, qui l'avoient pillé; mais qui

„ va

„ va bientôt reparoître, victorieux
„ de la médiſance & de l'envie.

„ Le privilége, MESSIEURS, que
„ je vous ai prié de m'accorder, m'in-
„ vite, après avoir peint le Traduc-
„ teur, & le Grammairien, à pein-
„ dre en la même perſonne le Poëte
„ & l'Orateur. On a de tout tems
„ prétendu, ce ſemble, que le talent
„ de la Proſe, & celui des Vers
„ étoient, dans un ſeul & même Ecri-
„ vain, comme incompatibles. Si
„ l'antiquité a eu des Auteurs, qui ſe
„ ſoient exercez dans l'un & dans
„ l'autre genre, ce n'a pas été du
„ moins avec une réputation égale.
„ Les Anciens eux-mêmes ont parlé
„ des Vers de Cicéron avec mépris.
„ La Proſe de Virgile, ni d'Horace
„ n'a jamais fait bruit. Celle d'Ovide
„ n'a pas été plus heureuſe. Ses Plai-
„ doyers, qu'il nous vante, ſont tom-
„ bez. Ceux, qu'il a faits au nom
„ d'Ulyſſe & d'Ajax, ſont les ſeuls
„ qui ſubſiſtent; & ce n'eſt ſans doute
„ que parce qu'il les compoſa en Vers.

„ qu'ils

„ qu'ils ſont venus juſqu'à nous. Pé-
„ trarque abandonnoit la Proſe à Bo-
„ cace, Bocace les Vers à Pétrarque.
„ Parmi nous Amyot tant eſtimé au-
„ trefois pour ſa Proſe, étoit ridicule
„ dans ſes Vers. Malherbe n'a connu
„ l'harmonie, que dans ſes Odes. C'é-
„ toit à l'Académie Françoiſe, qu'étoit
„ réſervée la gloire, ou de recevoir,
„ ou de former des Sujets capables de
„ remplir tour à tour avec ſuccès deux
„ caractéres ſi oppoſez. N'eſt-ce pas
„ d'elle que ſont ſortis les Voitures,
„ les Du-Ryers, les Godeaux, les
„ Peliſſons, les Racines, les Segrais,
„ les Charpentiers, les Fléchiers, les
„ Deſpreaux, qui tous avec honneur
„ ont couru dans cette double lice?
„ Je ne nomme ici que les morts, &
„ ſuis très-aiſe d'avoir par cette raiſon
„ à ſupprimer pluſieurs noms illuſtres,
„ que j'aurois pû ajoûter aux précé-
„ dens.

„ La mort me met en droit, au
„ moment qu'elle vous enleve M.
„ l'Abbé Regnier, de le compter
„ parmi

„ parmi les Héros Académiques, fa-
„ meux par leur Proſe & par leurs
„ Vers. Ses Poëſies Héroïques, Ly-
„ riques, ſérieuſes, enjouées offrent
„ aux yeux du Lecteur un parterre
„ agréablement varié. Le ſublime, le
„ grave, le doux, le riant y ſont pla-
„ cez dans leur ordre. Quoi de plus
„ élevé que l'Ode contre les Impies?
„ De plus gai que le voyage de Mu-
„ nik? De plus moral, & de plus in-
„ génieux tout enſemble que l'Ode à
„ Acanthe, & qu'une infinité de pe-
„ tites piéces pleines de ſel, où en ſe
„ joüant il dit à ſon ſiécle la vérité
„ de ſi bonne grace? Je ne rappelle-
„ rai point ſon Anacréon tant vanté.
„ Je ne ferai même que gliſſer ſur ſon
„ Homére, dont il ſe contenta de nous
„ donner le premier Livre de l'Iliade,
„ par une eſpéce de preſſentiment ſe-
„ cret, qu'il naiſſoit parmi nous, pour
„ uſer de l'expreſſion de Properce,
„ quelque choſe de plus qu'une Ilia-
„ de. Properce déſignoit l'Enéïde, & M. Regnier prévoyoit un ouvrage,

„ dont

„ dont on a crû juſqu'ici la France in-
„ capable, un Poëme Epique, dont
„ la lecture à la fin du douziéme
„ Chant paroîtra courte ; une Iliade
„ en un mot telle qu'Homére lui-mê-
„ me l'auroit donnée, s'il avoit été
„ François.

„ Je paſſe de la Poëſie à l'Eloquen-
„ ce. Celle, que j'ai à vous repreſen-
„ ter, vous eſt connuë. Je n'emploi-
„ rai point de fauſſes couleurs pour la
„ relever. Je ne lui prêterai ni des
„ foudres, ni même des éclairs. Je
„ ne la comparerai ni à une Mer pro-
„ fonde, ni à un torrent impétueux.
„ Je dirai plûtôt que c'étoit une ſour-
„ ce claire & vive, qui comme un
„ miroir fidéle recevoit ſans peine, &
„ conſervoit de même la reſſemblan-
„ ce des objets, qu'on lui preſentoit.
„ Sage & judicieux Orateur, il ſavoit
„ orner le vrai, ſans le cacher. Ses
„ exordes étoient naturels, jamais
„ hors d'œuvre. Une correſpondance
„ parfaite dans le tout enſemble, fai-
„ ſoit voir une juſte proportion du

„ com-

„ commencement au milieu, du mi-
„ lieu à la fin. La ſeule rencontre,
„ où il ſortoit de ſa tranquilité ordi-
„ naire, c'eſt lors que dans ces Diſ-
„ cours Académiques, dont il s'ac-
„ quitoit ſi bien, s'élevant au-deſſus
„ de ſa matiére, il entreprenoit de dé-
„ crire le courage, & les victoires du
„ Roi. Alors, je l'avouë, ce n'étoit
„ plus cette ſource paiſible, dont j'ai
„ parlé; c'étoit un fleuve rapide.

„ Un avantage ſingulier pour lui,
„ dans les occaſions fréquentes, qu'il
„ a euës de parler ſur des ſujets à peu
„ près les mêmes, étoit cette admi-
„ rable facilité, qu'il avoit à compo-
„ ſer. Son imagination promte & fé-
„ conde, toûjours prête à le ſervir,
„ n'étoit jamais plus inépuiſable, que
„ lors qu'il ſembloit qu'elle devoit
„ être épuiſée. Semblable à ce Géant
„ de la Fable, qui toutes les fois qu'il
„ touchoit la terre, venoit à repren-
„ dre de nouvelles forces, autant de
„ fois qu'il touchoit un ſujet, il en
„ tiroit de nouvelles penſées, de nou-

„ veaux

„ veaux tours, de nouvelles beautez.
„ Par-là toûjours prêt à remplir & ſes
„ fonctions, & celles d'autrui, reſ-
„ ſource des Officiers ou abſens, ou
„ indiſpoſez, il ſe multiplioit à pro-
„ pos; non ſeulement alors Sécretai-
„ re, mais Chancelier, & Directeur
„ perpetuel. Ecrivant, parlant, agiſ-
„ ſant pour la Compagnie, organe
„ univerſel, & de tous les tems, la
„ partie devenoit le corps, & l'Aca-
„ démicien l'Académie.

Le zéle que nous avons pour la mémoire de M. l'Abbé Regnier ne nous a pas permis de retrancher un mot de ce bel éloge. M. l'Abbé d'Eſtrées, qui répondit au Diſcours de M. de la Monnoye, s'exprima en ces termes au ſujet du Prédeceſſeur de M. de la Monnoye.

„ On peut dire que feu M. l'Abbé
„ Regnier Deſmarais étoit le modéle
„ d'un parfait Académicien, & par
„ ſes belles qualitez, & par l'uſage
„ qu'il en a fait. Son eſprit naturel-
„ lement poli avoit été cultivé par

„ l'étude,

„ l'étude, & par un travail continuel. „ Divers ouvrages, qu'il a donnez au „ public en notre Langue, montrent „ juſqu'à quel point de perfection il „ la poſſédoit. Il en connoiſſoit à fond „ tout l'art, & tout le génie.

„ Maître de ſon expreſſion, & de „ ſon ſtyle, ſoit dans ſes grands ou- „ vrages, ſoit dans une infinité de pe- „ tites piéces d'eſprit, qui lui ſer- „ voient de délaſſement, il ſavoit y „ mettre toutes les graces, dont la „ matiére étoit ſuſceptible. On y voit „ par tout la ſimplicité, & le natu- „ rel, joints à l'élégance, & à la no- „ bleſſe.

„ Il réüſſiſſoit également en Proſe, „ & en Vers. Son Poëme de la Vie „ du Roi, mérite de voir le jour. On „ y connoîtra le feu, & l'élévation, „ dont le grand âge n'avoit rien dimi- „ nué. Tous ces talens étoient rele- „ vez dans M. l'Abbé Regnier par „ une probité généralement recon- „ nuë, par une droiture, une ſincé- „ rité, un amour de la vérité, dont

„ on

„ on ne le vit jamais s'écarter. Son
„ amitié par là faiſoit honneur à ceux,
„ qu'il appelloit ſes vrais amis; par-
„ ce qu'il ne la leur donnoit, que
„ quand il reconnoiſſoit en eux ces
„ mêmes qualitez, auſquelles il ac-
„ cordoit ſon eſtime.

MEMOIRES DE LA VIE DE M. L'ABBE' REGNIER DESMARAIS, *Sécrétaire perpetuel de l'Académie Françoise, écrits par lui-même.*

PUiſqu'on ſouhaite d'être informé de ce que je ſuis & de ce que j'ai fait depuis que je ſuis au monde, je vai eſſayer d'en rendre compte en homme qui n'a jamais cherché ni à ſe cacher, ni à ſe montrer, & qui étant déjà bien avancé dans la 80. Année n'eſt plus guére éloigné de devoir aller rendre un compte plus important.

Je ſuis né à Paris le 13. d'Août 1632. je fus baptiſé le lendemain à Saint Nicolas des Champs, & tenu ſur les fonts par Meſſire François d'Aubeterre, fils du Marêchal d'Aubeterre, & par Demoiſelle Marie Faure ma tante maternelle, qui me nommérent François Seraphin.

Mon pére étoit Jean de Regnier, Ecuyer, Seigneur Deſmarets l'Enclouſe, la Pierriere & Petit bois ſituez au village de Barateau en Saintonge, dont il étoit natif, & ma mére De-

Demoiſelle Marie Faure fille de Jean Faure Sieur de Marſinval Commiſſaire des guerres en 1599. à la conduite du Regiment de Piémont. Je ne rapporte rien ici que ce qui eſt énoncé dans le Contrat de Mariage de mes pére & mére, paſſé le 13. de Decembre 1623 au Château de la Verſine, qui appartenoit alors à François Gervaiſe Ecuyer & à ſa femme Marie Faure tante paternelle de ma mére. Du reſte quant aux Seigneuries exprimées dans le Contrat comme appartenantes à mon pére, il n'en eſt rien reſté dans ſa famille, il ne m'en eſt demeuré que le ſurnom de *Desmarets*, que ſans y prendre garde j'ai toûjours écrits *Desmarais*, autrement que mon pére; aiant auſſi ſans ſavoir pourquoi retranché le *de* du nom de Regnier, au-lieu que beaucoup de gens depuis ce tems-là ont ajoûté un *de* à leur nom.

Je ſuis né le ſixiéme d'onze enfans, ſept de mes fréres & ſœurs moururent en bas âge: des trois autres, mon frére aîné & un de mes cadets ſont morts Chanoines Reguliers de St. Auguſtin; & une ſœur, qui étoit mon aînée, eſt morte Religieuſe de Ste. Eliſabeth.

En 1640. je fus mis au Séminaire de Nanterre pour y faire mes Etudes ſous les Chanoines Reguliers de St. Auguſtin, dont mon oncle maternel le Pére Charles Faure étoit alors Général, après en avoir été le Reformateur, & être devenu Abbé Regulier de Ste.

Genévieve, par la demiſſion de M. le Cardinal de la Rochefoucault.

Je ſortis de ce Séminaire en 1647. après avoir fait toutes mes Claſſes, dans leſquelles j'eus toûjours les prémiers prix de proſe & de Vers. Etant revenu à Paris, je ne m'y diſtinguai pas ſi heureuſement dans les deux années de Philoſophie que j'y fis au Collége de Montaigu. Il me ſouvient que dès lors je commençai à m'amuſer aux Vers François; & que je traduiſis en Vers burleſques le Combat des Rats & des Grénouilles attribué à Homére.

Après la Guerre de Paris M. le Marquis de la Vieuville aiant été fait Surintendant des Finances, & M. le Comte de Montréſor, qui y avoit beaucoup contribué, aiant exigé de lui que mon pére, qui étoit ſon ancien ami, ſeroit Sécrétaire de la Surintendance, je ſuivis mon pére au Voyage que la Cour fit alors; & le Surintendant étant venu enſuite à mourir, mon pére m'attacha auprès de M. le Comte de l'Iſlebonne de la Maiſon de Lorraine, avec lequel je fis les Campagnes de 1654. & de 1655.

Mon pére étant mort en 1657. je m'attachai à M. le Duc de Bournonville alors Chevalier d'honneur de la Reine Marie Théreſe, & Gouverneur de Paris. J'allai avec lui à Saint Jean de Luz, je vis le Roi d'Eſpagne à Fontarabie: je vis à Saint Jean de Luz

tou-

toutes les cérémonies du mariage; & étant retourné à Paris je demeurai auprès de lui juſqu'à ce qu'aiant été enveloppé dans la diſgrace de M. Fouquet, il fut obligé de ſe defaire de ſes Charges.

Durant tous ces tems-là comme je n'avois rien à faire & que je me ſentois du goût & du génie pour les Langues, je me mis d'abord à apprendre l'Italien ſous un Maître qui me le venoit montrer: mais m'étant bien-tôt apperçû qu'il n'y étoit pas fort habile, je le quittai: & cependant je m'attachai de telle ſorte à l'étudier de moi-même, que je parvins à le ſavoir aſſez-bien, à l'écrire aiſément, & à faire des Vers Italiens. J'appris auſſi l'Eſpagnol de la même ſorte, avec le ſeul ſecours des Livres; & depuis j'ai toûjours continué à cultiver également ces deux Langues.

En 1662. je paſſai à Rome avec M. le Duc de Crequi en qualité de Sécrétaire de l'Ambaſſade: & peu de tems après qu'il y fût arrivé, l'Abbé Elpidio Benedetti, qui étoit Sécrétaire des Dépêches Italiennes, s'étant brouillé avec lui, je me trouvai chargé de toutes les Lettres, que l'Ambaſſadeur de Rome eſt obligé d'écrire en Italien, ſoit aux Princes d'Italie avec leſquels il entretient correſpondance, ſoit aux Cardinaux qui ſont dans les différentes Legations de l'Etat Eccléſiaſtique.

L'affaire des Corſes étant enſuite arrivée

le 20. d'Août 1662. & le Duc s'étant retiré à San-Quirico ſur les terres de Toſcane, je fus encore plus chargé d'affaires qu'auparavant ; durant le cours des Négociations qui s'y tinrent juſqu'à ſon départ. Je retournai en France avec lui, & je paſſai enſuite avec lui au Pont de Beauvoiſin, où les Négociations ſe renouérent, & s'avancérent de telle ſorte entre M. Raſponi, Plenipotentiaire du Pape & le Duc, que tout y fut reglé à la reſerve de la *deſincameration* de Caſtro, ſur laquelle elles ſe rompirent. Mais le Pape l'aiant enſuite *deſincameré* à l'inſtance des Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Véniſe, elles ſe reprirent à Piſe entre M. Raſponi & M. de Bourlemont, avec ordre à Monſieur de Bourlemont de s'en tenir préciſément à ce qui avoit été arrêté au Pont de Beauvoiſin par M. le Duc de Crequi, avec lequel je retournai à Rome, & auprès duquel je ſuis demeuré juſqu'à ſa mort.

A mon retour en France je me mis à entretenir commerce de Lettres avec diverſes Perſonnes en Italie, & particulierement avec l'Abbé de Strozzi Reſident pour le Roi à Florence : & comme j'écrivois toûjours en Italien, cela fit que je m'adonnai de plus en plus à la Langue Italienne ; de ſorte qu'aiant compoſé alors une Ode, ou, comme les Italiens l'appellent, une Chanſon Italienne, & l'aiant envoyée à l'Abbé Strozzi, il s'en ſervit pour

pour

faire une trompérie à deux ou trois Académiciens de la Cruſca de ſes amis. Pour cét effet il ſuppoſa que Leo Allatius, Bibliothécaire du Varican, lui avoit écrit, qu'en revoyant le Manuſcrit de Petrarque qui y eſt conſervé, il en avoit trouvé deux feuillets collez, & que les aiant ſéparez il y avoit trouvé la Chanſon qu'il lui envoyoit. La choſe parut d'abord difficile à croire, enſuite la conformité du ſtile & des maniéres la rendit vraiſemblable, & quand elle fut éclaircie, M. le Prince Leopold Protecteur de l'Académie de la Cruſca, auquel l'Abbé Strozzi faiſoit voir toutes mes Lettres, propoſa à l'Académie de m'élire; & je reçûs la nouvelle de mon élection par une Lettre de l'Académie du Mois d'Août 1667.

En 1668. lorſque je n'avois nul deſſein de me mettre dans l'Etat Eccléſiaſtique, j'y fus engagé par occaſion, le Roi, auquel je demandois une penſion en conſidération des ſervices que je prétendois avoir rendus dans l'Ambaſſade de Rome, m'aiant donné le Prieuré de Grand-mont près Chinon, vacant par la mort de M. l'Evêque de Nantes de la Maiſon de Beauvau.

En 1670. l'Académie Françoiſe me fit l'honneur de m'élire à la place de M. Cureau de la Chambre; & M. le Marquis de Racan étant venu à mourir dans le même tems, elle donna ſa place à M. l'Abbé de la Chambre:

& nous fûmes reçûs tous deux le même jour, l'Académie tenant alors ſes aſſemblées chez M. le Chancélier Seguier.

En 1671. M. l'Archévêque de Paris de Perefixe étant mort, M. l'Archévêque de Paris de Harlai fut élû à ſa place d'Académicien: cien: & à ſa Reception dans l'Académie, M. Peliſſon, qui ſe trouvoit alors Directeur, aiant pris occaſion, de prononcer un Panégyrique du Roi, je le traduiſis en Italien; & par une Epître je l'addreſſai à l'Académie de la Cruſca.

En 1672. je ſuivis la Cour à l'expédition que le Roi fit en Hollande. M. le Marquis de Seignelai m'aiant invité d'y aller avec lui, & M. Colbert ſon pére m'en aiant prié. Je la ſuivis auſſi avec M. le Duc de Crequi à la Campagne de 1675. & au retour le ſort m'aiant fait Directeur de l'Académie, je préſidai en cette qualité à la Reception de M. Roſe Sécrétaire du Cabinet, & de M. de Cordemoi, qui furent reçûs le 12. de Decembre à la place de M. Conrart & de M. de Ballésdens.

Dans ce tems-là à la priére des RR. Péres Jéſuites je m'étois appliqué à traduire d'Eſpagnol en François le Traité de la perfection Chrêtienne de Rodriguez; & je ne l'avois pas encor fait imprimer lorſqu'il en parût une Traduction, qu'on attribuoit à Mrs. de Port Royal, & qui m'auroit empêché de laiſſer paroître la mienne, ſi la Préface ne m'avoit fait voir

voir que nos Ouvrages devoient être très différens. Car on ſuppoſe dans cette Préface, „ que quand on voulut travailler à cette Tra- „ duction, on eut d'abord de la peine à ſe „ déterminer ſur le choix qu'ont devoit faire „ d'une des trois Copies Eſpagnoles, qu'on „ avoit entre les mains; une de Seville im- „ primée en 1615. dont les approbations ſont „ de 1607. une de Madrid imprimée en 1656. „ On y ſuppoſe de plus que ces trois Copies „ étoient ſi diférentes l'une de l'autre, que „ pour ſortir de peine ſur le choix, on réſo- „ lut de prendre la moins ample des trois, „ & d'y ajoûter tout ce qui ſe trouveroit de „ bon dans les deux autres; ce qu'on avoit „ fait de telle ſorte dans cette Traduction, „ qu'on pouvoit dire qu'elle avoit tout ce que „ chacune avoit de meilleur, ſans qu'on y „ eût rien laiſſé de ce qu'elles avoient de bas. „ Je rapporte préciſément les paroles de cette Préface, qui loin de me détourner de donner ma Traduction, m'y obligérent en quelque ſorte, puiſque je ne l'avois faite que ſur la Copie imprimée à Seville en 1615. du vivant de l'Auteur, revûë & corrigée par lui-même.

J'avoue même que juſqu'alors je n'avois eu aucune connoiſſance des deux autre Copies : mais je ne puis m'empêcher de rendre ici un témoignage à la vérité; C'eſt que les aiant depuis recouvrées toutes deux, & les aiant ſoigneuſement conferées l'une avec l'autre ;

& avec la prémiére, je n'ai pas trouvé la moindre différence de l'une à l'autre. Je les ai toutes trois, & je prouverai à qui on voudra, & devant qui on voudra, la vérité de ce que j'avance là-deſſus. Qu'on juge aprés cela de l'intention que les Auteurs de cette Traduction, quels qu'ils ſoient, peuvent avoir eue en la donnant, & en impoſant au Public, comme ils ont fait. Ce qui eſt de certain c'eſt, que le Texte de l'Eſpagnol eſt entiérement altéré en pluſieurs endroits de leur Traduction, & ſurtout dans le dixiême chapitre du prémier Traité, dans lequel, en parlant de la grace, on prête à l'Auteur des termes tout contraires aux ſiens. Je n'en dirai pas davantage.

En 1678. le Roi me nomma à l'Abbaye de St. Laon de Thouars, de l'Ordre des Chanoines Reguliers de St. Auguſtin, vacante par la mort de M. Ribier.

En 1680. j'allai à Munick avec M. le Duc de Crequi, envoyé par la Roi à la Cour de Baviére pour le mariage de Monſeigneur le Dauphin avec Victoire Princeſſe de Baviére ſœur de l'Electeur; en courant la poſte la nuit dans les Bois de Haye, je me rompis une fauſſe côte; ce qui n'empêcha pas que deux jours après être arrivé à Munick je ne repriſſe la poſte pour apporter au Roi le Contrat de Mariage. Je fis même tant de diligence pour un homme peu accoûtumé à courir, qu'étant parti de Munick le 28. de Janvier à huit heures du matin,

matin, j'arrivai à St. Germain le 2. Fevrier à deux heures après midi.

La même Année je traverſai toute la France depuis Paris juſqu'à Bayonne & à St. Jean de Luz avec M. le Marquis de Seignelai, qui dans ce Voyage porta les ordres du Roi pour faire faire une Citadelle à Bayonne: & au retour je paſſai avec lui à l'Ile de Ré, à l'Ile d'Oleron, & à Rochefort.

En 1684. M. de Mezerai Sécrétaire de l'Académie étant mort, je fus élû en ſa place par les ſuffrages de la Compagnie: & ce fut enſuite en qualité de Sécrétaire que je fis pour la Compagnie tous les Mémoires qu'elle donna pour la juſtification de ſon travail, dans l'affaire qu'elle eut avec M. de Furetiere; & que quand le Dictionaire de l'Académie fut ſur le point d'être publié, je dreſſai l'Epître au Roi & la Préface: mais aiant été obligé dans ce tems-là d'aller en Touraine & en Poitou, quelques Académiciens, qui avoient fait une autre Epître dédicatoire, la firent recevoir en mon abſence & M. Charpentier, qui avoit auſſi compoſé une autre Préface ſur celle que j'avois laiſſée en partant entre les mains de l'Académie, obtint de faire imprimer la ſienne.

En 1686. je donnai au Public les Inſcriptions de la Place des Victoires. que j'avois faites à la priére de M. le Duc de la Feuillade, à la reſerve de celle de VIRO IMMORTALI, qui

n'eſt pas de moi: & avec les Inſcriptions Latines & Françoiſes, je donnai la deſcription en François de tout le Monument.

En 1693. je donnai au Public les Odes d'Anacreon traduites du Grec en Italien avec des Notes, & je les dédiai à l'Académie de la Cruſca. Le Prince Gaſton, qui en eſt le Protecteur, me fit l'honneur d'en préſenter lui-même un Exemplaire à l'Académie, qui fit enſuite imprimer ma Traduction à Florence avec deux autres Traductions du même Auteur, l'une de Bartolomeo Corſini, l'autre de l'Abbé Salvini.

Peu de tems après la même Académie aiant ſouhaité d'avoir mon portrait, pour le mettre dans le lieu de ſon Aſſemblée, le Prince Gaſton donna charge à l'Envoyé de Florence, qui étoit alors à Paris, de me le demander. Il me vint voir pour cet effet, me fit peindre par un Peintre qu'il m'amena, envoya enſuite mon portrait à Florence.

En 1696. le ſort m'aiant fait un ſeconde fois Directeur de l'Academie Françoiſe, je répondis à M. l'Abbé Fleuri Sous-Précepteur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, lorſqu'il fut reçû en la place de M. de la Bruyere.

En 1701. le même ſort m'aiant fait encore Directeur, je répondis à M. de Malezieux & à M. Campiſtron, qui furent reçûs à la place de M. l'Evêque de Noyon & de M. de Segrais: & quelques jours après j'eus l'honneur

de

de haranguer le Roi, à la tête de la Compagnie, ſur la mort de Monſieur frére unique de ſa Majeſté.

En 1704. étant pareillement Directeur, je préſidai à la Reception de M. l'Abbé Abeille reçû à la place de M. l'Abbé Boileau, mort dans le tems de ſon Directorat, ce qui n'étoit encor arrivé à aucun autre Directeur de l'Académie.

Au commencement de 1705. M. l'Evêque de Senlis étant Directeur de l'Académie, & M. le Cardinal d'Eſtrées Chancélier, je préſidai en leur abſence, en qualité de Sécrétaire, à la Receprion de M. l'Evêque de Soiſſons, qui fut reçû a la place de M. Pavillon.

Dans la même Année j'allai à Vitré aux Etats de Bretagne avec M. le Duc de la Trimouille & avec M. le Duc d'Albret. Les Etats me firent l'honneur de m'inviter à leur Aſſemblée par deux Députez de l'Egliſe, deux de la Nobleſſe, & deux du Tiers Etat, le Heraut des Etats à leur tête. J'eus rang dans l'Aſſemblée parmi les Abbez, y aſſiſtant toûjours en Camail & en Rochet; j'y eus voix dans les déliberations; & on m'y honora d'une Commiſſion, dont je rendis compte en pleins Etats. Comme cependant les Etats durérent tout l'hiver juſqu'au mois de Mars 1706. & qu'on s'aſſembloit d'ordinaire deux fois le jour, je tombai dangéreuſement malade à Vitré: je revins

vins enſuite très malade à Paris & après avoir été près de 3. mois dans un état dangéreux, enfin je guéris ſans Médecin & ſans médecine, avec le ſeul ſecours de la nature.

Ce fut auſſi dans l'Année 1705. que je donnai au Public le Traité de la Grammaire Françoiſe, auquel j'avois travaillé à la priére de l'Académie, a qui je le dédiai; & le Pére Buffier Jeſuite y aiant fait quelques remarques, j'y répondis.

En 1707. l'Hiſtoire de l'affaire des Corſes, arrivée à Rome durant l'Ambaſſade M. le Duc de Crequi, parut en public. Il y avoit très long-tems que je l'avois compoſée & que je l'avois fait imprimer: mais ce ne fut qu'en 1707. que l'Impreſſion, dont le Roi avoit fait ſuſpendre le debit, devint publique. Tout ce qui y eſt rapporté m'a paſſé par les mains; je l'ai toute écrite ſur les Dépêches du Roi, & ſur celles de l'Ambaſſadeur, & j'y ai joint les preuves de tout ce que j'y rapporte.

Vers la fin de la même année 1707. j'eus une très rude attaque de colique néphrétique, qui me dura trois jours, au bout deſquels je me ſentis delivré ſans trop ſavoir comment. Il me reſta cependant un ſi grand abattement des douleurs que j'avois eues, que peu de jour après ſur les 9. heures du matin je fus tout d'un coup ſurpris d'un ſi grand mal de cœur & d'un ſi grand tournoyement de tête, que je tom-

ombai daus une foibleſſe, qui dura 5. ou 6. heures: enſuite dequoi je fus 10. ou 12. jours au lit ſans pouvoir mettre le pié à terre que tout ne me parut tourner. Je m'aperçus même au bout de quelque tems que je prononçois autrement que je ne voulois. Je n'appellai pourtant point de Médecin, ni ne pris point de médecine; parce que je ſuis perſuadé qu'il n'y en a point qui ne prenne ſur celui qui la prend. Et la nature toute ſeule, ſoûtenuë d'un peu de patience & de courage, ſurmonta enfin le mal. J'ai eu le même bonheur plus d'une fois, dans divers accidens conſidérables, qui me ſont arrivez; & je le marque ici pour faire voir combien il y a de reſſource dans une bonne natnre, quand on ne s'étonne point mal à propos en recourant ſans beſoin à des remêdes, qui ſouvent l'accablent au-lieu de la ſoulager.

En 1708. je fis imprimer une partie de mes Poéſies Françoiſes en un Tome *in Octavo*, & une partie de mes Poéſies Italiennes, Latines, & Eſpagnoles en un autre; Et la même Année, en qualité de Sécrétaire perpetuel, je préſidai à la Reception de M. l'Abbé Mongin & de M. l'Abbé Fraguier à l'Académie en la place de M. l'Abbé Galois & de M. l'Archévêque de Roüen Colbert.

En 1709. je travaillai à la Traduction des deux livres de la Divination de Cicéron, que je donnai au Public en 1710. avec des Remarques.

ques. Je ne parle point du Voyage que je fis la même Année pour mes affaires particuliéres en Touraine & en Poitou; je dirai ſeulement qu'après y avoir été cruellement attaqué de la goute pendant trois mois, j'en revins avec la goute, qui me dura encor cinq ou ſix mois à Paris, mais beaucoup plus ſupportable: depuis cela elle m'a laiſſé en paix, & avec un auſſi libre uſage de mes piés qu'auparavant.

En 1711. lorſque la Cour étoit à Fontainebleau, l'Académie aiant réſolu de s'adreſſer au Roi pour être maintenuë dans les honneurs, dont elle avoit accoûtumé de jouir lorſqu'elle étoit admiſe à ſon audience, & dans la poſſeſſion deſquels le Maître des Cérémonies avoit pris à tâche de la troubler, me chargea de faire un Placet là-deſſus à Sa Majeſté. J'allai à Fontainebleau, & j'eus l'honneur de lui préſenter le Placet étant accompagné de quatre Académiciens, qui ſe trouvoient alors à la Cour: j'y demeurai quinze jours pour voir s'il plairoit au Roi de répondre le Placet; & enſuite par ordre de la Compagnie je remis entre les mains de M. l'Abbé de Polignac tous les Mémoires qui concernoient cette affaire, & que j'avois dreſſez.

En 1712. qui eſt l'Année où j'écris, les Compagnies aiant eu ordre d'aller faire leurs Complimens au Roi ſur la mort de Monſeigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, & M. l'Abbé Renaudot alors Directeur de

e l'Académie étant incommodé, & M. l'Abbé de Caumartin Chancélier abſent, j'eus l'honneur de porter la parole en qualité de Sécrétaire. Et comme dans cette occaſion il arriva par la faute du Maître des Cérémonies, que l'Académie ſe préſenta à l'audience en même tems que l'Univerſité, l'Académie, pour ſe diſculper de cét indicent, m'ordonna de dreſſer ſur ce ſujet un Placet pour être préſenté au Roi & de l'envoyer à M. l'Evêque de Mets, des mains duquel Sa Majeſté l'a reçû depuis avec de grandes marques de bonté pour la Compagnie.

Me voilà parvenu à n'avoir plus rien à dire de moi, ſinon qu'outre ce qui a été imprimé de mes Ouvrages, j'en ai encore d'autres de Proſe & de Vers, qui ne l'ont point été. J'ai de plus raſſemblé en deux aſſez gros Tomes *in fol.* la plûpart des Lettres Italiennes que j'ai écrites à pluſieurs de mes Amis depuis mon retour de Rome, & principalement à M. le Comte de Magalotti à Florence, avec lequel j'ai entretenu commerce de Lettres depuis l'Année 1669. que je le connus à Paris, où il avoit accompagné M. le Prince de Toſcane à préſent Grand Duc, juſques en la préſente Année.

J'ai outre cela traduit en Vers Italiens les Quatrains de Pibrac, qui ſont pleins d'une Morale très ſage: & je les ai envoyez en manuſcrit à Madame la Princeſſe de Toſcane, à qui je les ai dédiez.

diez. J'ai auſſi traduit depuis deux ans les 5. livres de Cicéron, des vrais Biens & des vrais Maux, intitulez en Latin, *de finibus bonorum & malorum*; & j'y ai joint des Remarques pour l'éclairciſſement des Matiéres.

Enfin m'étant adonné depuis long-tems à compoſer un Poëme du Regne du Roi en Vers François, je l'ai achevé depuis peu; il eſt diſtribué en 4. Chants; Le prémier contient tout ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement de ſon Regne juſques en 1689. & l'ordre des tems n'y eſt point obſervé: Le ſecond contient depuis la Revolution d'Angleterre juſques à la Paix de Ryswick, au mariage de Monſeigneur le Dauphin, & au départ du Roi d'Eſpagne: Le troiſiéme, depuis ce tems-là juſques à la Bataille de Malplaquet: Et le dernier, depuis le Siége de Douai juſques à la Paix, que je regarde comme infaillible.

FRAN-

FRANCISCI SERAPHINI REGNERII

MEMORIÆ

CARMEN.

Editum Florentiæ 1714.

FElix qui placidæ perfecto tempore vitæ,
Occidit æquales inter longævus amicos;
Atque illi claudunt oculos morientis, & ora
Componunt mœsti, dicuntque noviſſima verba;
Ipſe fugit, patrioque volens ſuccedit Olympo.
At nos, aſſiduis quos vita doloribus urget,
Non immaturi terremur imagine lethi,
Nec venit in mentem, quâ nos in luce reponat
Corporis ereptos tumulo, & fallacibus umbris
Optima mors. adeò tetri contagia vaſis
Divinam infuſcant animam, affliguntque tegendo.
Non ita REGNERIUS, qui cùm ſuprema videret
Impendere ſibi, morboque fatiſcere corpus,
Non gemitum dedit, aut lacrymas effudit inanes,
(Tantus amor Cœli!) non mentum, oculoſve retorſit

Ipſius

Ipſius à facie mortis; ſed lumine recto
Adſpexit: vivâque eadem quæ voce canebat,
Implevit moriens. nam qualis navita portum
Cùm ſubit, emenſi poſt mille pericula Ponti,
Advertit proram exultans, terramque ſalutat:
Haùd ſecus optatam vitæ contingere metam
Geſtiit; ac terris jam nil debere profeſſus,
Erexit caput, & fata ad meliora receſſit.

Ille tamen, ſi qua eſt vivendi vera voluptas
Felle carens omni, Divûmque ſimillima vitæ,
Hanc habuit fati comitem, propriâque potitus
A puero eſt. illi ſociam ſe provida Pallas
Addiderat, faciles regeret quæ mentis habenas
Ad potiora vehens. ætatem innoxius egit
Pacis amans, ſummiſque hominum dilectus, & imis

At non fama viri Gallorum in finibus hæſit.
Nam quà Roma caput Cœlo pulcherrima tollit,
Et quà Francigenam miratur Iberia Regem,
Omnia REGNERII nomenque decuſque loquentur.
Atqui diſcedens, æquo tam dulcia vultu,
Nec deſideriis, blandâve cupidine tactus
Tot bona depoſuit, verumque exemplar honeſti
Expreſſit vivens, & in ipſa morte beatus.

Nos miſeri planctum, & juſtis lamenta querelis

Miſta

Miſta ciemus, & uberibus flent lumina rivis.
Ecquis enim, cari mœrens ad buſta ſodalis,
Exilium hoc vitæ, ac viduos non lugeat annos
Qui ſuperant, dum nos Divûm implorata poteſtas
Reddiderit nobis, eademque ad fata vocarit?
Suave dolor, lentoque juvat marceſcere luctu.
Talia volvebam, & turbata mente ferebar,
Si mœrorem animi poſſem lenire dolendo;
Cùm ſubitò gravidas nimbis allapſa per auras
Adſtitit Uranie doctarum prima Sororum,
Vincta comam, fuſcâque humeros circumdata pallâ,
Funereamque gerens dextrâ languente cupreſſum.
Pone modum, dixit, lacrymis, & comprime queſtus.
Ipſe jubet, qui vos alto jàm ſpectat Olympo
REGNERIUS, nectarque ipſo de flumine potans,
Corrumpi vano prohibet ſua gaudia luctu.
Et nos dilecto cineri, mœſtiſſima turba,
Et violas Muſæ, & ferrugineos hyacinthos
Miſimus inferias, fletuque rigavimus urnam.
Vos moniti ſervate viam, qua victor ad aſtra
Ætherio nitens curru, & cæleſtibus alis
Evaſit; vitæque malis exercita virtus
Veſtra per hanc agili ſeſe ferat æmula pennâ.
Ipſa canam. Præcepta illum divina ſequentem
Claravit pietas, homines quæ mentibus una

Ad-

Adjungit ſuperis, & eodem fine coërcet
Mirantes pariter non enarrabile numen.
Nec patriam tanto quiſquam dilexit amore:
Ille licet Romæ, vel claris natus Athenis
Laudato memores implerit nomine faſtos.
Hinc Regem ut caneret, Regiſque ingentia facta,
Ora ſibi centum, ac vocem voluiſſet aënam.
Omnibus hinc linguis (quis enim modus?) omnibus illum
Cantavit numeris, & in auro carmina cælans
Regem ubi porrectâ Victoria fronde coronat,
Vitam operi, pretiumque dedit. Mirabitur ætas
Poſtera, & hæc fulvo dicet potiora metallo.
Quin etiam oppreſſus fatis, lethoque propinquus,
Qualis olor liquidi moriens ac ſtagna Cayſtri,
Illius in laudes condebat nobile * carmen,
Carmen cui Muſæ, cui pulcher plauſit Apollo,
Quo captus rapidos requievit Sequana currus.
Idem, ſi quo mora eſt veſtris illata triumphis,
Ille quidem ingemuit, ſed ſpem diſcrimine ab ipſo
Arripuit, Regi fidens, & fortibus armis
Audacis populi, nec ſpe deluſus inani eſt,
Pro tali obſequio, quo non acceptius ullum

Cæ-

* Le Poëme manuſcrit, *du Régne du Roi*, en 4. Chants, de 500. vers chacun.

ælicolis, merces illi juſtiſſima venit.
Namque datos ævi cum jam prope clauderet annos,
Fila gravi fuſo volventibus ultima Parcis
Injecere moram ſuperi, ut florere videret
Victricem bello patriam. Tum Juppiter addit:
Necte novam Regi laurum, divine poëta,
Et lauro ſubnecte oleam: Victoria pacem
Læta feret: bellique omnis niſi flamma reſidat,
Rex fera Germani diffringet cornua Rheni.
Dixit: & ad fortes detorſit lumina Gallos.
Adde ſagacem animam, & vigiles ad publica curas;
Præcipuè Roma in media, cùm barbara monſtra,
Corſica * gens ferro Legatum invaſit & & igni,
Auſa nefas immane, ſacrataque jura reſolvit:
Cùm pia ad infandos expavit Roma furores,
Et ſcelus ipſæ Alpes, ipſe horruit Apenninus.
Tum res conſiliis acrique labore juvabat,
(Grande miniſterium) & quæ deinde retexuit acta
Callidus, & ſapiens, atque omni tranſdidit † ævo
Pro majeſtate Imperii, ſceptriſque tuendis.
Nec minor ingenii virtus, hebetandaque nullo
Pondere mens; duci facilis quacumque moveret.
Ipſa manu artifici ſolers natura crearat

* * *

Egre-

* L'affaire des Corſes arrivée à Rome le 20. d'Août 1662.
† M. l'Abbé Régnier en fit imprimer 1707. l'Hiſtoire qu'il avoit compoſée long-tems auparavant de l'affaire des Corſes.

Egregium caput, & magnæ penetralia mentis.
Ne vel continuo terreni carceris usu
Particula hæc pura libata ex ætheris aura
Contraheret vitium, aut senio tardante jaceret.
Pulchrum autem assiduè meditans, de fomite mentis
Abstrusum extuderat, Musisque sacraverat ignem.

Hìc ego te, florens Gallorum Academia, testor,
Magnis clara viris, & magni Regis amore.
Dicite, nostis enim, atque aliis memorare juvabit,
Ut sacra perpetuus curarit vestra Sacerdos:
Ut vestro ex adyto populis responsa profatus
Æquarit paribus quæsita oracula verbis.
Hic referans vestræ secreta recondita * linguæ
Septa prius tenebris, ac multiplici labyrintho
Extulit in lucem, ut qui dudum inoleverat error
Naturæ vitio, ac perverso more loquendi,
Cederet, ac justâ verum peteretur ab arte.
Tum sacer eloquio mystes, quæ fudit Ibero,
Francigenis vix nota prius, communia ‡ fecit,
Interpres non arte minor, non lumine dispar.
Omnibus ille adeo in scriptis quæ plura polivit
Aut suus, aut alienæ sequens, nusquam utile dulci
Sejunxit, proprio concinnans cuncta lepôre;

Scri-

* La Grammaire Françoise, en 1705.
‡ La Traduction Françoise de l'Ouvrage Espagnol de Rodriguez de la Perfection Chrétienne.

Scribendique idem, ac virtutis idoneus auctor.

Nota loquor, natum dicas ad Tybridis undam
Romànum, Tuſcumve ſacer quâ definit Arnus;
Tantus in ore lepos Italo cùm carmina verſu
Culta Senis * Teî, ac numeris æquata figurat.
Tam clarâ ſonat arma tubâ, cum grandia vertit
Mæonidæ, † paribuſque modis fera bella canenti
Accinit, & rapido devolvit verba furore.
Et niſi jam Dantes, ac notus amore Petrarcha,
Et Caſa, & Eoï Torquatus buccina belli
Delitias, & opes linguæ, vireſque probaſſent,
Totum id REGNERII poterant oſtendere chartæ.
Illic lingua Italûm magnis non diſſona rebus
Arma fremit: dulces eadem jucunda libellos
Garrit, & infracto modulatur blanda ſuſurro.
Hinc illum adſcripſit ‡ celebri Florentia cætu:
Cui labor eloquii purum ſervare colorem.
Olli inter ſeſe verſantes publica verba
Explorant, praviſque legunt ſincera repulſis.
Qualis triticeum ſecernit machina florem
Furfuribus longè excuſſis, vilique farina,
Impoſita dum farra mola compreſſa teruntur.
Et, ſi tanta ſui gravibus ſermonis Iberis

* Les Odes d'Anacréon en vers Italiens, avec des notes.
† Les huit prémiers livres de l'Iliade en vers Italiens.
‡ Il fut élu Académicien de la Cruſca en 1667.

Cura foret, lectique viri, doctusque Senatus
Concilium summis linguæ de rebus haberent,
Inter grandiloquos meruit considere Patres.
Nam Latium vetus, ac veteres complexus Athenas,
Spernere jure suo quamquam ille recentia posset,
Hæc tamem haud parvo tenuit quæsita labore.

Sensisti quàm comis erat, quàm fidus amicis:
Arcanumque premens quâ religione taceret:
Afflictos ut sæpè homines in rebus acerbis
Consilio erigeret bonus, alloquioque bearet,
Utilis & sanis, & mentibus utilis ægris.

Hæctenus hæc. Imitare virum, longèque tuendo
Præsentem sequere, ac vera virtute parenta.
Hæ demum inferiæ dulces, hæc munera sunto.

Talibus Uranie dictis ac numine blando
Instantem emovit curam, atque adversa refugit
Ad superos: ubi cœlum illi labentibus astris
Temperat expressum concordi murmure carmen,
Illa regit certos æterno fœdere motus.

Sancte Senex, primis colui quem semper ab annis,
Qui me dilexti juvenem, quo tempore primùm
Lenta per Aönios posui vestigia calles:
Si qua mihi laus vera, tuum est. Tu cardine verso
Ipse manu, vestri suspensum in limine templi,

In

In delubra Deûm, atque oculis locâ tecta profanis
Duxiſti, & firmâ titubantem in ſede locaſti.
Pro quo ſuſceptus meus hic labor. Hoc tibi munus
Sacrum ritè fero, teque hoc ego funere dono,
Verſibus heu! repetita inter ſuſpiria natis.
Tu mihi ceu fido ſobolem commendat amico
Præreptus fato Genitor, ſic morte ſub ipſa
Divini * fœtum ingenii, prolemque beatam
Commendans, monumenta tui victura dediſti.
Dulces reliquiæ, magnumque in nomen ituræ,
Non ego vos patriæ votis, non gentibus ullis
Invideam. Domini laudes, famamque recentem
Spargetis latè, vivumque per ora feretis.
Interea ſalve merito lux addite Cœlo,
Extremumque vale, ac placido nos adſpice vultu.

CLAUD. FRANCISC. FRAGUERIUS. †

* Principalement la Traduction Françoiſe des cinq Livres de Cicéron *de finibus*.

† M. l'Abbé Fraguier de l'Académie Françoiſe, & de l'Académie Royale des Médailles & Inſcriptions.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

APrès avoir donné au Public, en divers Ouvrages de Proſe, une partie du fruit de mes eſtudes, je luy donne une partie du fruit de mes amuſemens. J'appelle ainſi toutes mes Poëſies, parce que je n'y ay travaillé d'ordinaire qu'à des heures perduës, & où il n'eſt guere poſſible de faire autre choſe, que de ſe laiſſer aller à ſes penſées. Comme celles qu'on a dans la jeuneſſe, ſont preſque tousjours tournées du coſté des ſentimens que cet âge inſpire; & que dans un temps où il n'eſt pas honteux de les avoir, je me ſuis amuſé à les exprimer, ſuivant que la vérité ou l'imagination me les fourniſſoit, on trouvera pluſieurs pieces de ce genre-là dans ce Recüeil. Que ſi je les fais imprimer dans l'âge où je ſuis, je ne ſçay ſi la complaiſance que chacun a pour les premiéres productions de ſon eſprit, ne peut point y avoir eu quelque part; mais ce que je croy pourtant qui m'y a le plus déterminé, c'eſt que je ſuis perſuadé que la Poëſie appartient encore plus à la Jeuneſſe qu'à tout autre âge; & qu'au fond je ne penſe pas qu'il faille avoir honte d'avoir eſté jeune. Quoiqu'il en ſoit, j'ay raſſemblé icy

la

la pluſpart des Vers que j'ay compoſez depuis cinquante ans; du moins tous ceux que j'ay crû qui pourroient le mieux ſouſtenir les yeux & le jugement du Public. A l'égard des pieces que j'ay compoſées dans ma Jeuneſſe, ou qui ſe reſſentent du meſme âge, par la reſſemblance des ſujets, je les ay miſes toutes enſemble aprés les avoir retouchées, & j'ay mis à la teſte de tout, la Traduction que je fis en 1655. *de la Scene du* Paſtor Fide! O Mirtillo, Mirtillo, *qui fut alors attribuée à Madame la Comteſſe de la Suze. Comme elle pleut dans ce temps-là, je la donne telle qu'elle parut d'abord; & comme depuis j'ay cru y devoir faire quelques changemens, je la donne auſſi de la derniere reviſion, avec la Traduction de la Scene* Care Selve beate, *à laquelle je n'ay travaillé que long-temps après. J'ay rangé enſuite autant que j'ay peu, ſuivant la difference des matieres, tout ce que j'ay fait en divers temps ſur divers autres ſujets. Et pour finir par ce qui convient le plus à preſent à mon âge, j'ay placé à la fin toutes mes Poëſies Morales & Chrêtiennes. Voila à peu près ce que j'ay cru devoir dire ſur mes Poëſies Françoiſes: car pour ce qui eſt des Italiennes, des Eſpagnoles & des Latines, que je donne pareillement au Public, il ſuffira d'en toucher un mot en temps & lieu.*

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Poëſies Françoiſes*, *Italiennes*, *Eſpagnoles*, *& Latines*, de M. l'Abbé Regnier, & j'ay cru que le Public en verroit l'impreſſion avec beaucoup de plaiſir. Fait à Paris, ce 1. May 1707.

FONTENELLE.

ERRATA.

Page 110. Vers 14. penſée, *liſez*, peine.
Pag. 174. V. 8. veut, *liſ.* voudroit.
Pag. 224. V. 8. jonge, *liſ.* ſonge.
Pag. 244. V. 9. eſpris, *liſ.* eſprit.
Pag. 262. V. 18. veille, *liſ.* veuïlle.
Pag. 282. V. 2. fait, *liſ.* ſait.
Pag. 345. V. 6. Tenedo, *liſ.* Tenedos.
Pag. 365. V. 9. des ſoldats, *liſ.* de ſes ſoldats.
Pag. 371. V. 6. deſtiner, *lis.* deſtinez.
Pag. 434. V. 5. innocent, *lis.* innocente.
Pag. 519. V. 18. baillant, *lis.* baaillant.

POE-

RECUEIL DE POËSIES FRANÇOISES.

TRADUCTION DE LA SCENE DU PASTOR FIDO.

O MIRTILLO MIRTILLO ANIMA MIA,

[*Comme elle parut d'abord en* 1655.]

AImable ſujet de ma flâme,
Mirtil, ſi tu pouvois ſçavoir
Ce qui ſe paſſe dans mon ame,
Sans doute on te verroit avoir
Pour cette Amarillis que tu nommes cruelle,
Cette meſme pitié que tu demandes d'elle.
Quoique tous deux Amans, quoique tous deux aimez
Et de meſmes feux conſumez,
De notre amour pourtant le malheur eſt extreme.
Car enfin, aimable Berger,
De quoi te ſert-il que je t'aime;

Si je ne te puis ſoûlager?
Ou de quoi me ſert-il qu'un Amant ſi fidelle
Brûle aujourd'hui pour moi d'une flâme ſi belle?
Du Ciel pour nous trop rigoureux
Par quel ordre injuſte & barbare
Faut-il que le ſort nous ſepare,
Si l'amour nous unit avec de ſi beaux nœuds?
Ou par quel étrange caprice
Faut-il que l'amour nous uniſſe,
Si le Sort plus puiſſant nous ſepare tous deux?
Que votre bonheur eſt extrême,
Cruels Lions, ſauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre regle que l'amour même!
Que j'envie un ſemblable ſort!
Et que nous ſommes malheureuſes
Nous en qui les Loix rigoureuſes
Puniſſent l'amour par la mort.
Si l'Inſtinct & la Loi l'un à l'autre contraires
Ont également attaché,
L'un tant de douceurs au peché;
L'autre des peines ſi ſeveres;
Sans doute, ou la Nature eſt imparfaite en ſoy,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi,
Ou la Loy doit paſſer pour une Loy trop dure,

Qui

Qui condamne un penchant que donne la Nature.
Mais quoi ! l'on aime peu, quand on craint de mourir.
Ah ! Mirtil, plût au Ciel qu'une mort inhumaine
Fuſt du peché la ſeule peine !
Je ferois gloire de perir.
Seule regle d'une belle ame,
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, voy que je fais à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de ma flâme :
Et toy cher & fidelle amant,
Pardonne à cette malheureuſe,
Qui te mal-traite apparemment,
Mais qui t'aime en effet, & ne t'eſt rigoureuſe
Que par contrainte ſeulement.
Ou ſi tu veux tirer vengeance
De tes feux mal recompenſez,
Songe que ta propre ſouffrance
Me punit & te venge aſſez.
Car enfin, Berger trop aimable,
S'il eſt vray que tu ſois mon cœur,
Comme tu l'es, quelque rigueur
Qu'exerce contre moy le ſort impitoyable,
Toutes les fois que tes douleurs
Te font ou ſoupirer ou répandre des pleurs :
Ces pleurs que tu répans, c'eſt mon ſang que tu verſes.

Par ces ſoupirs brûlans qui ſortent de ton ſein,
C'eſt mon propre ſein que tu perces,
Et toutes les peines enfin,
Toutes les cruautez diverſes
Que l'amour & le ſort te font ſouffrir pour moy,
Je les reſſens encor plus fortement que toy.

TRADUCTION DE LA MESME SCENE,

Comme elle a depuis eſté corrigée.

AImable ſujet de ma flâme,
Mirtil, ſi tu voyois dans le fond de mon ame,
Si tu ſçavois ce qu'eſt pour toy
Celle que tu nommes cruelle;
Cette meſme pitié que tu demandes d'elle,
Toy-meſme tu l'aurois de moy.
Quel malheur eſt égal au noſtre!
Nous brûlons d'amour l'un pour l'autre.
Mais helas! Berger trop charmant,
De quoy te ſert-il que je t'aime,
Ou de quoy me ſert à moy-meſme
D'avoir un ſi fidelle Amant?
Par quel ordre injuſte & barbare
Faut-il que le Sort nous ſépare,
Si l'amour nous unit avec de ſi beaux nœuds?
Ou par quel eſtrange caprice
Faut-il que l'Amour nous uniſſe,
Si le Sort plus puiſſant nous ſepare tous deux?
Heureux dans leurs ſombres retraites,
Les ſauvages hoſtes des Bois,

Qui ne ſuivent point d'autres Loix
Que celles que l'Amour a faites !
Et que l'injuſtice du Sort
Nous a fait naître malheureuſes,
Nous en qui les Loix rigoureuſes
Puniſſent l'Amour par la mort.
Si les ſentimens qu'il inſpire,
Sont ſi naturels & ſi doux,
S'il eſt ſi dangereux pour nous,
Qu'ils prennent ſur nous trop d'empire,
Sans doute, ou la Nature eſt imparfaite en ſoy,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loy,
Ou la Loy du moins eſt trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la Nature.
Mais quoy ! l'on aime peu, quand on craint de mourir.
Ah ! Mirtil, ſi l'horreur d'une mort inhumaine
Du crime de t'aimer étoit la ſeule peine,
Il me ſeroit doux de perir.
Seule regle d'une belle ame,
Et le premer Dieu de mon cœur,
Honneur, voy que je fais à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de ma flâme ;
Et toy, cher & fidelle Amant,
Pardonne à cette infortunée
Que ſon malheur a condamnée

A te traiter ſi durement ;
Mais que l'Amour a deſtinée
A t'aimer éternellement.
Ou ſi tu veux tirer vengeance
De tes feux mal recompenſez,
Songe que ta propre ſouffrance
Me punit & te venge aſſez.
Car helas ! Berger trop aimable,
Quand les rigueurs dont je t'accable,
Te font ou ſouſpirer, ou répandre des pleurs,
Les pleurs que tu répands, c'eſt mon ſang que tu verſes ;
Par tes brûlans ſouſpirs, teſmoins de tes douleurs,
C'eſt mon propre ſein que tu perces,
Et toutes les peines diverſes,
Tous les maux, toutes les traverſes
Que l'Amour & le Sort te font ſouffrir pour moy,
Je les reſſens encor plus fortement que toy.

TRADUCTION DE LA SCENE,

Care Selve beate.

HEureux ſéjour de l'Innocence,
Sombres & ſolitaires Bois,
Où regne le repos, le calme & le ſilence,
Qu'avec plaiſir je vous revois!
Si tel eſtoit l'ordre ſuprême,
Que je puſſe vivre à moy meſme
En quel lieu j'aimerois le mieux,
Je ne changerois pas vos paiſibles ombrages
Contre les bienheureux Bocages
Habitez par les Demi-Deux.
Les biens que la Fortune eſtale
Sont pluſtoſt des maux que des biens;
Moins des préſents du Sort, que des pompeux liens
D'une ſervitude fatale;
Plus les Dieux en ont accordé,
Moins on joüit des dons de leur main liberale;
Et par une erreur generale,
On les poſſede moins, qu'on n'en eſt poſſedé.
Dans la belle ſaiſon de l'âge
Que ſert à la felicité
Une illuſtre naiſſance, une rare beaute!
Que ſert la gloire d'eſtre ſage!

Que

Que ſert un grand domaine, un fertile heritage!
Et que ſert d'avoir à ſouhait
Tous les biens que le Sort peut donner en partage,
Si le cœur n'eſt pas ſatisfait!
Heureuſe une Bergere aimable,
Qui n'a pour couvrir ſon beau corps;
Qu'une eſtoffe, à peine capable
D'en cacher aux yeux les threſors!
Pauvre de tous les biens dont la Fortune ordonne,
Mais riche de tous ceux que la Nature donne,
Elle a tout, ſans poſſeder rien;
Nul vain deſir ne la tourmente;
Et ſans s'appercevoir qu'elle manque de bien,
Elle vit pauvre, mais contente.
Des dons de la Terre & du Ciel
Elle entretient les dons de la ſage Nature,
Elle vit de lait & de miel,
Elle ſe rafraichit & ſe lave d'eau pure;
Et la ſource qui ſert à la deſalterer,
La conſeille aux beaux jours de feſte,
Quand d'un chapeau de fleurs voulant parer ſa teſte
Au lever du Soleil elle va s'y mirer.
Qu'il tonne, qu'il greſle, qu'il vente,
Elle n'y prend nul intereſt.
Tout l'accommode, tout luy plaiſt;
Elle vit pauvre, mais contente.

Elle n'a qu'un ſoin ſeulement,
Soin delicieux & charmant,
Exempt de trouble & de contrainte;
Tandis que ſes moutons, dans la plaine eſcartez
Sous la garde des chiens paiſſent l'herbe ſans crainte,
Son Amant eſt à ſes coſtez,
Qui luy parle des maux dont il reſſent l'atteinte;
Et pendant qu'il luy fait ſa plainte,
Elle tient ſes beaux yeux ſur les ſiens arreſtez,
Ce n'eſt point un Amant qu'ait deſtiné pour elle
La dure authorité des Loix;
C'eſt un Amant tendre & fidelle,
Dont elle & l'Amour ont fait choix.
Tous deux ſous un Ormeau, confident de leur flâme,
Ils paſſent les jours à s'aimer;
Et le feu dans les yeux, la tendreſſe dans l'ame,
Ils gouſtent des plaiſirs qu'on ne peut exprimer.
Il ne luy dit rien qu'il ne ſente;
Elle luy laiſſe voir juſqu'au fond de ſon cœur;
Rien ne trouble jamais leur mutuelle ardeur;
Elle vit pauvre, mais contente.
O cent & cent fois heureux ſort,
Que vous eſtes digne d'envie!
O ſimple & bienheureuſe vie,
Toute autre vie eſt une mort!

EGLOGUE.

AMINTE, LICIDAS.

DAPHNIS.

SUr le bord d'un ruiſſeau, dont l'onde fraîche
& pure
D'un valon ſolitaire entretient la verdure,
Aminte & Licidas, en gardant leurs troupeaux,
Accordoient leur Muſette au murmure des eaux.
Ils aimoient ardemment deux Bergeres charmantes,
Et pour en celebrer les graces differentes,
Ils s'eſtoient défiez à qui le mieux des deux
Chanteroit dans ſes vers la gloire de ſes feux.
Quand le ſage Daphnis, qui ſçavoit quelle flâme
L'amour depuis long-temps allumoit dans leur ame,
Aux troupeaux des Bergers ayant joint ſon troupeau,
Vint s'aſſeoir auprés d'eux ſur le bord du ruiſſeau.
Entr'eux au meſme inſtant le défi recommence :
Et dès qu'il eut fait voir qu'il leur preſtoit ſilence,
Aminte le premier, en l'honneur de ſes fers,
Plein d'un noble tranſport commença par ces Vers.

AMINTE.

Il n'eſt rien de pareil à l'Objet que j'adore,
Et des bords du Couchant au lever de l'Aurore,
Du Nord juſqu'au Midy, le celeſte Flambeau,
Le Soleil qui voit tout, ne voit rien de ſi beau.

LICIDAS.

Il n'eſt rien de pareil à celle qui m'enchante,
Elle ſeule eſt aimable, elle ſeule eſt charmante,
Et l'œil de l'Univers, le bel Aſtre du jour,
Ne voit rien de ſi beau dans tout ſon vaſte tour.

AMINTE.

Voicy le temps heureux de l'aimable verdure,
Nos prez, nos champs, nos bois ont repris leur parure :
Climene va partir, Bergers fondez en pleurs,
Nos prez, nos champs, nos bois vont n'avoir plus de fleurs.

LICIDAS.

Ne pleurez point, Bergers, vous n'avez rien à craindre,
Pour les fleurs dont nos champs commencent à ſe peindre,
L'abſence de Climene en fera moins mourir,
Que les yeux de Philis n'en feront refleurir.

AMINTE.

J'ay deux jeunes agneaux d'une meſme portée :
Doris pour les avoir s'eſt en vain tourmentée ;

Avec

Avec ſoin je les garde & les fais élever ;
Mais Climene d'un mot me les peut enlever.
Dez qu'ils pourront marcher & ſuivre à la prairie,
Je veux qu'ils ſoient parez de ſa couleur cherie ;
Et ſi jamais les Loups oſent en approcher,
Les Loups en cet eſtat n'oſeront y toucher.

LICIDAS.

J'éleve un jeune chien le plus joli du monde,
Dont à faire cent tours l'adreſſe eſt ſans ſeconde :
Quand ſous le grand Ormeau je le meine le ſoir,
Touts les petits Bergers accourent pour le voir.
Il danſe au flageolet, il va fermer la porte,
Il ſaute pour Philis, pour Philis il rapporte,
Et pour elle & pour moy je l'ay dreſſé ſi bien,
Qu'il eſt ſourd pour tout autre, & ne fait jamais rien.
Je veux qu'il ſçache encore, au ſeul nom de la Belle,
Prendre ma Pannetiere & la porter chez-elle ;
Par luy nous eſcrirons, & luy ſeul tous les jours
Sera le Meſſager de nos tendres amours.

AMINTE.

Climene l'inſenſible & cruelle Climene
Ne veut pas que ma voix luy parle de ma peine ;
J'éleve un Sanſonnet que j'ay pris dans nos bois,
Il luy dira ma peine au défaut de ma voix.
Tous les ſoirs à l'inſtruire avec ſoin je m'applique.

Aminte aime Climene, eſt la leçon unique.
De luy-meſme à l'apprendre on l'entend s'exercer;
Et s'il peut parvenir à la bien prononcer,
Je veux que de mes feux interprete fidelle
Il l'aille repeter tous les jours devant elle.

LICIDAS.

J'ay donné deux Serins à l'Objet de mes vœux,
Deux Serins d'un plumage & d'un chant merveilleux:
De ſi loin que Philis par leur nom les appelle,
Ils viennent à ſa voix en trémouſſant de l'aîle;
Ils volent ſur ſa teſte, ils volent ſur ſon ſein,
Ils boivent dans ſa bouche & mangent dans ſa main.

AMINTE.

Je n'oſe rien offrir à la belle Climene,
Climene noble & fiere a les preſents en haine,
Mais l'ingrate ſur tout rebutte avec rigueur
Celuy qu'à tout moment je luy fais de mon cœur.

LICIDAS.

Philis m'a dit cent fois de mon amour touchée,
A vos jours, à vos feux ma vie eſt attachée:
J'aimeray, je vivray, puis qu'un ſort bienheureux
Rend ſi chers à Philis & mes jours & mes feux.

AMINTE.

La beauté de Climene à l'aimer me convie;
Sa rigueur me contraint d'abandonner la vie:

J'ai-

J'aimeray, je mourray, puiſque le meſme ſort,
Qui m'engage à l'amour, me condamne à la mort.

LICIDAS.

Philis a les yeux noirs, doux brillants, pleins de flâme,
Des yeux qui d'un regard portent le feu dans l'ame,
Et qui ſemblent toûjours de l'eſpoir d'eſtre aimé
Flatter l'ambition d'un cœur bien enflâmé.
Qui voudra toutefois, ſe fie à leurs careſſes;
Ils ſçavent mal tenir leurs flateuſes promeſſes;
Ces beaux yeux pleins de feu ſont de grands impoſteurs,
Et tout autre que moy les a trouvé menteurs.

AMINTE.

Climene a les yeux bleus, & languir ſans ſe plaindre,
Se plaire dans un feu que rien ne peut eſteindre,
Aimer ſans eſperance & s'eſtimer heureux,
C'eſt ce que fait un cœur qui ſouſpire pour eux.
Tout ce qu'en leurs regards ces beaux yeux ſçavent dire;
C'eſt que la mort eſt belle en ſuivant leur empire,
Ils promettent la mort à leurs adorateurs;
Et perſonne jamais ne les trouva menteurs.

LICIDAS.

Entre toutes les fleurs choiſiſſez les plus belles;
Figurez-vous des lis & des roſes nouvelles,
Le teint blanc & vermeil de la belle Philis
Effacera l'éclat des roſes & des lis.

AMIN-

AMINTE.

Ceſſez de tant priſer cette fleur couronnée,
Qui naiſt dans nos jardins de pourpre environnée;
Des levres de Climene admirez la couleur,
Le feu de la grenade eſt moins vif que le leur.

LICIDAS.

L'autre jour ma Philis danſoit dans la prairie,
Par tout ſous ſes beaux pas l'herbe devint fleurie,
Son troupeau qui paiſſoit oublia de manger,
Et d'amour les Sylvains penſerent enrager.

AMINTE.

L'autre jour dans un bois la charmante Climene,
Chantoit une chanſon du vieux Paſteur Filene;
Un ruiſſeau qui bruioit ſur de petits cailloux,
Coula dans ce moment d'un murmure plus doux;
Les Roſſignols perchez ſous les tendres feüillages,
Honteux d'eſtre vaincus ceſſerent leurs ramages;
L'air devint plus ſerein, & les plus doux Zephirs,
Pour mieux oüir ſa voix, retinrent leurs ſouſpirs.

LICIDAS.

Quand d'un lin mol & doux chargé ſur ſa quenoüille,
Philis entre ſes doigts tord la blonde deſpoüille,
Il ſemble que le lin en devienne plus beau,
Et qu'il s'aille ranger de luy-meſme au fuſeau.

AMIN-

AMINTE.

Climene aime des fleurs l'agreable meſlange;
Et c'eſt avec tant d'art que ſa main les arrange,
Qu'on diroit que les lis, les œillets, les jaſmins
En deviennent plus beaux en paſſant par ſes mains.

LICIDAS.

Philis ſçait manier & la laine & la ſoye,
Et c'eſt avec tant d'art que ſa main les employe,
Qu'on diroit qu'à l'ouvrage elle-meſme autrefois
Minerve ait pris plaiſir de luy former les doigts.

AMINTE.

Minerve & les neuf Sœurs ont élevé Climene,
Mais ne l'ont pas bornée à la ſoye, à la laine,
Et leur art n'apprend rien aux plus ſçavans eſprits,
Qu'il ne l'ait à Climene également appris.
Elle ſçait de quel ſang chaque fleur on vit naiſtre,
Quel Dieu, quel accident changea leur premier eſtre;
D'ou naiſſent les Autans qui gaſtent les vergers,
D'où naiſſent les Zephirs qui plaiſent aux Bergers,
D'où la brillante Iris, avec ſon arc d'Opale,
Emprunte les couleurs qu'à nos yeux elle eſtale,
D'où ſe forme la pluye, & ce qui groſſit l'air,
La cauſe du tonnere, & celle de l'éclair:
Elle connoiſt enfin de la Sœnr & du Frere
Les divers changements & la courſe legere;

Mais

Mais elle ignore, helas! le pouvoir de l'Amour.
Puiſſent faire mes ſoins qu'elle l'apprenne un jour!

LICIDAS.

Graces à la fortune à mes vœux complaiſante,
Ma Philis en amour eſt un peu plus ſçavante:
Son eſprit, je l'avouë, encor peu curieux
N'a jamais penetré dans les ſecrets des Cieux.
Mais auſſi qu'à jamais la belle les ignore,
Pourveu qu'elle connoiſſe à quel point je l'adore;
Qu'elle ſçache m'aimer & reſpondre à mes feux,
Elle eſt aſſez ſçavante, & je ſuis trop heureux.

AMINTE.

Graces à ta Philis ſi ſenſible à ta peine,
Graces à la rigueur de l'injuſte Climene,
Lors que de leur tendreſſe il faudra diſputer,
Je cederai toûjours ſans oſer conteſter,
Mais puiſque par malheur pour ta facile Amante,
Nous diſputons ici laquelle eſt plus charmante,
Qui joint plus de merite avec plus de beauté,
Cede, jeune Berger, c'eſt aſſez diſputé:
Auſſi bien ta Philis à tes vœux ſi propice,
Ta Philis là-deſſus cede & ſe rend juſtice.
Licidas irrité d'un ſemblable diſcours,
Alloit y repartir pour vanger ſes amours,
Et déja dans ſes yeux, qu'allumoit la colere,

On

On liſoit tous les traits d'une reſponſe amere,
Quand, Daphnis, finiſſez deſormais vos debats,
Vous, Aminte, dit-il, vous auſſi, Licidas.
Vous avez l'un & l'autre avec meſme avantage,
Celebré dans vos Vers, voſtre illuſtre eſclavage.
Que toûjours Licidas des meſmes traits percé,
Beniſſe le pouvoir des yeux qui l'ont bleſſé.
D'un Berger amoureux la fortune eſt bien douce,
Quand il ſçait qu'on luy rend tous les ſouſpirs qu'il pouſſe.
Et le cœur d'aucun bien ne peut eſtre charmé,
Qui ne cede au plaiſir d'aimer & d'eſtre aimé.
Que le fidelle Aminte aime toûjours Climene,
Jamais plus digne objet ne peut cauſer ſa peine;
Et quand un feu ſi beau bruſle une fois un cœur,
Rien n'a droit que la mort d'en eſteindre l'ardeur.
Mais, Bergers, ſi l'Amour qui tous deux vous enflâme,
A quelque autre penſer ſouffre place en votre ame,
Juſques au grand LOUIS élevez vôtre voix,
Et ne l'employez plus qu'à chanter ſes explois,
C'eſt luy qui dans nos champs dont le Ciel l'a fait maiſtre,
Fait que ſans peur des Loups nos Troupeaux peuvent paiſtre,
Et qui par mille ſoins & par mille bienfaits,

Ramene

Ramene en nos Hameaux l'abondance & la paix.
Jeune, ſage, vaillant, ſur les traces d'Alcide,
Il marche d'un pas ferme, & d'un cœur intrépide,
D'Alcide qui jadis dans nos champs, dans nos bois
Aux Bergers de ſon temps fit reverer ſes loix.
De cent monſtres cruels qui nous faiſoient la guerre,
On l'a veu comme luy délivrer noſtre terre,
On le voit comme luy, par des travaux ſans fin,
A l'immortalité s'applanir le chemin.
Maiſtre de toute choſe & maiſtre de luy-meſme,
La gloire eſt de ſon cœur la paſſion ſuprême;
La gloire eſt de ſes vœux le principal objet,
Et de vos Vers pour luy ſera l'ample ſujet.
Quelques Lauriers pourtant que votre main luy cüeille,
De Myrthes amoureux mêlez-y quelque feüille;
L'ardeur dont pour la gloire il bruſle nuit & jour,
Ne rend pas ſon grand cœur ennemi de l'amour.
Ainſi parla Daphnis. Les Bergers ſe levérent,
Et chaſſant leurs Troupeaux, au Hameau retournérent.

EGLOGUE.

S'Il eſt vray que toûjours vos brebis vous ſoient cheres,
Si vous aimez toûjours vos fidelles Bergeres,
Et ſi vous ne voulez renoncer pour toûjours
A vos cheres Brebis, à vos tendres amours,
N'approchez pas, Bergers, du ſéjour de Vauzelle,
Des Nymphes de ce lieu la rencontre eſt mortelle.
Qui les voit une fois, voudroit toûjours les voir;
Dez qu'on ne les voit plus on eſt au deſeſpoir.
On perd le ſouvenir du Mouton que l'on aime,
On perd le ſouvenir de ſa Bergere meſme;
Soy-meſme l'on s'oublie, & le Berger confus
Plein de nouveaux deſirs ne ſe reconnoiſt plus.
Cependant au Hameau ſa Bergere éplorée,
Et de ſon changement déja toute aſſeurée,
Se conſume en regrets & les jours & les nuits,
Aux arbres, aux rochers fait part de ſes ennuis;
Elle veut le haïr, mais elle l'aime encore;
Et tandis qu'en ſecret ſon chagrin la devore,
Et qu'inutilement elle ſonge à changer,
Le Loup devore auſſi les Moutons du Berger.

Si

Si vos Brebis, Bergers, vous ſont donc toûjours cheres,
Si vous aimez toûjours vos fidelles Bergeres,
N'approchez pas d'un lieu fatal à vos amours,
Fatal à vos Brebis & peut-être à vos jours.
Aux Bergers aſſemblez ſous l'Ormeau du Village,
Thirſis tenoit un jour un ſemblable langage,
Des Nimphes de Vauzelle il ſçavoit le pouvoir,
Et ſçavoit quel danger on couroit à les voir.
Malgré lui depuis peu revenu d'auprès d'elles,
Il pouvoit mieux qu'un autre en dire des nouvelles.
Charmé de leur merite, épris de leurs attraits,
Il y ſonge à toute heure, & n'a treve ni paix.

EGLOGUE.

CContraint, par le malheur qui préſide à ſa vie,
De quitter les beaux lieux où demeure Sylvie,
Thirſis, à la douleur en proye abandonné,
Et vers les lieux qu'il quitte, à toute heure tourné,
Se plaignoit du deſtin, dont la rigueur extrême
Le force à s'éloigner de la Beauté qu'il aime:
Il part; ſon deſeſpoir ſur ſon viſage eſt peint;
Et de ſon triſte ſort en ces mots, il ſe plaint.

C'eſt en vain que l'amour auprès de vous m'attache
Une cruelle loy veut que je m'en arrache,
Sylvie; & deſormais je n'ay plus d'autre eſpoir.
Que de mourir bien-toſt, ou bien-toſt vous revoir.
Mais s'il faut que dans peu mon dernier terme arrive.
Faites, Sylvie, au moins qu'en voſtre cœur je vive;
Et que de voſtre cœur, de voſtre ſouvenir
Ni la mort, ni le temps ne me puiſſent bannir.
Souvenez-vous du jour ou mon cœur & le voſtre
D'un concert mutuel s'unirent l'un à l'autre;
Souvenez-vous des jeux préparez par vos ſoins,
Et dont l'amour & moy fumes les ſeuls teſmoins.
Souvenez-vous enfin de ces douces ſoirées,

Du feu de vos beaux yeux ſeulement éclairées;
Et croyez qu'en mourant je benirai mon ſort,
Pourveu qu'en voſtre cœur je vive après ma mort.
Que ſi de vos regrets elle eſt jamais ſuivie,
Vos regrets ſur ma mort jetteront tant d'envie,
Qu'il n'eſt point de Berger, qui de mon ſort jaloux
Ne vouluſt à ce prix mourir d'amour pour vous.
Quelle gloire jamais peut eſtre préferée
A celle d'une mort par vos beaux yeux pleurée!
Et quel bonheur plus grand! Mais que dis-je, & quel temps,
Pour mourir de douleur, eſt-ce donc que j'attens!
Quoy je ne vous vois plus, ô beaux yeux que j'adore!
Quoy je ne vous vois plus, & je reſpire encore!
A ces mots le Berger, accablé de douleur,
Tombe paſmé, ſans voix, ſans pouls, & ſans couleur:
Et cependant Sylvie en un bois retirée,
Sur un lit de gazon languiſſoit éplorée.
Elle ne peut ſouffrir, ſans en eſtre aux abois,
Le départ du Berger dont ſon cœur a fait choix:
Et tous deux penetrez d'une douleur égale
Euſſent touché bien-toſt à leur heure fatale,
Si l'Amour qui prend ſoin du bonheur de leurs feux,
Ne les euſt reſervez pour un temps plus heureux.

ELEGIE.

TOut ce que la jeuneſſe a de plus agréable;
Tout ce que la beauté fait voir de plus aimable;
Et tout ce que l'eſprit peut avoir de charmant,
Tout en voſtre perſonne éclate également.
Il ne vous reſte, Iris, qu'à faire un juſte uſage
D'un ſi conſiderable & ſi rare avantage;
Et cet uſage juſte eſt d'employer vos jours
A ce qu'ont de plus doux les plus tendres amours.
Quand rien ne touche encor une jeune perſonne;
Et qu'aux marques d'amour qu'elle voit qu'on luy donne,
Rien ne luy fait encor prendre aucun intereſt,
Que le ſecret plaiſir de ſonger qu'elle plaiſt.
Dans ce tranquille eſtat d'une entiere franchiſe,
L'indifference, Iris, eſt encore permiſe;
Et l'on peut à ſon gré la ſuppoſer un bien,
Tant que le cœur l'approuve & n'eſt ſenſible à rien.
Mais quand de quelque eſtime une amour ſouſtenuë,
Dans une ame bien faite une fois s'inſinuë,
Alors, pour rappeller un calme qui n'eſt plus,
Tous les vœux, tous les ſoins deviennent ſuperflus.

Vous aimez, belle Iris, & déja dans voſtre ame,
Le beau feu qui me bruſle à jetté quelque flâme;
Si du moins de vos yeux le langage flateur
M'a bien interpreté le fond de voſtre cœur.
De l'Amour cependant vainement allarmée,
Mal contente d'aimer, bien-aiſe d'eſtre aimée,
Vous taſchez de combattre & d'eſtouffer en vous
Tout ce qu'à voſtre idée il offre de plus doux.
Mais, Iris, c'eſt en vain qu'en un âge ſi tendre,
Mortelle, contre un Dieu vous voulez vous défendre.
Ah! pluſtoſt avec luy faites ſi bien la paix,
Que rien entre voux deux ne la trouble jamais.
Alors, l'eſprit tranquile & l'ame ſatisfaite,
Vous rirez des erreurs dont vous ſerez défaite;
Et, le cœur penetré des douceurs de l'amour,
De noſtre engagement vous benirez le jour.

ELE-

ELEGIE.

QUe faites-vous, Iris, quand le temps qui s'enfuit,
A m'arracher de vous, malgré moy, me reduit?
La cruelle douleur de quitter ce qu'on aime,
Comme alors je la ſens, la ſentez-vous de meſme?
Et tout ce que le ſort, de mon bonheur jaloux,
Nous dérobe de temps, à quoy l'employez-vous?
Nos diſcours, nos regards, nos délicates plaintes,
Nos deſirs mutuels, nos mutuelles craintes,
Enfin ce trouble aimable, & ces vifs ſentimens
Qu'à l'aſpect l'un de l'autre ont de tendres Amants,
Voſtre memoire alors à nos amours fidelle,
Pour charmer voſtre ennuy vous les rappelle-t-elle?
Pour moy ſi le ſecours d'un ſi cher ſouvenir
Ne m'offroit tout de vous, de quoy m'entretenir?
Tout ce qu'a de plus dur la plus cruelle abſence,
Ne pourroit qu'avec peine égaler ma ſouffrance.
Mais quand je puis ſonger que vous n'aimez que moy;
Qu'Iris l'aimable Iris eſt le prix de ma foy;
Et qu'à quelques faveurs que mes deſirs prétendent

Vos plus cheres faveurs une autrefois m'attendent ;
Un avenir ſi doux, un paſſé ſi flateur,
Rendent le mal preſent moins ſenſible à mon cœur.
Faites, charmante, Iris, qu'un ſouvenir ſemblable,
Vous rende mon abſence un peu plus ſupportable ;
Afin qu'en voſtre eſprit repaſſant nos amours,
A voſtre eſprit au moins je ſois preſent toûjours.

ELEGIE.

JE ſens bien deſormais que mon ame abbatuë,
Ne peut plus reſiſter à l'ennuy qui me tuë;
Iris, cruelle Iris, dans quel eſtat affreux
Me précipites-vous du comble de mes vœux!
Ne vous ſouvient-il plus de cet amour extrême,
Qui juſques au tombeau devoit eſtre le meſme?
Ne vous ſouvient-il plus qu'à m'aimer, qu'à me voir,
Vous faiſiez conſiſter votre unique devoir?
Et que d'un meſme trait penetrez l'un & l'autre,
Rien n'égaloit alors mon bonheur & le voſtre.
Qui peut vous obliger à rompre des liens,
D'où dépendoient vos jours, d'où dépendent les miens?
Iris, ingrate Iris, d'une union ſi belle
Devois-je me promettre une fin ſi cruelle?
Heureux temps, où nos cœurs également touchez,
Eſtoient également l'un à l'autre attachez,
Temps, ſi rempli pour moy de douceur & de gloire,
Iris ne m'aime plus, ſortez de ma memoire;
Et vous de ſes froideurs triſte reſſouvenir,
Juſqu'au dernier moment venez m'entretenir.

C'eſt ainſi que la mort ſur le viſage peinte,
Tircis au fond d'un bois s'abandonne à la plainte;
Iris, dont les beaux yeux avoient ſceu l'enflâmer,
S'eſtoit determinée à ne le plus aimer;
Mais qu'inutilement, quand l'amour eſt extrême,
On pretend de ſon cœur arracher ce qu'on aime!
Dans le meſme bocage Iris ſe promenoit;
Et ſeule avec l'Amour elle s'entretenoit.
Elle ſonge à Tircis, aux maux qu'elle luy cauſe,
Elle ſonge aux douceurs que l'amour luy propoſe;
Souſpire en y ſongeant, en rougit, & les craint;
Lors qu'elle entend la voix du Berger qui ſe plaint.
Elle accourt, & le trouve appuyé contre un arbre,
Plus paſle que la mort, & plus froid que le marbre:
Elle ſe jette à terre auprés de ſon Amant;
L'appelle, & dans ſes bras le preſſe tendrement.
Il entend ſon Iris, la regarde, l'embraſſe,
De ſes yeux preſque eſteints le deſeſpoir s'efface;
Et ſur les yeux d'Iris, ſes regards attachez,
Y liſent de l'amour les Myſteres cachez.
Elle baiſſe les yeux, laiſſe pencher ſa teſte,
Les entr'ouvre un moment, & ſur luy les arreſte:
Luy qui bruſle d'amour, & qui voit ſa langueur,
Ne peut plus retenir les tranſports de ſon cœur;
Et plein du doux eſpoir de voir finir ſes peines,

Il luy fait de ſes bras de plus eſtroites chaînes.
L'Amour qui veut luy-meſme aſſurer leurs douceurs,
Reſpand alors ſur eux un nuage de fleurs;
A leurs bruſlants deſirs toutes choſes conſpirent;
De plaiſir & d'amour l'un & l'autre ſouſpirent;
L'air autour d'eux s'allume; & les lieux d'alentour
Souſpirent avec eux de plaiſir & d'amour.

ELEGIE.

VOus que j'ay ſi long temps ſi tendrement aimée,
Et qui des meſmes feux autrefois conſumée
De noſtre engagement trouviez le ſort ſi doux,
A quels tourmens affreux, Iris, me livrez-vous?
Lors que plein de tranſports de l'amour qui me preſſe,
Je cherche en vos beaux yeux un reſte de tendreſſe;
Et que deſeſperé de n'en voir plus pour moy,
Je me plains tendrement des froideurs que j'y voy;
Vous m'impoſez la dure & cruelle contrainte
D'eſtouffer dans mon cœur toute ſorte de plainte;
Et ſi-toſt qu'une larme eſchappe à mes douleurs,
Vous me faites, cruelle, un crime de mes pleurs.
C'eſt vainement qu'alors reſpectueux & tendre,
Par mes triſtes regards je veux me faire entendre,
Mon Tyran s'en irrite, & Maiſtre imperieux,
Il ne ſçauroit ſouffrir ma douleur dans mes yeux;
Indifferent d'ailleurs à celle qui me tuë,
Pourveu que par reſpect je la cache à ſa veuë.
Pour m'attirer un mot, un regard ſeulement,

Que

Que n'ay-je point tenté, mais tenté vainement;
J'ay compoſé mes yeux & j'ai feint de la joye
Tandis qu'à la douleur j'avois le cœur en proye;
Et l'ingrate à mes maux s'endurciſſant toûjours,
M'a d'un mot, d'un regard refuſé le ſecours.
Quel plaiſir prenez-vous, barbare que vous eſtes,
Au ſpectacle cruel des maux que vous me faites?
Et que peut m'annoncer un ſi dur traitement,
Que le bonheur d'un autre, & voſtre changement?
Vous voyez à quels maux voſtre froideur me livre,
Dans l'eſtat où je ſuis je ne ſaurois plus vivre;
Accablé de douleur, jaloux, deſeſperé,
J'ay le cœur nuit & jour mille fois déchiré.
Iris, ma chere Iris, ſi d'une ardeur ſi belle
Il reſte dans le voſtre encor quelque éſtincelle,
Pour prix d'une ſi longue & ſi tendre amitié,
De l'eſtat où je ſuis, tirez-moy par pitié.

ELEGIE.

HE bien, vous le voulez, il faut vous obeïr,
Et pour vous contenter, moy-meſme me trahir;
Mais lors qu'entre vos mains malgré moy j'abandonne
Tout le droit que l'Amour à vos faveurs me donne;
Songez que voſtre eſprit, voſtre cœur ſont un bien,
Où meſme par ma mort je ne veux perdre rien.
Aprés que voſtre choix, par juſtice, ou par grace
A bien voulu m'y mettre en la premiere place;
Puis-je en vouloir deſcendre, & pourrois-je y penſer
Sans m'en monſtrer indigne & ſans vous offenſer?
Un air noble, un cœur droit, un merite ſublime,
Et mille qualitez qu'on ſent mieux qu'on n'exprime,
Vous ont fait des amis, & je les aime tous,
Dès qu'ils ont le bonheur d'eſtre avoüez de vous.
Mais quelque place, Iris, qu'en voſtre cœur obtienne
Celuy que vous mettrez le plus près de la mienne,
Faites qu'un long eſpace entre nous deux laiſſé,
Loin au deſſous de moy me le monſtre placé.
Ne ſouffrez pas ſur tout que d'un vol temeraire
Il ſe laiſſe emporter à vouloir trop vous plaire;

Et

Et ſi jamais, Iris quelque preſomptueux
Aux biens que vous m'oſtez, oſe élever ſes vœux:
Que vos yeux, que voſtre air, en ſon ame inſenſée
En aillent eſtouffer juſques à la penſée;
Sans luy laiſſer jamais le plaiſir d'eſperer
Que ce ſoit un bonheur où l'on puiſſe aſpirer.
Pour vous faire connoiſtre à quel point je vous aime
A ce prix, s'il le faut, je renonce à vous-meſme;
Je ſçai quel eſt l'ennuy qui me va conſumer;
Mais vous verrez au moins ſi j'ai ſçeu vous aimer.

ELEGIE.

D'Une nouvelle ardeur je me ſens enflamé,
Et c'eſt pour vous, Iris, que j'en ſuis conſumé.
C'eſt pour vous... A ces mots vous devenez de glace,
L'air tranquille & ſerein de voſtre front s'efface,
Et vos yeux eſtonnez ſemblent me dire, eh quoy!
Eſt-ce vous qui parlez, & parlez-vous à moy?
Remettez-vous, Iris, de voſtre trouble extrême;
Oüy, c'eſt moy qui vous parle, & c'eſt moy qui vous aime:
Mais le feu dont je bruſle, à nul autre pareil,
Eſt pur comme vos yeux & comme le Soleil.
Rien dont la vertu meſme ait lieu d'eſtre offenſée,
Ne loge dans mon cœur, n'entre dans ma penſée;
Et ſi vous connoiſſiez le merite & le prix
Des nobles ſentiments dont mon cœur eſt eſpris,
Loin de les condamner vous porteriez envie
A la felicité dont ils comblent ma vie;
Et dans vos plus doux vœux vous auriez pour objet
D'en avoir de pareils avec meſme ſujet.
Vous eſtes dans la fleur du printemps de voſtre âge,

L'éclat

L'éclat de la beauté brille en voſtre viſage,
Et jeune, mais comptant la jeuneſſe pour rien,
Belle, ſans regarder la beauté comme un bien,
Moins vous prenez de ſoin à plaire par vos charmes,
Et plus vous leur preſtez de dangereuſes armes.
Mais la jeuneſſe, Iris, la beauté, l'agrément
N'eſt point ce que pour moy vous avez de charmant:
Ce qui me charme en vous, ce qui fait que mon ame
S'abandonne avec joye à l'ardeur qui m'enflâme,
N'a rien qui ſoit fragile, & qui ſujet au temps
Puiſſe dépendre en rien du caprice des ans.
J'aime en vous la raiſon, la vertu toute pure,
J'aime une ame bien née, un cœur plein de droiture;
J'aime un eſprit ſolide, exempt de vanité,
Et toûjours de concert avec la verité.
Eſt-il dans l'Univers vne plus noble idée
Qu'une pareille amour ſur la vertu ſfondée,
Que rien ne peut eſteindre, & ne peut alterer,
Qui ſait ne rien prétendre, & ne rien deſirer;
Ou qui ſe renfermant dans les ſages limites
Qu'elle s'eſt pour toûjours ſeverement preſcrites,
Sait ne ſe propoſer d'autre objet, d'autre prix,
Que la ſeule union des cœurs & des eſprits.
C'eſt l'Amour reſpandu dans toute la nature,
Qui de tout l'Univers maintient l'architecture;

Il eſt l'ame de tout, & ſon ſecret pouvoir
Eſt ce qui fait, Iris, tout agir, tout mouvoir.
C'eſt par luy, c'eſt pour luy que tout ce qui reſpire
D'un accord mutuel ſe cherche & ſe deſire.
Il eſt de tous les cœurs l'inviſible lien,
Le charme inévitable, & le ſuprême bien.
Ceux qui furent formez d'une argile groſſiere,
Et ſouſmis pour toûjours aux lois de la matiere,
Ne ſont heureux par luy qu'autant qu'il eſt permis
D'eſtre heureux, lors qu'aux ſens on demeure ſouſmis.
Mais pour ceux que le Ciel d'un feu plus pur anime,
Et qu'unit l'un à l'autre une ſolide eſtime,
Ce n'eſt que dans le Ciel qu'il ſe trouve un bonheur
Qu'on puiſſe avec raiſon mettre au-deſſus du leur.
Ces nobles ſentiments que le merite attire,
Vous poſſedez, Iris, tout ce qui les inſpire;
Heureuſe mille fois, s'il pouvoit arriver
Que vous vinſſiez auſſi juſqu'à les eſprouver.

SUR

SUR DE BEAUX YEUX.

IMITATION DE PETRARQUE.

NOn je ne me plains point ni de vous ni du ſort,
Beaux yeux que je fais vœu d'aimer juſqu'à la mort;
Mais en voſtre preſence il m'eſchappe des larmes,
Je demeure interdit, je change de couleur;
Et vous pouvez juger quelles ſont les allarmes
Que l'Amour à toute heure excite dans mon cœur,
Où fier du pouvoir de vos charmes,
Il regne en ſuperbe vainqueur.
Rien ne peut égaler voſtre beauté ſuprême;
Et rien n'égaleroit voſtre bonheur extrême,
Si vous pouviez joüir du plaiſir de vous voir:
Mais regardez, beaux yeux, les maux que vous me faites;
En connoiſſant voſtre pouvoir,
Vous connoiſtrez ce que vous eſtes.
Tout ce que la fortune a de plus glorieux,
Pour des jours éclatans filez d'or & de ſoye;
Iris, tous les biens qu'elle envoye,
Et tout ce que l'Amour a de plus precieux,
Je le changerois avec joye

Contre un ſeul regard de vos yeux.
Source de l'immortelle flâme
Qui m'embraſe & m'éclaire l'ame;
Beaux yeux, quand je vous vois plus ſereins & plus doux,
Je reſſens dans mon cœur une joye infinie;
Toute autre choſe en eſt bannie;
Et le calme, & la paix y regnent avec vous.

PLAIN-

PLAINTE RESPECTUEUSE.

IL n'eſt rien d'égal ſous les Cieux,
A la façon dont je vous aime ;!
Et quelque devouëment, quelque reſpect extrême
Que je faſſe voir à vos yeux,
J'ay pour vous dans le cœur quelque choſe de mieux,
De plus detaché de moy-meſme,
De plus vif; de plus noble, & de plus précieux.
Je porte le ſcrupule & la délicateſſe,
Je ne vous dis pas ſeulement,
Juſqu'à ne rien ſouffrir dans mon cœur qui vous bleſſe;
Mais juſqu'à m'empeſcher de penſer un moment
A rien que l'auſtere Sageſſe
Puiſſe condamner juſtement:
Et s'il eſt quelque idée, & quelque ſentiment,
Que j'aye oſé jamais permettre à ma tendreſſe ;
C'eſtoit de ſonger quelquefois,
Que par une amitié pure, ſincere, ardente;
Et par eſtre pour vous toûjours tel que je dois,
Je vous ferois gouſter cette joye innocente,
Que donne au vray merite une attache conſtante,
Dont la vertu regle les loix.
Dans le temps cependant que, ſi j'oſe le dire,

J'eſtois

J'eſtois ſi digne, Iris d'eſtre avoué de vous,
Vous pouvez eſcouter le dépit, le courroux,
Qu'un injuſte ſoupçon contre moy vous inſpire.
J'aimois pour vous la vie, & je m'eſtois flatté,
Que je pourrois la paſſer toute,
Sans que jamais de moy vous euſſiez aucun doute;
J'ay trop veſcu d'un jour, vous en avez douté.

LA SOLITUDE,

OU

LA METAMORPHOSE DE LA TAUPE.

ODE.

QUelle veuë aimable & nouvelle,
Quel ſpectacle s'offre à mes yeux!
Que j'aime ces ſauvages lieux,
Que la ſimple nature eſt belle!
Rien n'égale dans l'Univers
La beauté des objets divers,
Que la Nature icy raſſemble.
Climene, qu'un docte pinceau
Feroit de tant d'objets enſemble,
Un Riche & gracieux tableau,

Voyez ces coſtaux & ces plaines,
Ces rochers, ces bois, ces valons;
Eſcouſtez ces ruſtiques ſons
Des Bergers qui chantent leurs peines;
Ce ruiſſeau qui ſur ces cailloux
Coule d'un murmure ſi doux,
Et puis ſe va perdre ſous l'herbe;

Plus

Plus haut d'eſcume blanchiſſant,
Commence ſa courſe ſuperbe,
Qu'il acheve preſque en naiſſant.

Sur cet Orme à l'eſpais feüillage
On voit des chiffres enlacez,
Un Berger des ſiecles paſſez
Les y grava dans ſon jeune âge:
Remarquez comme tout au tour
Il avoit fait des lacs d'amour,
Qui n'ont plus preſque aucune forme;
L'amour eſt morte avec l'Amant;
Mais les chiffres creus avec l'Orme,
Parlent encor de ſon tourment.

Voyez la Fourmi qui s'empreſſe
A mettre ſes bleds à couvert,
Toutes agiſſent de concert,
Et toutes travaillent ſans ceſſe.
Une troupe traiſne les grains,
Qu'elle enleve aux ſillons prochains,
L'autre en ronge le petit germe,
L'autre a ſoin de les recevoir,
L'autre au magazin les enferme,
Et chacune fait ſon devoir.

Regar-

Regardez cette Fourmi morte,
Elle eſt eſcraſée à demi,
Une charitable Fourmi,
A l'aide d'un autre la porte:
Regardez comme toutes deux
L'ont miſe dans un petit creux,
Et d'un brin d'herbe l'ont couverte,
Voyez les autres accourir;
Qui ſemblent regretter la perte
De celle qui vient de mourir.

Voulez-vous voir, belle Climene,
L'objet du monde le plus beau,
Panchez-vous ſur le bord de l'eau,
Vous pourrez vous y voir ſans peine:
Toutefois en vous regardant,
Du beau chaſſeur qui s'aima tant
Redoutez le malheur inſigne:
Son aventure me fait peur,
Quoyque la terre ſoit indigne
D'avoir une ſi belle fleur.

Regardez vers cette avenuë,
Vous voyez que ſenſiblement,
Sans qu'on s'apperçoive comment,
La terre s'ouvre & ſe remuë.

Cli-

Climene, qu'il eſt dangereux,
Quand on fait naiſtre de beaux feux,
De ſe piquer d'eſtre inſenſible!
Les Dieux aiment à ſe venger;
Eſcoutez, & s'il eſt poſſible,
Apprenez à vous corriger.

Cette Taupe qui va ſans ceſſe
Grattant la terre avec les mains,
Jadis chez des Peuples lointains
Fut une très-belle Princeſſe.
Le Soleil dans le cours qu'il fait,
N'éclairoit rien de ſi parfait
Depuis l'Inde juſqu'à la Seine;
Et tout ce qui vit ſes beaux yeux,
Devint la conqueſte certaine
De leurs charmes imperieux.

Mais entre tous ceux dont la flâme
Se ſignala juſqu'au tombeau,
Un Prince vaillant, jeune & beau
L'adora de toute ſon ame.
Que ne fit-il point chaque jour
Pour lui teſmoigner ſon amour,
Et meriter d'eſtre aimé d'elle?

Mais ny ſon ſang, ny ſa valeur,
Ny ſon amour tendre & fidelle
Ne purent luy toucher le cœur.

Fiere de ſa beauté ſupreme,
Et cruelle à tous ſes Amants,
Elle borna ſes ſentiments
A ne rien aimer qu'elle-meſme.
Cent fois pour éviter leurs yeux,
En des jardins delicieux,
Elle chercha le frais & l'ombre,
Et dans le ſéjour qu'elle y fit,
Les ſeuls Zephirs furent du nombre
Des ſouſpirans qu'elle y ſouffrit.

Là ſans aucune inquietude
Des maux que cauſoient ſes rigueurs,
Parmi les arbres & les fleurs
Elle aima d'eſtre en ſolitude.
Le jeune Prince cependant.
Conſumé d'un deſir ardent
Paſſoit de cruelles journées;
Enfin reduit au deſeſpoir,
Et preſſé par ſes deſtinées,
Il voulut tenter de la voir.

Un jour qu'à l'ombre d'un bocage
Planté de Myrthes amoureux,
Elle joüoit à mille jeux
Avec des filles de ſon âge,
Le Prince entre ſecretement,
(Car que ne peut point un Amant)
Se jette aux pieds de la cruelle;
Et déja tranſporté d'amour
Il lui diſoit qu'éloigné d'elle
Il mouroit mille fois le jour.

Hé bien, meurs, reſpond l'inhumaine,
Avec un viſage indigné.
Alors le Prince infortuné
Sent qu'il perd la voix & l'haleine:
L'excez d'une juſte douleur
Luy glace le ſang dans le cœur;
Il paſlit, il tombe, il expire,
Et ſemble dire en expirant
Qu'il benit ſon cruel martyre,
Puiſqu'il peut la voir en mourant.

Une ſi funeſte aventure
Fit dans les prez ſecher les fleurs;
Chaque Myrthe en jetta des pleurs

A travers ſon eſcorce dure :
Le ciel auparavant ſi pur,
S'envelopant d'un voile obſcur,
De douleur verſa des larmes :
Elle ſeule, ſans s'alterer,
Vaine du pouvoir de ſes charmes,
A ſes pieds le vit expirer

Mais ſa cruelle indifférence
Pour un Amant mort à ſes yeux
Provoque le courroux des Dieux,
Et ſollicite leur vengeance.
Alors tout d'un coup elle ſent
Qu'un effort ſecret & puiſſant
Lui ravit ſa forme premiere ;
Deſormais ſon corps ſe reduit
A moins d'eſpace & de matiere,
Et de ſes yeux le jour s'enfuit.

Ses yeux, dont la beauté funeſte
De tant de cœurs troubla la paix,
Ses yeux s'eſteignent pour jamais,
Et nulle apparence n'en reſte.
L'habit qu'elle portoit alors
S'attache par tout ſur ſon corps,

Et par tout en ſa peau ſe change;
Et tel qu'il fût de velours noir,
Avant ce changement eſtrange,
Tel on peut encore le voir.

C'eſt ainſi que les Dieux voulurent,
Que cet outrage fuſt vengé;
Ses mains ſeules n'ont point changé,
Et ſont encor ce qu'elles furent.
On voit auſſi comme autrefois,
Que pour les jardins & les bois
Elle a toûjours la meſme attache;
Mais par un ſecret mouvement,
Sous terre ſans ceſſe elle cache
La honte de ſon changement.

Mais le Dieu viſible du monde,
Déja plus ſupportable aux yeux,
Dans un cercle plus ſpacieux
Eſtend ſa lumiere feconde:
Déja ſes courſiers lumineux
Sentent s'élever au tour d'eux
Les vapeurs de la mer voiſine;
Et les ſecoüant de leur crin,
Reſpandent ſur nous en bruine,

Le froid & dangereux ſerein.

Pour aller trouver ſon Amante,
Avec plus de pompe & d'éclat,
D'or, de lumiere & d'incarnat
Il trace une route brillante.
La Nymphe dont il eſt charmé,
L'attend dans un bain parfumé,
Pour ſe rendre à ſes yeux plus belle:
Et par les heures depuis peu,
Elle a fait tirer devant elle
Un rideau de couleur de feu.

Admirez de quelle viſteſſe
Il court vers le moite Element,
Qu'il va bien de l'air d'un Amant,
Qui s'apperçoit que l'heure preſſe.
Ainſi le Dieu qui fait aimer,
Sait également tout charmer,
L'Air & le Ciel, la Terre & l'Onde;
Tout cede à ſes divins appas.
Voulez-vous eſtre ſeule au monde,
Dont le cœur ne ſe rende pas?

ODE.

LE Soleil, d'un effort facile,
A chaſſé le nuage obſcur;
Le Ciel devient ſerein & pur,
L'air par tout eſt doux & tranquile.
Chaſſez de meſme, belle Iris,
Les ſoupçons que vous avez pris,
Et rendez le calme à voſtre ame:
Periſſe pluſtoſt l'Univers,
Que rien puiſſe eſteindre ma flâme,
Que rien puiſſe rompre mes fers.

Je voudrois qu'il me fuſt poſſible
D'effacer du cours de mes ans
Tout ce que j'ay veſcu de temps,
Sans eſtre à vos charmes ſenſible:
Hors de vous voir & vous aimer,
Eſt-il rien qui doive charmer;
Eſt-il rien de doux dans la vie?
Tant que je verrai vos beaux yeux,
Je ne porterai point envie
A la felicité des Dieux.

Je voudrois, s'il ſe pouvoit faire,
Perdre le ſouvenir faſcheux

D'avoir

D'avoir pu bruſler d'autres feux,
Et d'avoir ailleurs voulu plaire:
Ne me reprochez pas pourtant
Qu'un cœur tant de fois inconſtant
Ne peut jamais eſtre bien tendre;
L'Amour, qui vous le deſtinoit,
L'avoit inſtruit à ſe deprendre
De tout ce qui le retenoit.

Telle que dans une bouſſolle
Eſt une aiguille à qui l'aimant,
Par un leger attouchement,
Communiqua l'amour du Pole:
On la voit alentour du Nort,
Par un continuel effort,
Promener ſa pointe ſubtile,
Tant que du Pole, ſes amours,
Rencontrant le point immobile,
Elle s'arreſte pour toûjours.

Tel d'une ardeur continuelle
Mon cœur par l'amour agité,
Sans eſtre jamais arreſté,
N'a fait qu'errer de belle en belle.
Depuis que par l'ordre des Cieux
J'ay rencontré de vos beaux yeux
L'éclatante & vive lumiere,

Mon cœur degagé deſormais
De ſa legereté premiere,
Se trouve fixé pour jamais.

Oüy, belle Iris, je vous le jure,
Quoyque le ſort faſſe de moy,
Je ſçauray vous garder ma foy
Toûjours conſtante & toûjours pure:
Et ſi les tendres ſentiments,
Qu'ont les veritables Amants,
Paſſent juſqu'aux Royaumes ſombres;
Vous aimant après le treſpas,
Je veux apprendre aux paſles ombres
A ſouſpirer pour vos appas.

Cependant au trait qui nous bleſſe,
Abandonnant enfin nos cœurs,
Ne nous privons plus des douceurs
Que nous promet noſtre tendreſſe:
Chaſſons les regrets ſuperflus,
Que l'on a du temps qui n'eſt plus,
Quand ſur le paſſé l'on raiſonne;
Et ſagement nous défaiſant
Des ſoucis que l'avenir donne,
Songeons à joüir du preſent.

ODE.

QUe dans la retraite profonde
Que m'offre un ſi charmant ſéjour,
Loin du tumulte de la Cour,
Et loin du commerce du monde,
Je paſſerois mes jours en paix,
Si l'Amour n'y troubloit jamais
Le repos de ma ſolitude!
Mais abſent des beaux yeux qui ſeuls m'ont engagé,
Des biens que je n'ay plus j'ay trop d'inquietude,
Pour pouvoir gouſter ceux que j'ay.

Quand la nuit retire ſes voiles,
Que l'aube du jour renaiſſant,
Sur le Ciel desja blanchiſſant,
Fait paſſir le feu des eſtoiles,
Je vais dans les bois, dans les prez,
Dans les lieux les plus retirez,
Tromper l'ennui qui me devore;
Mais helas! c'eſt en vain qu'errant au point du jour,
Dans les prez, dans les bois je devance l'Aurore;
Je n'y puis devancer l'Amour.

En quelque lieu ſombre & ſauvage
Qu'il m'arrive de m'eſgarer,

L'arc en main tout preſt à tirer,
Il m'attend toûjours au paſſage:
Là de touts ſes traits à la fois,
Eſpuiſant ſur moy ſon carquois,
Il m'accable de ſa puiſſance:
Et quand il a ſur moy décoché tous ſes traits,
Luy-meſme comme un trait dans mon cœur il ſe lance,
Et je n'ay ny treve, ny paix.

A toute heure il me repreſente
Ce que par l'abſence je perds;
Et par des ſouvenirs divers
A tout moment il me tourmente.
D'Iris en tout temps, en tous lieux
Il me remet devant les yeux
La foy, la tendreſſe & les charmes;
Ses allarmes pour moy, ſes ennuis, ſes douleurs,
Les larmes qu'elle verſe; & penſant à ſes larmes,
Je ne puis retenir mes pleurs.

Sans regle & ſans meſure aucune,
M'abandonnant au deplaiſir,
J'enviſage alors à loiſir
La grandeur de mon infortune;
Je ſonge à l'eſpace infini
Par qui je me voy deſuni

D'une

D'une perſonne ſi cherie :
Et d'un torrent de pleurs le viſage baigné,
Comme éveillé d'un ſonge à l'inſtant je m'écrie :
Où ſuis-je, & d'où ſuis-je eſloigné ?

Mais lors que d'Iris en moy-meſme
Venant à tracer le portrait,
J'obſerve, ſans eſtre diſtrait,
Toutes les beautez que j'en aime ;
L'Amour verſe alors dans mon cœur
Tant de joye & tant de douceur,
Que je croy voir Iris preſente ;
Et ſi l'illuſion pouvoit toûjours durer,
Satisfait d'une erreur ſi douce & ſi charmante,
Je n'aurois rien à deſirer.

Vous qui reglez mes deſtinées,
Et qui faites touts mes tourments,
Abſent de qui touts les moments
Me paroiſſent autant d'années :
Beaux yeux, quand pourray-je vous voir ?
Je ne vis plus que de l'eſpoir
Dont je me nourris d'heure en heure ;
J'en pourray quelque temps flater mes deplaiſirs :
Mais après quelque temps il faudra que je meure,
Si je ne cede à mes deſirs.

ODE.

VOus faites ſeule touts mes vœux,
Sans vous je ne puis vivre;
Jugez à quel tourment affreux
Voſtre abſence me livre;
Jugez combien ſouffre un Amant
Qui vous voyoit à tout moment.

Le chagrin de ne vous plus voir
Nuit & jour me devore;
Je ne vis plus que de l'eſpoir
De vous revoir encore;
Iris, ma vie & mon amour
Deſpendent de voſtre retour.

Pourquoy faut-il que loin de vous
Je paſſe une journée,
Moy qui voudrois à vos genoux
Paſſer toute l'année,
Moy qui trouve tout ſans appas
Dans les lieux où vous n'eſtes pas?

Si je pouvois regler mon ſort
Au gré de mon envie,
Auprès de vous juſqu'à la mort
Je paſſerois ma vie;
La Fortune & l'Amour n'ont rien
Qui puſt valoir un ſi grand bien.

Quand mes jours par l'ordre des Cieux
Seroient preſts à s'eſteindre,
Conſumé du feu de vos yeux
Je mourrois ſans me plaindre,
Tel que meurt l'oiſeau ſans pareil,
Conſumé des feux du Soleil.

ODE.

NOn je ne prétens pas, en blaſmant vos ſouſpirs,
Combattre imprudemment vos mortels deſplaiſirs:
Il n'eſt point, à mon ſens, de douleur trop extrême,
Quand on perd ce qu'on aime.

La Nature, Climene, en nous donnant le jour,
Nous donne un certain fonds de tendreſſe & d'Amour,
Dont noſtre penchant propre, ou la raiſon plus ſage,
Fait enſuite l'uſage.

Que la raiſon y preſte, ou refuſe ſa voix,
Et que le cœur s'attache, ou par gouſt ou par choix
C'eſt toûjours cet uſage, ou juſte, ou condamnable,
Qui rend la vie aimable.

Sur tout, ſi de concert le gouſt & la raiſon
Ont formé de deux cœurs l'eſtroite liaiſon,
Alors du vray plaiſir d'aimer & d'eſtre aimée,
L'ame eſt toute charmée.

Mais auſſi quand du ſort l'inflexible rigueur,
D'un bien ſi précieux vient à priver le cœur;

Et

Et que le triſte objet d'une amitié ſi tendre,
N'eſt plus qu'un peu de cendre.

Tout ce qu'eut l'amitié de doux & de charmant,
Devient de la douleur le cruel inſtrument;
On hait tout, on ſe hait; & dans les ſeules larmes
On trouve quelques charmes.

Que ce ſont toutefois de funeſtes douceurs,
Que celles que l'on trouve à reſpandre des pleurs!
Vous l'éprouvez, Climene, en ces douceurs ſavante,
Par la perte d'Orante:

D'Orante à qui le Ciel vous fit devoir le jour,
De qui vous receviez tant de marques d'amour,
Qui vous eſtoit ſi chere, & qui vous eſt ravie
Pour toute voſtre vie.

Parmi de ſi preſſants, & ſi juſtes ſujets,
De vous abandonner à d'éternels regrets,
C'eſt à tort que de vous on exige l'uſage
D'une douleur plus ſage.

Souſpirez donc, Climene, au gré de vos deſirs,
Contentez par vos pleurs vos juſtes deſplaiſirs,

Vous n'en verſerez point, qu'en meſme-temps les
Voſtres
N'en faſſent verſer d'autres.

Mais que dis-je, & que fais-je en flattant vos dou-
leurs?
J'excite vos beaux yeux à reſpandre des pleurs,
Moy, qui d'en eſſuyer les précieuſes larmes
Ferois mes plus doux charmes.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE:

Ne ſit ancillæ tibi amor pudori.

NE ſoyez point honteux d'eſtre eſpris d'une eſclave,
L'honneur de ſon Païs;
Achille, ſi fameux, ſi hautain, & ſi brave,
Le fût de Briſeïs.

Tecmeſſe ſçût charmer par ſa beauté naïve
Le fils de Telamon;
Et l'Amour fit bruſler pour Caſſandre captive
Le grand Agamemnon;

Quand du vaillant Hector le Ciel eut privé Troye,
Et que par ſon treſpas
Elle fût devenuë une facile proye
Aux Grecs foibles & las.

Au milieu du triomphe, & des feux de Pergame
Atride fut Amant;
Et vainqueur il ſentit allumer dans ſon ame
Un autre embraſement.

Que

Que ſi le noble ſang d'une aimable Maiſtreſſe
Juſtifioit leurs feux,
Devez-vous ſuppoſer une moindre nobleſſe
Dans l'objet de vos vœux ?

Son eſprit ſi bien fait, ſa modeſte conduite,
Et ſon air gracieux
Marquent un ſang puiſé dans une longue ſuite
De cent nobles Ayeux.

Telle ne ſeroit point celle qui ſeroit née
De quelque indigne ſang ;
Telle eſt une Beauté qu'a fait la deſtinée
Tomber de ſon haut rang.

Libre & ſans intereſt je vante le partage
De ſes charmes divers :
Je ſuis de vos ſoupçons à couvert par mon âge,
J'ay veu quarante Hyvers.

TRADUCTION DE CET ENDROIT DE CATULLE:

Miſer Catulle deſinas ineptire.

CEſſe de te flater d'une eſperance vaine,
Amant infortuné dont on trahit l'amour:
Et le bien dont la perte aujourd'huy fait ta peine;
Compte qu'il eſt perdu, ſans eſpoir de retour.
Tes jours furent un temps filez d'or & de ſoye;
Lors qu'Iris te vouloit avec elle en tous lieux;
Et que tous tes moments ſe paſſoient ſous ſes yeux;
Lors qu'à tes deſirs toute en proye
Elle te preſſoit dans ſes bras;
Et te laiſſoit maiſtre de faire
Ce qui pouvoit le plus te plaire,
Et qui ne luy deſplaiſoit pas.
Mais ces jours bienheureux filez d'or & de ſoye,
Ces jours où tu nageois ſans ceſſe dans la joye,
Ces beaux jours pour toy ne ſont plus:
L'infidelle te quitte, ah ceſſe de la ſuivre;
Et ſans te conſumer en regrets ſuperflus,

Songe

Songe à l'oublier, ſonge à vivre.
C'en eſt fait, adieu pour jamais,
Adieu, perfide que j'aimois
Avec tant de fureur, avec tant de tendreſſe;
Tu me regretteras par d'inutiles vœux.
Mais que deviendras-tu? Qui vas-tu rendre heureux?
De qui ſeras-tu la Maiſtreſſe?
A qui donneras-tu de ces baiſers ardents
Qui portent le feu juſqu'en l'ame?
Sur les lévres de qui marqueras-tu tes dents,
Dans les doux tranſports de ta flâme?
Toy dont elle trahit indignement l'Amour,
Tien ferme; & de ton cœur banni-la ſans retour.

SUR CES MOTS DE JUVENAL:

Gaudet Tractare Rudentes.

L'Amour eſt un Maiſtre excellent
Dans toutes les leçons qu'il donne,
Et nul jamais ne fut moins lent,
Nul jamais n'eut la main ſi bonne:
Fait-il qu'une jeune perſonne,
Qu'on eſleva dans du cotton,
Belle, delicate, mignonne
Devienne eſpriſe d'un Triton?
Elle monte auſſi-toſt ſans peine
Sur le Vaiſſeau de ſon Amant,
Et d'un pas ferme s'y promeine;
L'Amour la tient, l'Amour la meine.
Elle ſe plaiſt à tout moment
A diſcourir de la Bouſſole,
De l'élevation du Pole,
Et de la vertu de l'Aymant.
Elle prend gouſt aux mots barbares,
Que la mer enſeigne aux humains;
Et de ſes delicates mains

Elle

Elle aime à toucher les amares.
Ce n'eſt plus celle d'autrefois
A qui le goudron & la poix
Paroiſſoient une odeur mortelle :
Elle aime ; & ſon Amant nouveau
Avec elle eſt ſur le Vaiſſeau ;
Tout le Vaiſſeau ſent bon pour elle :
Elle en reſpire les odeurs,
Comme un remede à ſes vapeurs ;
Que ſi ſes vapeurs alloient croiſtre,
J'ay peur qu'en une autre leçon
L'Amour ne luy montraſt peut-eſtre,
Que les Matelots ſentent bon.
L'Amour eſt un eſtrange Maiſtre.

L'AMOUR AIME LE SECRET ET LE MYSTERE.

AMants qu'une ardeur mutuelle
Rend l'un à l'autre précieux,
Voulez-vous la rendre éternelle;
Soyez toûjours myſterieux.

Ce n'eſt pas aſſez d'eſtre aimable,
D'eſtre aimé, d'eſtre bien eſpris;
La liaiſon n'eſt point durable,
Si le ſecret n'en fait le prix.

Dans un cœur amoureux & tendre
Le plus vif & le plus beau feu,
S'il n'eſt bien caché ſous la cendre,
S'évapore & s'eſteint dans peu.

Dez que la nuptiale couche
Fait deux Eſpoux de deux Amants;
Auſſi-toſt l'Amour s'effarouche;
Adieu les tendres ſentiments.

Saiſis d'une tiedeur pareille,
Ils cherchent alors, mais en vain,

Pourquoy le charme de la veille
Ne dure plus le lendemain.

Cependant chacun dit qu'il aime,
Et c'eſt juſqu'où va leur effort;
Et chacun s'accuſe en lui-meſme;
Mais ny l'un ny l'autre n'a tort.

C'eſt qu'il eſt de la deſtinée
De l'Amour ſimple & delicat,
De haïr le faſte & l'éclat,
Qu'aime le pompeux Hymenée.

L'Hymen marche tambour battant,
Pour la monſtre & pour l'apparence;
Le tendre Amour ne craint rien tant;
Il cherche l'ombre & le ſilence.

Des couleurs la vive beauté
Au grand air aiſément s'efface;
Au grand air la vivacité
De l'Amour aiſément ſe paſſe.

Enfin dez qu'il voit trop le jour,
Dez-lors il commence à moins plaire;
C'eſt le ſecret & le myſtere
Qui fait le ragouſt de l'Amour.

LE JEUNE BERGER ET LA JEUNE BERGERE INSTRUITS PAR L'AMOUR.

SYlvandre & Cloris, un jour,
Aſſis à l'ombre d'un Heſtre,
Se parloient de leur amour,
Qui ne faiſoit que de naiſtre :
Mais qui dans leur jeune cœur,
Desja commandoit en Maiſtre,
Et triomphoit en vainqueur.

Dis-moy, luy diſoit Sylvandre,
De mes nouvelles, Cloris,
Tu peux ſeule m'en apprendre,
Puis qu'en toy ſeule je vis.
Puis-je t'apprendre des tiennes,
Luy reſpondoit-elle, moy
Qui ne ſais plus rien des miennes,
Si-toſt que je t'aperçoy.

En tendreſſes mutuelles
S'eſpenchant ainſi tous deux,
Ils ſentoient croiſtre leurs feux,

Dont

Dont les vives eſtincelles
Petilloient dans leurs prunelles ;
Quand l'Amour s'approchant d'eux
Les eſventa de ſes ailes ;
Et leur apprit des nouvelles
Qui les rendirent heureux.

LE JEUNE ABBE',
ET LA JEUNE BERGERE.

UN jeune Abbé de vingt ans à peu près,
Brun, beau, bien fait, les yeux vifs, le teint frais,
Devint eſpris, dans la ſaiſon nouvelle,
D'une Bergere aimable, jeune & belle.
Fleur de vingt ans d'un & d'autre coſté;
Doze d'Amour ſur doze de ſanté.
Le gay Printemps, l'occaſion voiſine,
Le doux penchant où la nature incline,
A jeune Clerc, à joli Bavolet
Faiſoient, Dieu ſait, faire feu violet.
Tout l'embarras de l'Abbé jeune & ſage,
Autant qu'Amour le laiſſe eſtre à tel âge,
Eſtoit la peur qu'un rabat chiffonné
Ne le rendiſt quelquefois ſoupçonné:
Car eſlevé ſous les yeux d'une mere,
Au dernier point formaliſte & ſevere,
En aucun temps il n'oſoit le quitter;
Et meſme au bois il falloit le porter.
Mais que l'Amour eſt un excellent Maiſtre!

Quand dans les bras de la Beauté champeſtre
Par bien aimer le rabat ſe froiſſoit,
Dans ſes beaux yeux l'Abbé le dépliſſoit;
Et la Bergere, entre contente & triſte,
D'un ſouffle doux humectoit la Batiſte;
D'un ſouffle doux qui par fois invitoit
A retourner à ce qui la gaſtoit.
Touts deux ainſi, durant quelques journées,
Paſſoient aux champs des heures fortunées,
Mais le temps vint du retour à Paris;
Le tendre amour en jetta les hauts cris;
L'Abbé pleura; la Bergere éplorée
En fut un temps, comme deſeſperée:
Mais à la fin chacun ſe conſola,
Douleur d'amour finit toûjours par là.

LE VIEUX MARY ET LE JEUNE.

SI vous eſpouſez le grand Pere,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tout le jour vous ferez grand'chere,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage ;
Tout le jour vous ferez *flores* :
N'en demandez pas davantage,
Car la nuit n'eſt qu'*ad honores*.

Touts les ſoirs vous ſerez ſervie
D'un vieux conte, ou d'un vieux rebus ;
Bon ſoir & bonne nuit, Silvie,
Allez-vous coucher là deſſus.

Heureuſe ſi de doux menſonges,
En dormant, vous font quelque bien ;
Hors le benefice des ſonges,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais ſi vous choiſiſſiez pour maiſtre

Un Mary plus jeune & plus dru;
Le jour vous jeuſnerez peut-eſtre,
Mais la nuit bouche que veux-tu?

Choiſiſſez pendant qu'on vous laiſſe
Le temps de choiſir vos amours;
Et ſongez que dans la jeuneſſe,
Les bonnes nuits ſont les beaux jours.

ESTRENNES.

BOn jour, Madame, & bon an:
Si j'eſtois le grand Sultan,
Le grand Czar, ou le grand Kan,
Ou l'Empereur de la Chine,
Ou le Monarque Perſan,
Ou celuy de l'Indoſtan,
Ou le fameux Prêtejan,
Roy de la Gent Abyſſine;
L'Orient dans tous ſes bords
N'auroit point eu de Threſors,
Dont cette nouvelle année,
Je ne vous euſſe eſtrennée.
Mais je n'ay que des ſouhaits,
Et qu'une amour ſans ſeconde,
Pour toute richeſſe au monde;
Et voicy ceux que je fais.
Que le Ciel qui vous a faite
De corps & d'eſprit parfaite,
Vous conſerve longuement,
Dans un eſtat ſi charmant;
Telle pour toute la Terre,

Que vos yeux toûjours vainqueurs,
Dans les moins ſenſibles cœurs,
Portent ſans ceſſe la guerre :
Et telle toûjours pour moy,
Que quand mon amour extrême
Vous fit couronner ma foy.
Pour moy, ſi je ne vous aime
Mille fois plus que moy-meſme;
Et ſi je n'ay plus d'amour,
Que la premiere journée,
Le premier jour de l'année
Puiſſe eſtre mon dernier jour.

VIRELAY.

QUand ſerons-nous à Paris de retour ?
Diſoit Corynne, en faiſant un voyage,
Qui la devoit éloigner plus d'un jour
Du cher objet d'une nouvelle amour;
Dont en ſecret elle faiſoit uſage.
On ſeme en vain des fleurs ſur ſon paſſage;
On taſche en vain, dans le lieu du ſéjour,
De raſſembler, pour gagner ſon ſuffrage,
Tous les plaiſirs de tout le voiſinage;
L'ennuy profond regne ſur ſon viſage,
Rien ne l'amuſe, & rien ne la ſoulage;
Un mois durant toûjours meſme ramage,
Quand ſerons-nous à Paris de retour?
Un charme enfin diſſipe le nuage;
Un autre objet vient s'offrir à ſon tour;
Et du premier luy fait perdre l'image.
Adieu l'abſent: elle reprend courage;
De ſon abſence elle ſe dédommage,
Plus de regrets pour Paris, pour la Cour,
Dans les plaiſirs, dans la joye elle nage:
Plus de ſouhaits, qui tendent au retour.

Mais lors qu'enfin il faut plier bagage,
Pour retourner dans le fameux Village,
Que de ſes eaux la Seine en deux partage;
Ce ſeul penſer la déſole & l'outrage;
Elle fremit de douleur & de rage;
Et ſans égard à ſon premier langage,
Elle ſe plaint ſeulement du retour.

Amants abſents, qu'un bel objet engage,
Et qui de plaire avez eu l'avantage;
Quand vous comptez que l'ardent teſmoignage
De ſon Amour eſt de ſa foy le gage,
Voſtre calcul ſemble eſtre juſte & ſage:
Mais eſtre abſent, eſt de mauvais préſage;
Et comme on dit que le Sexe eſt volage,
Je ne reſpons de rien juſqu'au retour.

OFFRE DE SERVICE, A JUSTE PRIX.

SUr le prix à quoy vous mettez
Ce qui vous reſte de beautez,
Doris, j'ay conſulté mon amour & ma bourſe;
Et tout conſulté tour à tour,
Je voy que malgré mon amour,
Il faut vous perdre, ſans reſſource.
Je ne vous cele point que j'en ay du dépit;
Car voſtre humeur, & voſtre eſprit,
Et cet air de ſanté, que l'embonpoint vous donne,
Et quelque reſte de fraîcheur,
Qui repreſente en vous le printemps dans l'Automne,
M'avoient aſſez touché le cœur,
Pour ne vous perdre pas ſans un peu de douleur.
La choſe en ſoi pourtant n'eſt pas ce qui me faſche;
Et pour peu que je prenne à taſche
De me conſoler là-deſſus,
Avant qu'il ſoit deux jours, il n'y paroiſtra plus.
Mais je ne puis ſouffrir que vous m'ayez creu duppe:
Encor paſſe pour une juppe,

Pour un bijoux, pour un colet,
Mais pour trois cent Loüis, je ſuis voſtre valet.
Vos beautez, que le temps n'a preſque point fannées,
Vous promettent encor quelques belles années;
Vous avez l'air aiſé, vous avez l'eſprit doux;
Et cela merite entre nous,
Qu'on achete l'honneur d'eſtre bien avec vous.
Mais peut-on librement vous dire ce qu'on penſe?
Si vous avez deſſein de vivre en continence,
Et d'eſcarter de vous la foule des galants,
Vous agiſſez avec prudence,
D'exiger une ſomme immenſe;
Mais ſi vous n'aſpirez qu'à trouver des chalants,
Vous faites une lourde faute,
De mettre à vos faveurs une taxe ſi haute;
Ce n'eſt pas le moyen d'attirer les marchands;
Et vous courez hazard, par vous meſme abuſée,
De demeurer pour la priſée.
Mettez-vous à plus juſte prix,
Pour éviter un tel préſage;
Et ne vous reglez plus ſur les taux de jadis,
Quand dans le printemps de voſtre âge,
Dans vos jours brillants & fleuris,
Touts les cœurs vous rendoient hommage;
Et que vous eſtiez le partage

Des

Des Jeux, des Amours & des Ris.
Une jeune Beauté, dans la saiſon fleurie,
Peut autant qu'il luy plaiſt faire la rencherie;
En Automne, il eſt du bon ſens
De ſçavoir à propos s'accommoder au temps.
En un mot, pour finir l'affaire,
Si vous voulez vous ſatisfaire
De vingt ou trente Loüis d'or,
Aujourd'huy je ſuis homme encor
A prétendre au bien de vous plaire:
Prenez-les, ſi vous m'en croyez,
Et n'attendez pas davantage;
Demain vous ſerez vieille, & moy je ſeray ſage,
Il faudra que vous me payiez.

SONNET.

IMITE' DU PETRARQUE.

QUi veut voir juſqu'où va l'effort de la Nature,
Et ce que parmi nous peut la faveur des Cieux,
Qu'il vienne voir Iris qui plaiſt ſeule à mes yeux,
Iris, des immortels l'image la plus pure.

Mais qu'il vienne bien-toſt; car la mort fiere & dure
Ravit ce que la Terre a de plus précieux:
Une ſi belle choſe eſt faite pour les Dieux,
Qui ne peuvent ſouffrir qu'icy-bas elle dure.

S'il peut venir à temps, il verra dans un corps
La beauté, la Vertu, par de juſtes accords,
Former heureuſement une union fidelle.

Alors il jugera que mes foibles diſcours
Font tort à ſon merite, & ſont audeſſous d'elle:
Mais s'il tarde, il aura dequoy pleurer toûjours.

SONNET.

IMITE' DU TASSE.

J'Ay mis, à la mort prés, toute choſe en uſage,
Pour rendre Iris ſenſible à ma fidelle ardeur:
Il me reſte à mourir pour flechir ſa rigueur;
Et donner de ma flâme un dernier teſmoignage.

D'une grace, à mes yeux, la mort aura l'image,
Si ma mort peut luy plaire, ou luy toucher le cœur:
Et pour moy l'un ou l'autre eſt un ſi grand bonheur,
Que je doute où mon choix incline davantage.

Je voy bien d'une part, que ſa pitié pour moy
Seroit ſans doute un prix plus digne de ma foy;
Et rendroit de ma mort l'avanture plus belle:

Mais d'autre part auſſi je ne puis trop ſonger,
Qu'ayant tant de reſpect, & tant d'amour pour elle,
Je ne dois rien vouloir qui la puiſſe affliger.

SONNET.

DEpuis les bors de l'onde More,
Juſqu'où ſe leve le Soleil,
La terre n'a rien de pareil,
Au divin objet que j'adore.

Le beau teint de la jeune Flore
Cede à ſon teint frais & vermeil;
Tel quelquefois, à ſon reveil,
Peut l'avoir la naiſſante Aurore.

L'Amour ſait, au nombre des cœurs,
Dont ſes yeux ont eſté vainqueurs,
S'il en eſt de plus beaux au monde:

Mais, aux malheureux qu'elle fait,
Si ſa rigueur eſt ſans ſeconde,
L'Amour à ſa honte le ſait.

SONNET.

DIvinité toute puiſſante,
Dont par tout on ſubit les Loix;
Que chaque jour, en mille endroits,
En meſme temps on voit preſente:

Toy dont la Faux toûjours ſanglante
Abbat tout ſans reſpect ni choix;
Qui vas ſi viſte quelquefois,
Et que ſeul je trouve ſi lente:

Toy dont l'Univers eſt l'Autel;
Et qui de chaque eſtre mortel
T'y fais ſacrifice à toute heure;

O mort! j'implore ton ſecours;
On me hait, il faut que je meure;
Vien finir mes maux & mes jours.

SONNET.

LE Ciel trop tard pour moy fit naiſtre au monde Iris,
Et le hazard jaloux du bonheur de ma vie,
A mes yeux par malheur l'a ſi long-temps ravie,
Que je n'ay pu que tard en connoiſtre le prix.

L'obſervant avec ſoin j'eus bien toſt d'elle appris
Ce que peut un merite au-deſſus de l'envie,
Une vertu ſans fard, une raiſon ſuivie;
Et combien juſqu'alors mon cœur s'eſtoit meſpris.

Si dans mes jeunes ans le Ciel l'euſt fait paroiſtre
Telle qu'en mon Automne il me l'a fait connoiſtre,
Jamais nul autre objet n'auroit pu m'enflamer.

Maintenant plein d'amour & de reſpect pour elle,
Je redouble à toute heure & d'ardeur & de zele,
Pour reparer le temps où je n'ay pu l'aimer.

SONNET.

QUand l'âge qui s'enfuit d'une courſe ſi pronte
Vient blanchir les cheveux, changer l'air & le teint,
Et que de la Raiſon, l'empire ſage & ſaint
Commence à s'eſtablir ſur les ſens qu'elle donte.

Alors, ou ſur l'Amour ſans peine on ſe ſurmonte:
Ou l'Amour dans le cœur de luy-meſme s'eſteint;
Et plus on ſe ſentit profondément atteint,
Plus auſſi d'ordinaire on en conçoit de honte.

Mais moy, loin d'éprouver un ſemblable deſtin,
J'aime, lors que mes jours penchent vers leur declin;
Et je fais gloire, Iris, de confeſſer que j'aime.

Car le feu noble & pur dont je ſuis conſumé,
La Raiſon, la Vertu, la Sageſſe elle-meſme
L'ont de leurs propres mains dans mon cœur allumé.

SONNET.

CElle à qui ma raiſon tint mon ame attachée,
Par des liens plus forts que tous ceux de l'Amour,
Pour qui ſeule j'aimois la lumiere du jour,
Et ſans qui je languis comme l'herbe ſechée,

Par une longue mort vient de m'eſtre arrachée;
Et dans les derniers temps d'un départ ſans retour,
Pour aller en des lieux d'un éternel ſéjour,
De ma ſeule douleur elle a paru touchée.

Elle me dit ces mots: Je n'ay penſé qu'à vous.
Mots pour moy douloureux, & pour moy chers & doux,
Vous ferez l'entretien du reſte de ma vie.

Que mes jours vers leur fin ſe haſtent de courir:
Iris l'aimable Iris m'eſt pour toûjours ravie,
Il ne me reſte plus deſormais qu'à mourir.

SONNET.

IMITE' DE LOPE DE VEGUE.

DOris, qui ſait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un Sonnet; & je m'en deſeſpere:
Quatorze vers, grand Dieu! le moyen de les faire!
En voilà cependant desja quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rime; mais,
En faiſant on apprend à ſe tirer d'affaire:
Pourſuivons, les Quatrains ne m'eſtonneront guere,
Si du premier Terſet je puis faire les frais.

Je commence au hazard; & ſi je ne m'abuſe,
Je n'ay pas commencé, ſans l'aveu de la Muſe,
Puiſqu'en ſi peu de temps je m'en tire ſi net.

J'entame le ſecond; & ma joye eſt extrême;
Car des vers commandez j'acheve le treizieme;
Comptez s'ils ſont quatorze; & voilà le Sonnet.

SONNET.

MEnine aux yeux dorez, au poil doux, gris & fin,
La charmante Menine, unique en ſon eſpece;
Menine, les amours d'une illuſtre Ducheſſe,
Et dont plus d'un mortel envioit le deſtin.

Menine qui jamais ne connut de Menin,
Et qui fut en ſon temps des Chattes la Lucrece;
Chatte pour tout le monde; & pour les Chats Tigreſſe,
Au milieu de ſes jours en a trouvé la fin.

Que luy ſert maintenant que dedaigneuſe & fiere,
Jamais d'aucun Matou, ſur aucune goutiere,
Elle n'ait eſcouté les amoureux regrets:

La Parque eſtend ſes Loix ſur tout ce qui reſpire;
Et de ne rien aimer tout le fruit qu'on retire
C'eſt une triſte vie; & puis la mort après.

RONDEAU.

D'Accord que la jeune Iſabelle
Ait quelque fierté naturelle.
Et qu'avec beaucoup d'agrément
Elle ait du ſens, du jugement,
Au-deſſus de la bagatelle.

Mais qu'elle ſoit ſi fort cruelle,
Qu'on ne puiſſe obtenir rien d'elle,
Je n'en ſuis pas également
D'accord.

J'en puis dire quelque nouvelle;
Et je ſay fort bien qu'elle eſt telle,
Que pour peu qu'un habile Amant
La preſſe vigoureuſement,
Il fait bien-toſt tomber la belle
D'accord.

RONDEAU.

POur voſtre Amour, dont les membres ſont nus,
Je vous envoye en eſchange un Bacchus
Enluminé comme vitre d'Egliſe.
Il eſt couvert contre le vent de biſe;
Et ce n'eſt point un preſent de bibus.

Membres il a potelez & dodus;
Tels ne ſont ceux qu'au cœur avez ferus,
Et que l'on voit ſouffrir mortelle criſe
Pour voſtre amour.

Pour joindre un plat du meſtier de Phebus
Au Dieu qui fait faire des pas tortus,
J'ay travaillé juſqu'au jour ſans remiſe;
Mais j'ay de vous l'ame ſi fort eſpriſe,
Que je voudrois faire encor cent fois plus
Pour voſtre amour.

RONDEAU.

Rien ne peut, à mon ſentiment,
Eſtre comparé juſtement
A la belle & jeune Silvere.
L'aimable & digne caractere !
Quel eſprit & quel jugement !

Elle a l'air noble, aiſé, charmant,
Tout en elle eſt plein d'agrément,
Il ne luy manque enfin pour plaire
Rien.

On lui reproche ſeulement
Un deffaut, qui fait d'un Amant
Le deſeſpoir & la miſere.
Heureux qui pourra l'en deffaire.
C'eſt qu'elle n'aime abſolument
Rien.

RONDEAU.

APrés tout ce qu'ont dit les gens,
Je croy qu'il ſeroit du bon ſens
De mettre Cloris en meſnage;
Cloris n'eſt-elle pas en âge?
Pourquoy differer plus long-temps?

Ses regrets ne ſeroient pas grands,
Y deût-elle perdre ſes gans;
Mais les perd-on en mariage
Après tout.

Quand on tarde à jetter des bans
Pour une fille de vingt ans;
Il n'en eſt guere de ſi ſage,
Qui ne mette ſon cœur en gage;
Et puis l'eſpoux vient ſur les rans
Après tout.

RONDEAU.

Elle eſt partie avec tout l'équipage
Qui fait cortege au beau Printemps de l'âge;
Et tout l'eſprit, le merite, & le ſens
Que d'ordinaire; en l'Automne des ans,
L'ordre du Ciel deſtine pour partage.

A ſon depart chacun eut le viſage
Baigné de pleurs: moy j'eus plus de courage;
Je laiſſay dire à tous les autres gens,
Elle eſt partie.

Je la ſuivis; & dans quelque voyage
Que ſon deſtin, ou que ſon choix l'engage,
Je la ſuivray toûjours aux premiers rangs,
Sans que mon cœur la quitte en aucun temps:
Mais quoy je pleure, en tenant ce langage;
Elle eſt partie.

RONDEAU.

AVec le temps tout s'uſe par malheur;
Ce qu'on aimoit d'abord avec chaleur,
Il vient un temps qu'on ne l'aime plus guerre:
Quand l'un des deux cependant perſevere,
Quel deſeſpoir, quel ſujet de douleur!

J'en puis parler; car j'aime avec ardeur;
Ma paſſion n'eut jamais de tiedeur;
Loin de s'eſteindre, elle augmente au contraire,
Avec le temps.

Vous qui faiſiez toute voſtre douceur
D'eſtre adorée avec tant de ferveur;
Vous qui m'aimiez, vous qui m'eſtes ſi chere,
Vous ſans qui rien ne me peut jamais plaire,
Puis-je eſperer de ravoir voſtre cœur?
Avec le temps.

RONDEAU.

JE ne ſçaurois dans mes diſcours
Trouver jamais d'aſſez beaux tours,
Pour bien loüer la politeſſe,
L'agrément, l'eſprit, la ſageſſe,
Dont on voit en vous le concours.

Le ſujet m'invite & j'y cours:
Mais l'art & les moyens ſont courts;
Comment donc tenir ma promeſſe?
Je ne ſçaurois.

En vain pour mon dernier recours,
J'avois compté ſur le ſecours
Des doctes Filles du Permeſſe,
Soit jalouſie, ou ſoit foibleſſe,
Chacune me dit tous les jours
Je ne ſçaurois.

RONDEAU.

DE tout mortel eſt ſouhaité
L'heureux threſor de la ſanté,
De tous les biens ſource feconde,
Et le ſeul ſur quoy tout ſe fonde,
Sans quoy tout n'eſt à rien compté.

Lorſqu'à ce bien eſt ajouſté
Un peu d'argent non emprunté,
On peut ſe paſſer dans le monde,
De tout.

Que ſi quelque conformité
D'eſprit, d'humeur, de volonté
Fait aimer d'une amour profonde;
Et que ce qu'on aime y reſponde,
C'eſt là le comble, en verité,
De tout.

Vous faites ma felicité,
Tendres ſentiments d'Eliſinonde;
C'eſt vous qui m'avez degouſté;
C'eſt vous qui m'avez raquité
De tout.

RONDEAU.

ENtre tous ſes Amants Iris
A gardé ſon cœur d'eſtre pris:
Bien aiſe d'eſtre aimée & belle;
Mais du reſte nulle eſtincelle
De l'amour dont ils ſont eſpris.

Si j'eſtois dans mes ans fleuris
Comme lors que j'aimois Cloris,
Je ferois diſtinguer mon zele,
Entre tous.

Mais avecque les cheveux gris
Les jeux, les graces & les ris
D'ordinaire ſont en querelle:
N'ayons donc point d'amour pour elle;
Auſſi-bien aurois-je le prix,
Entre tous.

RONDEAU.

TOut eſt fini dans toute la Nature,
Horſmis celuy dont elle eſt creature:
Luy dont la main, dans tout ce qu'elle fait,
Aime à tracer plus ou moins ſon portrait,
Voulut qu'Iris fuſt ſa vive peinture.

Que de raiſon, d'eſprit & de droiture!
Quels yeux, quel air, quelle aimable figure!
Tout eſt en elle également parfait,
Tout eſt fini.

Nulle vertu n'eſt plus vraye & plus pure,
Nulle amitié plus ardente, & plus ſeure;
Elle hait bien auſſi ce qu'elle hait;
L'Amour s'en plaint, par eſpreuve il le ſçait;
Dez qu'il ſe monſtre, elle vient à rupture,
Tout eſt fini:
Mais qui reſpond que cette haine dure?
Tout eſt fini.

VIRELAY.

QUel jour pour moy que celuy de demain!
Je vous verray, comme je le ſouhaite,
Dans l'embonpoint d'une ſanté parfaite,
Je vous verray l'air tranquille & ſerein,
Je vous verray, de mes ſoins ſatisfaite,
Prendre plaiſir d'en eſtre l'interprete.
Quel jour pour moy que celuy de demain?
Mais s'il falloit qu'un aiſſieu, qu'une main
Vinſt par malheur à ſe rompre en chemin,
Qu'au jour marqué vous ne peuſſiez vous rendre;
Et que parti pour vous aller attendre,
Toute la nuit je deuſſe attendre en vain
Preſentement qu'il gêle à pierre fendre.
Quel jour pour moy que celuy de demain!
Quoy qu'il en ſoit partir eſt mon deſſein,
Et deuſt le temps eſtre encor cent fois pire,
Je partiray, le reſte eſt incertain;
Mais ſoit en bien, ſoit en mal, mon refrein
Sera toûjours de dire, & de redire.
Quel jour pour moy que le jour de demain!

SUR LA MORT D'UNE PETITE CHIENNE.

VIRELAY.

TEſine eſt morte, helas ! c'eſt grand dommage :
Chiens de la Cour, heurlez de grand courage,
Vous qui jadis la trouvates ſi ſage,
Quand, meſpriſant tout voſtre coquetage,
Elle laiſſa les plus beaux de ſon âge
Japper en vain après ſon mariage ;
Heurlez, criez, & que pour teſmoignage,
Que voſtre amour n'avoit rien de volage,
Chacun de vous rediſe en ſon langage,
Teſine eſt morte, helas ! c'eſt grand dommage.

Petits Oiſeaux à l'aimable ramage,
Vous qui vivez dans l'enclos d'une cage,
Où par vos chants voſtre cœur ſe ſoulage
Du long ennui d'un faſcheux eſclavage :
Et vous Oiſeaux qui ſous un verd feüillage,
Quand le Printemps vient refaire ſon ſtage,
Sautez, volez de branchage en branchage ;
Et dont le doux & tendre gazoüillage
Touts les matins, rend en chaque bocage,
Au jour naiſſant un ſolemnel hommage :
Oiſeaux privez qui ſervez au meſnage ;

Oiſeaux

Oiſeaux de proye addonnez au pillage;
Oiſeaux de bon ou de mauvais preſage;
Enfin vous touts de laid ou beau plumage,
Juſqu'au Hibou l'effroy du voiſinage,
Chantez ſans ceſſe en un triſte langage,
Teſine eſt morte; helas! c'eſt grand dommage.
Poiſſons de mer, qui ſans peur du naufrage,
Sans redouter ni les vents, ni l'orage;
Sans nul ſecours de voile ou de cordage,
Et ſans vaiſſeau comme ſans équipage,
Des flots ſalez fendez l'humide plage,
Trouvant par tout bon abri, bon moüillage
Et vous Poiſſons de la Seine & du Tage,
Qui dans l'eau douce avez voſtre heritage,
Mettez les cris & la voix en uſage;
Et de regrets rempliſſant le rivage,
Faites entendre en un nouveau langage,
Teſine eſt morte, helas! c'eſt grand dommage.
Loups affamez, avides de carnage;
Cerfs & Chevreüils qui paiſſez au gaignage,
Et ne vivez que d'un peu de fourrage;
Beſtez de ſomme, & beſtes d'attelage;
Beſtes à laine, & beſtes à laitage,
Beſtes de Ville, & beſtes de Village;
Bref toute beſte, ou privée ou ſauvage;

Tout ce qui marche, ou rampe, ou vole, ou nage,
Je vous invite à ce menu ſuffrage;
Repetez donc, chacune en ſon langage,
Teſine eſt morte, helas! c'eſt grand dommage.
Et vous ſur tout Chiens de meſme lignage,
Voſtre amitié lui doit ce dernier gage,
C'eſtoit l'honneur de voſtre parentage;
Et nul de vous n'eut jamais en partage
Nez ſi camus, ni ſi petit corſage:
Abboyez donc, de colere & de rage,
Contre la mort qui l'a priſe au paſſage;
Et criez tous en Boulonnois langage,
Teſine eſt morte, helas! c'eſt grand dommage.
Mais vous, *Mimi, l'intereſt vous engage
A devoir faire un autre perſonnage;
Courez, ſautez, elle à plié bagage,
Celle à qui ſeule, & ſans vous faire outrage,
De la beauté vous cediez l'avantage.
Teſine eſt morte.

* *Chienne de feuë Madame.*

GRISELIDIS.

LA Beauté qui m'engage
Peut engager les Dieux;
C'eſt leur plus bel ouvrage,
Et le plus digne d'eux:
Auſſi je dis,
Que d'un commun ſuffrage
On la nomme en ces lieux
Griſelidis.

Ses beaux yeux ſont des ames
Les Maiſtres & les Rois,
Tout bruſle de leurs flâmes,
Tout reconnoiſt leurs Loix,
Auſſi je dis,
Qu'elle eſt parmi les Dames
Ce qu'eſtoit autrefois
Griſelidis.

Le cœur le plus rebelle
Se rend à ſes attraits;
L'Amour emprunte d'elle

Ses plus dangereux traits;
Auſſi je dis,
Qu'elle eſt cent fois plus belle
Que ne le fut jamais
Griſelidis.

Son teint fait honte à Flore,
Tant il eſt delicat;
Il fait honte à l'Aurore,
Tant il eſt incarnat:
Auſſi je dis,
Qu'elle ſurpaſſe encore,
En fraiſcheur, en éclat,
Griſelidis.

A ſon air, à ſa grace
Venus n'a rien d'égal;
C'eſt Diane à la chaſſe;
C'eſt Junon dans le Bal;
Auſſi je dis,
Que meſme elle ſurpaſſe,
En propre original,
Griſelidis.

AUTRE.

QUoyqu'Iris ſoit cruelle,
Qu'elle ait un cœur de fer,
J'ay fait avec la Belle
Le Chrochillon d'Enfer;
Auſſi je dis,
Qu'en comparaiſon d'elle
Je donne à Lucifer
Griſelidis.

BALLADE.

CElle pour qui mon cœur ſouſpire
Peut faire ſouſpirer les Dieux ;
Nul ne la voit qui ne l'admire ;
Elle a l'air noble & gracieux ;
Mais à mille attraits precieux,
Qui ne ſont pas d'une mortelle,
Se meſle un deffaut odieux.
Elle eſt auſſi fiere que belle.

Quand de l'amour qu'elle m'inſpire
Le mouvement imperieux,
Fait que j'entreprens de luy dire
Le mal que m'ont fait ſes beaux yeux ;
En vain d'un art ingenieux,
Je luy peins ma penſée cruelle ;
Toûjours, en toute temps, en touts lieux,
Elle eſt auſſi fiere que belle.

La voir ſenſible à mon martyre
Seroit un ſort bien glorieux,
Et qui dans l'amoureux empire

Me

Me feroit beaucoup d'envieux ;
Mais mon cœur trop ambitieux.
Flatte en vain ſon ardeur fidelle
D'un eſpoir ſi delicieux.
Elle eſt auſſi fiere que belle.

ENVOY.

PRinceſſe, il n'eſt rien ſous les Cieux
Que vous connoiſſiez ſi bien qu'elle,
Ni rien qui vous reſſemble mieux :
Elle eſt auſſi fiere que belle.

LETTRE.

SI vous vous contentiez que je vous eſcriviſſe,
Comme font la pluſpart des gens,
Des nouvelles, des compliments,
Des aſſurances de ſervice,
Je n'aurois pas, Iris, attendu ſi long-temps,
Deux mots en euſſent fait l'office;
Mais tout ce qu'on eſcrit vous le comptez pour rien;
A moins que l'on vous divertiſſe,
Que la ratte s'épanoüiſſe,
Et qu'enfin les eaux paſſent bien.
Pour moy je ne puis rien eſcrire,
Rien penſer, rien faire, rien dire
Où la joye ait la moindre part:
Elle & moy cependant avant voſtre départ
Nous eſtions fort d'intelligence:
Iris, revenez promptement;
Tout le mal vient de voſtre abſence?
Juſqu'à voſtre retour, nul raccommodement.

L'A-

L'AMANT ET LA MAISTRESSE DIGNES L'UN DE L'AUTRE.

JE veux vous loüer, Grimaudiere;
Mais par où dois-je commencer?
La richeſſe de la matiere
D'abord me vient embarraſſer,
Mais pour ne prendre pas à toute heure le change,
Je me reduits à la loüange
Et de voſtre nobleſſe & de voſtre beauté:
Que ſi le prix des vers ſe donne
Aux graces de la nouveauté,
Ne dois-je pas plus que perſonne
En pretendre au Parnaſſe une verte Couronne,
Puiſque c'eſt un ſujet qu'on n'a jamais traitté.

Toy qui jamais ne te repoſes,
Pere du jour, Pere des vers,
A qui des plus obſcures choſes
Tous les ſecrets ſont decouverts;
Pour m'accorder que je devine
De quel ſang cette Belle a pris ſon origine,
Vien me remplir l'eſprit de ta docte fureur:
Je ſçay que l'Eſpoux de ſa Mere

Au-

Autrefois paſſa pour ſon Pere;
Mais ſa noble fierté dément bien cette erreur;
Une naiſſance ſi vulgaire
Ne peut s'accommoder avec un ſi grand cœur.

Grand Dieu, desja de ta preſence
Je reſſens le puiſſant effet:
Qu'on eſt trompé par l'apparence
Dans tous les jugements qu'on fait!
Eſcoutez ma voix, Grimaudiere,
C'eſt à tort que la Rapiniere
Paſſe pour l'Autheur de vos jours;
D'un bien plus noble ſang voſtre ſort vous fit naiſtre:
Mais, Dieu, que, pour vous donner l'eſtre,
Il fallut de divers concours!
Qu'il fallut faire agir de cauſes!
C'eſt le deſtin des grandes choſes,
Qu'elles couſtent beaucoup toûjours.

On a beau vanter noſtre France;
Le Ciel ne trouva rien d'aſſez grand parmi nous
Pour vous donner une naiſſance
Qui peuſt eſtre digne de vous.
Que des Loix du deſtin la conduite eſt profonde!
Elle dethrône un Prince à l'autre bout du monde;

Et

Et l'ameine à Paris pour vous donner le jour:
Il y voit voſtre Mere, il y bruſle pour elle;
Elle n'eut pas le cœur d'eſtre long-temps cruelle;
Et vous fuſtes le fruit de leur ſecrette amour.

A la fermeté de courage,
Dont vous ſouſtenez voſtre rang,
A voſtre air, à voſtre viſage,
Du Prince voſtre Pere on reconnoiſt le ſang:
Mais, ô du Roy d'Ethiopie
Vivante & fidelle copie,
D'où vient ce noir chagrin qui vous couvre le front?
Songez-vous à rentrer au Throne de vos Peres?
Ou ſi l'Amour meſlé dans toutes vos affaires
A fait à vos beautez quelque nouvel affront?

Mais avec les penſers qu'un noble orgüeil excite,
Avec les grands projets, & les grands ſentiments
Faites treve pour quelque temps;
Et ſi l'injuſte amour, malgré voſtre merite,
Vous a maltraitée autrefois,
En vous faiſant aimer l'inſenſible Hyppolite;
Voyez comme il vous en raquite
Par le nouvel Amant qu'il a mis ſous vos Loix.
Tournez les yeux, voilà Therſite,

Qui

Qui vient à vos beautez rendre hommage à genoux,
Et vous apporte un cœur tout-percé de vos coups.
Eſt-il de chagrin que n'enchante
La preſence toute puiſſante
D'un Amant ſi digne de vous?
Qu'en ſon choix ſa prudence éclate!
Car enfin, ſans compter pour rien
Qu'il n'oblige pas une ingrate,
Et que vous le luy rendez bien;
Trouveroit-il ailleurs tant de charmantes choſes;
Trouveroit-il ailleurs ce grand amas de roſes,
Qui fait auprès de vous paſlir les plus beaux teints;
Que la Nature en vous traitte bien ſon ouvrage;
Quand des roſes ailleurs elle fait le partage,
Elle les plaint, & les meſnage;
Mais vous, par un rare avantage,
Vous en avez vos pleines mains,
Vous en avez aux bras, à la gorge, au viſage,
Et des plus vives de Provins.

Ah, que de beautez à deſcrire,
A mon eſprit viennent s'offrir!
Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois tout dire;
Et voſtre modeſtie auroit trop à ſouffrir.
Mais une entrepriſe ſemblable

Doit

Doit eſtre reſervée au bienheureux mortel,
Pour qui ſeul vous eſtes aimable,
Et que ſeule vous trouvez tel;
Tout autre en ſeroit moins capable.
Adieu la Roine noire, adieu le Roy des Preux,
Couple d'Amants incomparable,
Je ſuis ſerviteur à tous deux.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE;

Donec gratus eram tibi.

L'Amant. QUand j'avois le don de te plaire;
Et que de tant d'Amants engagez ſous ta loy,
Tu ne favoriſois que moy,
Je t'aimois d'une amour ſincere?
Je vivois plus heureux qu'un Roy;
Et la Déeſſe de Cythere
M'euſt ſemblé moins belle que toy.

La Maiſtreſſe. Tant que pour moy tendre & fidelle
Tu m'aimas d'une égale ardeur;
Que je regnois ſeule en ton cœur;
Et que ſeule à tes yeux j'eſtois aimable & belle:
Je ne ſçavois rien que t'aimer;
Mon bonheur ſurpaſſoit celuy d'une Mortelle;
Et le bel Adonis n'auroit peu me charmer.

L'Amant. Flore me tient ſous ſon empire,
Je ne vis plus que ſous ſes loix;
Elle m'enchante avec ſa voix,
Elle me charme avec ſa Lyre.
Je l'aimerai juſqu'au tombeau;
Et ma vie eſt ſi fort attachée à la ſienne,

Que

Que ſi pour ſes beaux jours il faut donner la mienne,
J'en verrai ſans regret eſteindre le flambeau.

La Maiſtreſſe. C'eſt le beau Thirſis qui m'enflame,
Nul amour n'eſt égal au ſien;
Nul amour n'eſt égal au mien,
Nous ne ſommes tous deux & qu'un cœur & qu'une ame:
Si pour prolonger ſes beaux jours,
Il ne faut que donner ma vie,
A ce prix je conſens qu'elle me ſoit ravie;
Et j'en verrai ſans peine abbreger l'heureux cours.

L'Amant. Mais ſi, pour ne les plus reprendre,
Je rompois mes derniers liens;
Si plus amoureux & plus tendre,
Je voulois rentrer dans les tiens;
De ton cœur que devrois-je attendre?
Tes ſentiments, Iris, reſpondroient-ils aux miens?

La Maiſtreſſe. Quoy que le Berger qui m'engage,
Soit plus beau meſme que l'Amour;
Et que tu ne ſois qu'un volage,
Que tout met en fureur, à qui tout fait ombrage.
Qu'aurois-je à ſouhaiter, aprés un tel retour,
Que de vivre avec toy juſqu'à mon dernier jour?

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

Audivere Lyce Di mea Vota Di.

LIſe, mes vœux ſont exauçez,
Graces au Ciel vous vieilliſſez ;
Vous voulez cependant paroiſtre encor charmante ;
Et dans les feſtins nuit & jour,
Vous oſez, d'une voix tremblante,
Eſſayer d'appeller l'Amour.
Mais en vain ; c'eſt autour de Flore,
C'eſt dans ſes yeux meſmes qu'il eſt ;
Il vole ſur les fleurs qui commencent d'éclorre,
C'eſt-là qu'il s'aime, & qu'il ſe plaiſt.
Pour les vieilles plantes arides
L'Amour les fuit ; il fuit vos rides,
Vos dents noires, vos cheveux blancs :
Et détrompez-vous de prétendre,
Que voſtre fard, que vos rubans
Puiſſent parvenir à vous rendre
La fraiſcheur de vos jeunes ans.
Ce beau teint de lis, & de Roſes,
Ce port, cette grace, cet air,

Tout

Tout a paſſé comme un éclair,
Que vous eſt-il reſté de tant d'aimables choſes?
Et que vous reſte-t-il de celle de jadis,
Dont les yeux mettoient tout en flame,
Qui m'avoit mis le feu dans l'ame;
Et qui ne reſpiroit que les Jeux & les Ris,
Plus belle que toute autre, après la jeune Iris?
Mais Iris, à nos vœux de bonne heure enlevée,
N'a veſcu que l'âge des fleurs:
Et vous, Liſe, à vieillir vous fuſtes reſervée,
Pour eſtre en fable aux Spectateurs,
Qui ne peuvent voir, ſans riſée,
Les reſtes mal eſteints de cette Torche uſée,
Dont l'Amour autrefois embraza tant de cœurs.

EDIT DE L'AMOUR.

L'Amour Maiſtre de l'Univers,
Par la grace de la Nature,
A tous ceux qui verront ces Vers,
Salut & galante avanture.
Tout le monde connoiſt aſſez,
Sans qu'il ſoit beſoin de le dire,
Les abus qui ſe ſont gliſſez
En divers lieux de noſtre Empire.
Nous avons differé cent fois.
D'y remedier par nos Lois.
Tantoſt perſuadez qu'au milieu des allarmes,
Du tumulte & du bruit des armes,
On entendroit peu noſtre voix;
Et tantoſt occupez à vaincre par nos charmes
Un Roy le plus puiſſant des Rois.
Après qu'un cœur plus grand que la terre n'eſt grande
A flechi ſous noſtre pouvoir,
Il n'eſt plus de ſaiſon que perſonne pretende
De ne pas faire ſon devoir :
Mais parce que ſur tout en France,
Comme dans le climat que nous aimons le plus,

Et

Et l'ordinaire lieu de noſtre reſidence,
Il nous eſt important de regler les abus
Qu'avoit des derniers temps introduit la licence ;
Après que pendant pluſieurs jours,
Nous avons eu ſur cette affaire
L'Advis de Venus noſtre mere,
Et de nos freres les Amours ;
Enfin dans noſtre Cour pleniere,
Seant avec les Jeux, les Graces, & les Ris,
Nous avons reglé la maniere
Dont nous voulons qu'on aime en l'Empire des Lis.

Ce ne ſont ni les ſoins, ni le reſpect extrême,
Ni les ſouſpirs, ni les pleurs meſme
Qui font croire qu'on eſt Amant ;
Pour bien perſuader qu'on aime,
Il ne faut qu'aimer ſeulement.

Celuy, qu'auront charmé les attraits d'une Belle,
Devra dans les commencements,
Pour s'inſinuer auprès d'elle,
Faire parler ſes ſoins & ſes empreſſements :
Mais s'il veut avancer affaire,
Qu'il s'explique bientoſt d'une façon plus claire,
Sans apprehender les dangers

Qu'il croit voir à ne ſe pas taire :
Enfin qu'il parle & qu'il eſpere
De ne parler point aux Rochers.
Du reſte il ne faut pas s'attendre
Que nous allions icy marquer,
Ni quand il faudra s'expliquer,
Ni comment il s'y faudra prendre:
Que chacun donc en uſe à ſa mode, à ſon ſens,
Aſſuré, par l'Amour de luy-meſme,
Qu'il eſt bien malaiſé de dire que l'on aime,
Et de le dire à contre-temps.

Que ſi le libre adveu qu'un Amant pourra faire,
Vient à faſcher la Belle, à qui ſeule il veut plaire,
Qu'il en faſſe paroiſtre un extrême regret:
Mais qu'il ne laiſſe pas de ſuivre ſa carriere;
Et qu'il compte que la plus fiere
N'eſt guere faſchée en ſecret.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille, en aimant une Belle,
Eſtre touché ſenſiblement,
De tout ce qui peut venir d'elle,
Soit fierté, ſoit déguiſement.
Pretendre faire une conqueſte;
Et garder toute ſa froideur,

C'eſt

C'eſt avoir bien pluſtoſt un deſſein dans la teſte,
Qu'une paſſion dans le cœur.

Qu'il luy teſmoigne donc, ſans aucun artifice;
Qu'il reſpecte en effet juſques à ſon caprice,
Et qu'il craint ſa colere à l'egal du treſpas;
Mais que quelquefois il agiſſe,
Comme s'il ne la craignoit pas.
C'eſt une maxime éternelle,
Que ſi jamais il ne fait rien
Pour ſe mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien.

Mais de tout ce qu'il devra faire,
S'il veut apprendre à bien juger,
Qu'il conſulte les yeux qui ſçûrent l'engager;
C'eſt dans les yeux de la Bergere
Qu'on connoiſt l'heure du Berger:
C'eſt là qu'on peut ſavoir quand il faut qu'on profite
Des bons moûvements qu'elle aura;
L'heure en chiffres d'amour en ſes yeux eſt eſcrite;
Et qui ſaura lire, lira.

Un Amant, poſſeſſeur du cœur de ſa Maiſtreſſe,
Veut-il toûjours luy plaire, & toûjours la charmer?

Qu'il ait toûjours pour elle autant de politeſſe,
De reſpect, de delicateſſe,
Que quand il commença d'aimer.
Pour faire durer une flâme,
Il faut l'entretenir dans l'ame,
Par les meſmes moyens qui ſçûrent l'allumer.
Souvent, pour reveiller une ardeur languiſſante,
Un peu d'abſence fait grand bien:
Mais quand elle eſt trop longue, ou devient trop frequente,
Le remede alors n'en vaut rien:
Enfin, pour dire davantage,
Il eſt dangereux d'eſtre abſent;
Car il eſt plus d'un cœur volage,
Qui pareil au miroir ne conſerve l'image,
Que tant que l'objet eſt preſent.

S'il faut qu'un demeſlé ſurvienne,
Comme il ne manquera jamais;
Que toûjours l'Amant ſe ſouvienne
De chercher le premier à refaire la paix.
On peut, ou par dépit, ou par delicateſſe
Contre les autres gens tenir juſqu'à la mort;
Mais il faut contre ſa Maiſtreſſe
Croire toûjours que l'on a tort.

Comme

Comme ſouvent la jalouſie
Trouble de nos Sujets la paix & le bonheur;
Et que nous n'avons rien qui nous ſoit plus à cœur;
Que de bien aſſurer la douceur de leur vie;
Nous leur recommandons à tous
D'éviter, s'il ſe peut, de devenir jaloux.
Rien n'egale l'horreur d'un ſi cruel martyre.
Du reſte là-deſſus que pouvoir ordonner,
Si nous ne feignons point de dire,
Que nous n'avons pas meſme un conſeil à donner.

Si quelqu'un bien traitté des Belles,
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles,
Un trophée à ſa vanité,
Qu'il ſoit par tout ſi maltraitté,
Qu'il ne trouve que des cruelles.
Aimer à publier les graces qu'on reçoit,
Marque ordinairement qu'on les ſent comme on doit.
En amour c'eſt une autre affaire;
C'eſt les bien reſſentir que de les bien celer;
Enfin l'ingratitude eſt ailleurs à ſe taire,
En amour elle eſt à parler.

Nous voulons que ces Ordonnances,
Reglements, Status, & Deffenſes

S'obſervent deſormais dans l'Empire François,
Comme d'inviolables Loix,
Sans qu'on puiſſe aller au contraire:
CAR tel eſt noſtre bon plaiſir.
Que ſi quelqu'un trop temeraire
Contrevient à noſtre deſir;
Pour voir ſon audace ſuivie
Du plus grand chaſtiment qui puiſſe eſtre exprimé,
Qu'il ſoit Amant toute ſa vie,
~~Et qu'il ne~~ ſoit jamais aimé.

LETTRE DE CACHET DE L'AMOUR.

BElle Clarinte & belle Polycrite,
Quoyque de toutes deux la conduite envers nous,
Nous donne peu sujet de nous loüer de vous;
Toutefois & vostre merite,
Et le haut rang, que vos appas
Vous ont acquis dans nostre Empire,
Nous obligent à vous escrire,
Afin de vous faire savoir,
Qu'ayant avec un soin extrême,
Comme exigeoit nostre devoir,
Establi la façon dont nous voulons qu'on aime;
Nous vous en envoyons l'Edit.
Et dautant qu'il nous plaist qu'il soit à toûjours stable,
Vous nous ferez chose agreable
De le verifier sans aucun contredit.
Et n'estant la presente à d'autre fin escrite,
Nous finissons, en souhaitant qu'un jour,
Belle Clarinte & belle Polycrite,
Vous vous rendiez aux charmes de l'Amour.

L'AMOUR NE VEUT POINT. DE L'AMITIE' SEULE.

L'Amour veut de l'amour, tout autre prix l'offenſe;
Et tout ce qu'en eſchange on peut luy preſenter,
N'eſt qu'une foible recompenſe,
Qu'il ne peut jamais accepter;
Et pluſtoſt il mourroit que de s'en contenter.
Iris, la difference eſt grande,
De la tendreſſe qu'il demande,
Et d'une mutuelle ardeur,
Toûjours vive & delicieuſe,
A l'indolence, à la tiedeur,
A la nonchalance ennuyeuſe,
Où la ſimple amitié laiſſe tomber le cœur.
Chaſſez donc pour jamais du voſtre
Ces inutiles ſentiments,
Qui ne peuvent en aucun temps
Faire voſtre bonheur, ni le bonheur d'un autre:
Et ſouvenez-vous, belle Iris,
Que l'amitié, l'eſtime, & la reconnoiſſance,
Noms qu'emprunte ſouvent la froide indifference,
Ne valent guere mieux pour un cœur bien eſpris
Que la haine, & que le meſpris:
L'Amour veut de l'amour, tout autre prix l'offenſe.

L'HO-

L'HOROSCOPE D'UN AMOUR.

SUr l'amour qu'en mon cœur ont fait naiſtre vos yeux,
J'ay conſulté cet Art qui voit tout dans les Cieux,
Qui tire du paſſé les rideaux & les voiles,
Et qui d'un regard curieux
Lit l'avenir dans les eſtoiles.
Cet Enfant, m'a-t-on dit, eſt né
Sous un aſpect bien fortuné :
Il donnera pourtant à ſouffrir à ſon Pere ;
Et ſa Mere d'abord luy ſera ſi contraire,
Qu'elle ne voudra pas en entendre parler :
Mais l'Aſtre de Venus, qui vient d'eſtinceler,
Fait voir qu'il ne tardera guere
A ſe faire aimer de ſa Mere ;
Heureux s'il peut toûjours également luy plaire.
Quant au cours de ſa vie, il ne faut pas celer,
Qu'il ſemble que le Ciel en veut faire myſtere ;
Car il n'en parle pas d'une façon bien claire ;
Tout ce qu'on en peut demeſler,
C'eſt qu'elle eſt attachée à celle de ſon Frere,
Qui doit naiſtre pour ſon ſecours,

Qui meſme eſt desja né peut-eſtre;
Mais qui n'a pas encor commencé de paroiſtre,
Et que toutes les deux n'auront qu'un meſme cours.
L'Aſtrologue, à ces mots, termina ſon diſcours:
Et par là vous pouvez connoiſtre,
Que l'Amour, qu'en mon cœur vos beaux yeux ont fait naiſtre,
Deſpend maintenant de l'Amour,
Qu'en voſtre cœur mes ſoins ont fait naiſtre à leur tour.
Il ne tiendra qu'à vous, Sylvie,
Qui tenez en vos mains, & ſa mort, & ſa vie,
De le faire durer juſqu'à mon dernier jour.

SOUPÇONS MAL FONDEZ.

L'Amour que j'ay pris dans vos yeux
N'eſt point ſujet à l'inconſtance ;
Je ſonge à vous ſeule en tous lieux,
L'ennuy m'accable en voſtre abſence :
Dez que je vous revoy ma joye eſt de retour :
Et ſans ceſſe en voſtre preſence
Je bruſle encor du meſme amour
Dont je bruſlois au premier jour.
Voulez-vous eſprouver à quel point je vous aime ?
Flatez-moy d'un mot, d'un ſouſris,
Vous verrez ſi pour vous je ſuis toûjours le meſme,
Et ſi de vos faveurs je connois bien le prix.
Voulez-vous d'autre ſorte eſclaircir vos alarmes,
Monſtrez-moy le moindre courroux ;
Vous me verrez, à vos genoux,
Souſpirant & fondant en larmes ;
C'eſt ainſi, belle Iris, que je trahis vos charmes,
Et que je ſuis changé pour vous.

DEPIT INUTILE.

PIcqué des froideurs de Climene
Je reſolus dans mon eſprit
De ne la voir d'une ſemaine;
Et je crus le pouvoir ſans peine,
Dans la chaleur de mon dépit.
Là-deſſus je ſors de chez elle;
Et je forme tout à la fois,
Mille & mille deſſeins d'aller en mille endrois,
Pour affaire, ou pour bagatelle:
Enfin je fais eſtat de ne la voir d'un mois,
A moins qu'elle ne me rappelle;
Et meſme, rebelle à ſes Lois,
Je projette une Amour nouvelle.
Mais à peine eus-je fait une viſite ou deux,
Que le chagrin me prend d'une ſi longue abſence;
Et que n'eſcoutant plus que mon cœur amoureux,
Je reviens ſur mes pas avec impatience.
Le dépit, quand on aime bien,
Promet beaucoup, & ne tient rien.

RESOLUTION MAL TENUE.

ENfin je ſuis en liberté,
J'ay briſé la fatale chaiſne
Où l'Amour m'avoit arreſté:
La raiſon m'a deſenchanté;
Et lors qu'en pleine mer, par les flots agité,
Ma perte eſtoit preſque certaine,
Un heureux coup de vent dans le port m'a jetté.
On dit que tout le monde à l'Amour doit hommage;
Et que toſt ou tard ſous ſes Lois,
Il faut s'embarquer une fois:
Mais rejetté ſur le rivage,
Je ne ſonge plus deſormais
Qu'à joüir de l'heureuſe paix,
Que m'offre une tranquille plage:
Et ſi jamais je me rengage
Au gré des flots, au gré des vents,
Puiſſe mon cœur alors, au milieu de l'orage,
Ne former pour le port que des vœux impuiſſants;
Et n'y parvenir point que l'âge
Ne m'ait rendu les cheveux blancs.
Ainſi parloit en homme ſage,
Un homme eſchappé du naufrage;
Mais il ſe rembarqua dez le premier beau temps.

LE REGNE D'IRIS.

EN vain de vos conſeils la ſageſſe rigide
Veut qu'Iris pour la Gloire, ou pour l'Amour decide ;
Et que ſur l'un ou l'autre elle arreſte ſon choix :
Comme ſi l'Amour & la Gloire,
Riches ſujets de ſon hiſtoire,
Eſtoient trop pour elle à la fois.
Apprenez que ſa deſtinée
Eſt de les allier un jour,
Par un éclatant Hymenée ;
Et d'eſtre bien-toſt couronnée
Par les propres mains de l'Amour.
Dans les heureux climats dont elle ſera Reine,
On verra revenir un nouvel âge d'or,
Plus beau que quand le monde eſtoit tout jeune encor.
Et la terre en tout temps, ſans travail, & ſans peine,
Couvrira de ſes dons les coſtaux & la plaine.
La Charruë & le Soc demeureront oiſifs ;
Par tout pleine moiſſon, par tout pleine vendange ;
Les bleds s'entaſſeront d'eux-meſmes dans la grange ;
Les vins dans les tonneaux s'iront rendre captifs.
Sur les ordres d'Iris, pour eſclairer la Terre,
Le Soleil reglera ſes rayons & ſon cours ;
Les vents ſe tairont ; le tonnerre

Fera

Fera ſilence pour toûjours.
Jamais d'une galante & ſuperbe coiffure
Nul Zephir n'oſera, d'un ſouffle trop hardi,
Confondre l'ordonnance, & troubler la parure,
Ou déranger le moindre pli.
L'air y ſera toûjours, ſans pouſſiere & ſans hâle,
Et toûjours tel qu'il faut pour embellir le teint
Des plus vives couleurs dont l'Aurore ſe peint,
Quand elle va trouver Cephale.
Les moindres veritez de ſa galante Cour
Paſſeront de bien loin les fables de la Grece;
Là les grands ſentiments pleins de delicateſſe
S'eſtalleront dans tout leur jour;
Là le bon gouſt, la politeſſe,
L'exquiſe bonne chere, & la douce pareſſe
Iront eſtablir leur ſejour.
Les Jeux, les Ris, & la Tendreſſe,
Cortege favori de l'aimable Jeuneſſe,
Et les plaiſirs picquants, autour d'elle empreſſez,
Comme un eſſain bruyant voltigeront ſans ceſſe,
Et ne ſeront jamais laſſez.
Tel fut d'Iris, à ſa naiſſance,
Annoncé le Regne charmant;
Iris, avec impatience,
En attend le commencement.

JEunes Amants ſervez Iris;
L'Amour n'a point de plus beau prix,
Pour un cœur ardent & fidelle:
Heureux qui pourra quelque jour,
Sans qu'aucun autre Dieu s'en meſle,
L'obtenir des mains de l'Amour.

Dans la carriere des Amants
On m'euſt veu, dans mes jeunes ans,
Tenter pour elle toute choſe:
Aujourd'huy que puis-je eſperer,
Puiſque le prix ne s'y propoſe,
Que quand il m'en faut retirer.

Iris, dont les jeunes attraits
Ne laiſſent point les cœurs en paix,
Souffrez que le mien y demeure:
Mais falloit-il que le hazard
Me fiſt venir de ſi bonne heure;
Si vous deviez venir ſi tard.

L'AMOUR VENGE'.

FABLE.

LA belle & jeune Floriſelle,
Dont tout le monde eſt enchanté,
Et qui pourroit à la Beauté
Servir d'exemple & de modele;
Et donner des leçons pour devenir plus belle,
Avec le Dieu d'Amour prit une fois querelle.
Il s'agit entre eux de ſavoir,
Qui pour tirer de l'Arc a la main plus heureuſe;
Et qui plus juſtement peut ſe vanter d'avoir
Une Mere plus gracieuſe.
La tendre Mere de l'Amour,
Deſcend du celeſte ſejour,
Se preſente avec confiance;
Celle de Floriſelle au meſme inſtant s'avance:
Il les regarde tour à tour,
Paroiſt quelque temps en balance:
Puis tourné vers la ſienne, il lui dit, c'eſt aſſez,
Remontez vers les Dieux que vous avez laiſſez.
Du ſuccez Venus mal contente
Se couvre d'un nuage, & diſparoiſt ſoudain.
Alors l'Amour prend l'Arc en main;
Choiſit une Fleche excellente,

Entre

Entre celles du premier rang;
La met ſur l'Arc, & viſe au blanc.
Son blanc eſt le beau ſein de la Fille charmante,
Plus blanc que la neige & le lait,
C'eſt là le but qu'Amour ſe fait;
C'eſt là qu'il viſe: Elle luy crie,
Que c'eſt faire un combat d'une badinerie.
Sachez, luy reſpond il, qu'avec moy point de jeu;
Quoyque j'aime le badinage.
De l'aigre reſponſe du Dieu,
Floriſelle s'indigne en ſon jeune courage;
Et le feu luy monte au viſage.
Il tire cependant une, deux, & trois fois;
Et ne ceſſe point que contre elle
Il n'ait eſpuiſé ſon Carquois:
Mais nul trait n'atteint Floriſelle;
Ou s'il vient juſqu'à la toucher,
Il ne fait que ſe reboucher.
Elle raſſeurée & railleuſe,
Dit à l'Amour, Petit Garçon,
Voſtre addreſſe à tirer n'eſt pas trop merveilleuſe;
Il vous faudroit encor quelques mois de leçon.
L'Amour ſent vivement l'injure
D'un diſcours ſi plein de meſpris,
Et craint quelque choſe de pis.

Voyez ſi j'ay la main plus ſûre,
Pourſuit-elle, en tenant un trait,
Qu'elle avoit pris à l'avanture.
Le trait vole en ſifflant, dans la route qu'il fait;
Pour éviter le coup l'Amour en l'air s'élance;
Mais le trait, plus prompt qu'un éclair,
Acheve ſa route dans l'air,
Au meſme temps qu'il la commence.
L'Amour à la jambe eſt atteint;
Il retombe; elle voit qu'il feint;
Et ne ſe ſentant pas de joye;
De grace, dit-elle, marchez,
Pour voir de quel pied vous clochez.
L'Amour bleſſé, raillé, honteux qu'elle le voye,
S'envole & ſe dérobe aux yeux;
Et trace vers le Ciel une brillante voye.
Puis il change d'avis; & pour ſe venger mieux,
Tout d'un coup auprès d'elle il retourne inviſible,
Reſolu d'y reſter à toute heure attaché;
Car la maxime eſt infaillible,
Qu'on ne ſe deffend point d'un ennemy caché.
Cependant pour joüir du fruit de ſa victoire,
Et pour en conſerver à jamais la memoire,
Floriſelle ramaſſe, avec empreſſement,
Tous les traits que le Dieu charmant

A decochez en vain contre elle;
Et dans le Cabinet de ſon Appartement
Emporte les teſmoins de ſa gloire immortelle.
Là ſont arrangez proprement
Cent livres curieux, de l'Eſprit l'ornement,
De l'ignorance le remede:
Car elle n'a pas moins d'eſprit
Qu'en pourroit avoir une laide,
Et tout cede à ce qu'elle eſcrit.
Un jour qu'elle y liſoit dans la langue du Tage,
Du fameux Dom Guichot les exploits ſignalez,
Deux feüillets par hazard ſe trouverent colez:
Elle prend une fleche, & la met en uſage,
Affin d'en faire le partage.
L'amour, qui la voit faire, obſerve tout de près:
Et comme il ſait que de ſes traits
Elle peut ſeulement par elle eſtre bleſſée,
Dans le temps qu'elle tient les feüillets d'une main,
Et que pour s'y faire un chemin
La pointe de la fleche entre deux eſt gliſſée,
Le Dieu luy pouſſe le bras droit:
La fleche avec effort pouſſée
Coule, & la pique au petit doigt.
Floriſelle attentive à la ſeule lecture,
Fait peu de cas de ſa bleſſure:

Ce

Ce n'eſt rien, à ce qu'elle croit;
Mais les fleches du Dieu perfide
Sont pires que celles d'Alcide;
Et le petit doigt, par malheur,
Reſpond directement au cœur.
Pour comble de diſgrace à ſa bouche elle porte
Le doigt bleſſé, le ſucce, & par là le poiſon,
Gagne bien-toſt de telle ſorte,
Que le mal eſt ſans gueriſon.
La voilà tout d'un coup qui ſe declare eſpriſe
Du Heros nompareil dont elle lit les faits:
Elle n'a ni treve, ni paix,
Qu'elle n'en parle, ou ne les liſe.
Il luy ſemble tantoſt qu'elle le voit la nuit,
Deffendre les armes qu'il veille;
Au combat des Moulins tantoſt elle le ſuit;
Tantoſt de l'Armet qui reluit
Repaſſant l'avanture à nulle autre pareille,
Elle trompe le temps qui fuit.
Enfin, toute à l'objet qu'elle aime,
Elle ne ceſſe d'y ſonger,
Et perd, en y ſongeant, le boire & le manger.
L'Amour en triomphe en luy meſme;
Et gouſte le plaiſir extrême,
D'avoir ſçû ſi bien ſe venger.

L'ES-

L'ESCLAVE DONNE' PAR LA SAGESSE

FABLE.

SI vous aimiez les veritez,
J'en aurois beaucoup à vous dire:
Je parlerois des qualitez,
Qui font que chacun vous admire,
Et qui vous donnent tant d'empire
Sur les cœurs, ſur les volontez.
Voſtre eſprit qui ſait tout comprendre;
Voſtre cœur noble & genereux,
Et ſi bien fait, s'il eſtoit tendre;
Vos yeux ſi beaux, ſi dangereux,
Qui peuvent tout reduire en cendre;
Cet air ſi plein de majeſté;
Ce teint fleuri, cette beauté
Que nulle autre beauté n'égale;
Enfin tant de charmes ſi doux,
Que d'une main ſi liberale
Le Ciel a reſpandus ſur vous;
Tout cela, charmante Uranie,
Seroit l'ample & riche ſujet,
Que dans mes vers, toute ma vie,

Je

Je me donnerois pour objet.
Vous y pourriez apprendre encore
Ce qui ſe paſſe dans un cœur,
Qui vous aime, & qui vous adore:
Mais quoy! vous eſtes d'une humeur
Sur les veritez peu traitable:
Il faut donc pour vous contenter,
Se reduire à vous debiter
Quelque fiction agreable.
Diſpoſez-vous à me preſter
Une audience favorable;
Et pendant que vous m'eſcoutez,
Songez que ſouvent une Fable
Cache de grandes veritez.

Un Corſaire, jeune & brave,
Qui ne faiſoit nuit & jour,
Que courir les mers d'amour,
Fut une fois fait eſclave:
Mais avec ſa liberté
Perdant bientoſt le courage,
Il ſe trouva ſi flaté
D'eſtre doucement traité,
Dans ſon nouvel eſclavage,
Qu'il en devint enchanté.

Il paſſoit ainſi la vie
Dans une captivité,
Qu'il croyoit digne d'envie,
Quand la divine Sophie
A ſes maux prit intereſt:
Charme, enchantement, Magie,
Tout ceſſe, tout diſparoiſt,
Tout n'eſt rien quand il luy plaiſt.
Un jour au jeune Eſclave elle ſe fit connoiſtre;
Et dez le moment qu'il la vit,
Il devint libre, & la ſuivit:
Mais lors qu'il ſe flattoit de devoir toûjours l'eſtre,
Il fut ſurpris qu'elle luy dit,
C'eſt un deſtin inévitable,
Que vous vivrez toûjours ſous un joug eſtranger;
Mais pour vous ſouſtraire au danger
D'un joug peu digne & peu ſortable,
Je veux vous choiſir aujourd'huy
Un Maiſtre d'un merite aimable;
Et vous donner moy-meſme à luy.
Tel de la Fée incomparable
Fut le diſcours. L'évenement
Le verifia promptement;
Je touche à la fin de la Fable.
Il vit au meſme inſtant une rare Beauté

En

En qui la raiſon, la ſageſſe,
L'eſprit & la vivacité
S'allioient avec la jeuneſſe.
On euſt dit qu'elle euſt emprunté
Voſtre taille, voſtre viſage;
C'eſtoit voſtre air, c'eſtoient vos traits,
C'eſtoient vos yeux; & rien jamais
Ne vous reſſembla davantage.
Que devint-il à cet aſpect?
Il devint interdit de crainte & de reſpect.
Cependant la ſage Sophie
A ce nouveau Maiſtre l'offrit,
Et de ſa propre main dans ſes chaines le mit,
Pour y reſter toute ſa vie:
C'eſt ainſi que le conte, ou l'hiſtoire finit.

LE BERGER, ET LA PRAIRIE.

FABLE.

AU mois de May; (c'eſt le mois des beaux jours,
Celuy des fleurs, & des tendres Amours)
Certain Berger, le long d'une Prairie,
Que la ſaiſon rendoit toute fleurie,
Ceuilloit des Fleurs; pourquoy? pour ſon plaiſir:
Peut-eſtre auſſi que c'eſtoit pour en faire
Une guirlande, au gré de ſon deſir,
Pour quelque jeune & charmante Bergere;
Car il prenoit grand ſoin de bien choiſir.
Quoy qu'il en ſoit la moiſſon eſtoit belle;
A la Prairie elle parut nouvelle;
Elle en aima les brillantes couleurs;
Et ſa ſurpriſe en la voyant fut telle,
Que ſans ſonger que tout cela vinſt d'elle,
Où prenez-vous, dit-elle, tant de fleurs?

Demander où je puis prendre
Tout ce que je vous eſcris
De fin, de nouveau, d'exquis,
De delicat, & de tendre;
Iris, c'eſt m'interroger,
Comme autrefois la Prairie,
Sur la recolte fleurie,
Interrogeoit le Berger,

LE FER ET L'AYMANT.

FABLE.

AU Fer qu'une eternelle Loy
Vers l'Aimant à toute heure porte,
L'Aimant diſoit un jour : Pourquoy
Vous empreſſez-vous de la ſorte,
Et vous attachez-vous à moy?
De mon empreſſement extrême
Ne vous en prenez qu'à vous-meſme,
Reſpondit le Fer à l'Aimant;
Eſt-ce à vous d'y trouver à dire?
Vous de qui la vertu m'attire,
Et fait tout mon empreſſement

Iris, vous eſtes equitable;
Je ſay ſous d'autres noms un differend ſemblable;
Mais comme les noms n'y font rien,
Jugez-le ſous ceux de la Fable;
J'ay gagné ſi vous jugez bien.

ENGAGEMENT DE SERVICE.

J'Avois juſqu'icy
Aſſez réuſſi
A me bien deffaire
De tout ce qui peut
Engager & plaire
Plus que l'on ne veut :
Et ſur l'aſſeurance
De l'experience
Dont j'eſtoit flaté ;
Je vivois ſans crainte,
Qu'aucune Beauté
A ma liberté
Peuſt donner atteinte :
Mais j'avois, Iris,
Compté ſans ſon Maiſtre ;
Comptant ſans connoiſtre
Quel eſt voſtre prix.
A voſtre ſervice,
Je ſuis engagé :
Il n'eſt rien qui puiſſe

Me donner congé ;
L'Abſence ny l'âge
N'y peut faire rien ;
Car rien ne degage
Quand on aime bien.
De ma ſervitude
Le joug me ſera,
Ou leger, ou rude,
Comme il vous plaira ;
Mais quel que puiſſe eſtre
En cela mon ſort,
Vous ſerez mon Maiſtre
Juſques à la mort.

ENROLLEMENT.

MOn deſſein eſt pris;
Je veux, belle Iris,
Sous voſtre banniere
Finir ma carriere;
Et n'ayez pas peur
Qu'il me prenne envie
D'eſtre Deſerteur,
Tout à vous me lie
Pour toute ma vie;
Tout en vous, en moy,
Reſpond de ma foy.
Quant à mon courage,
Si vous en doutez,
Choiſiſſez quel gage
Vous en ſouhaitez,
Declarez la guerre
A toute la Terre;
Moy ſeul contre tous
Je tiendray pour vous;
Et ſauray ſans crainte
Souſtenir l'atteinte

Des

Des plus rudes coups :
Tout percé des voſtres,
Je n'en crains point d'autres.
Au reſte il ſera
De ma recompenſe
Ce qu'il vous plaira ;
Garder le ſilence,
Et vous ſervir mieux
Qu'on ne ſert les Dieux,
Eſt l'unique choſe
Que je me propoſe :
Et s'il m'eſt permis
De pouvoir pretendre
A quelque autre prix,
L'eſpoir le plus tendre,
Le plus glorieux
Dont mon cœur ſe flatte,
C'eſt que je combatte
Toûjours ſous vos yeux.

MADRIGAUX ET EPIGRAMMES.

J'Aimois de voſtre teint l'eclatante fraiſcheur ;
J'aimois de vos beaux yeux la douceur engageante;
Et je vous trouvois ſi charmante,
Que pour vous diſputer mon cœur,
Ma raiſon eſtoit impuiſſante.
Mais il court par le monde un meſchant bruit de vous,
Que ſi toſt qu'un Amant vous parle de ſa peine,
Vous l'allez dire à voſtre Eſpoux :
Eſtes-vous indiſcrete ou vaine ?
Je ne le ſaurois demeſler :
Mais, Doris, vous aurez beau plaire,
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guere à parler.

Surpris par quelque eclat que l'embonpoint vous donne,
Et d'avoir de l'eſprit vous ſoupçonnant à tort,
Il eſt vray, j'ay trouvé d'abord
Des charmes dans voſtre perſonne :
Mais ſi toſt que j'ay peu vous connoiſtre un peu mieux,

La

La Raiſon aiſément m'a deſſillé les yeux :
Je rougis cependant de honte & de colere,
Qu'avec un eſprit mal tourné,
Avec ſi peu de ſens que Dieu vous a donné,
Vous ayiez peu deux jours me plaire.
Ma gloire en ſouffriroit, ſi quelqu'un l'avoit ſçû ;
Mais par bonheur chacun l'ignore ;
Et ce qui me conſole encore ;
C'eſt que du moins, Doris, je ne vous ay pas pleu.

Malgré voſtre froideur extrême,
L'Amour commence à vous charmer ;
Et ſi desja voſtre cœur n'aime,
Du moins il eſt bien preſt d'aimer.
Seduite cependant par de vieilles chimeres
De devoir, de gloire & d'honneur,
Vous en ſuivez toûjours les maximes auſteres.
Belle Iris, je plains voſtre erreur ;
On ſe donne bien des affaires,
Quand on tient des routes contraires
A celles qui plaiſent au cœur.

Lors que j'exprime à Liſimene
Le pouvoir de ſes yeux, & les maux que je ſens,

Ses ſouſpirs eſchappez, ſes regards languiſſans
Me diſent que ſon cœur eſt ſenſible à ma peine.
Alors d'un doux eſpoir j'oſe enfin me flater;
Et mon cœur ſe laiſſe emporter
A de nouveaux deſirs qu'il ne peut plus contraindre:
Mais en vain de mes maux je la voy s'affliger;
Elle m'aime aſſez pour me plaindre,
Et trop peu pour me ſoulager.

Depuis que mes tourments ne vous ſont plus cachez,
Vous m'avez dit cent frois que mon amour vous touche;
Et cent fois vos beaux yeux ſur les miens attachez
M'en ont plus dit que voſtre bouche.
A languir cependant je me voy condamné,
Sans que vous ſoulagiez ma peine:
Vous ne m'aimez point, Liſimene,
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez donné.

Tandis qu'à vos pieds chaque jour
Mille Amants vous parlent d'amour,
Et de voſtre rigueur deviennent la victime;
Vous ſavez que les mots de reſpect, & d'eſtime
Sont les ſeuls que j'ay prononcez:
Ce ſont des mots ſans conſequence;

Mais

Mais ces mots joints, Iris, à des ſoins empreſſez,
Diſent plus que vous ne penſez;
Et beaucoup moins que je ne penſe.

Perſonne mieux que vous n'eut jamais l'avantage
De pouvoir faire naiſtre une tendre amitié;
Iris, vous eſtes belle & ſage;
Un honneſte homme à moins s'engage;
Ce n'eſt que trop de la moitié.

Iris, qui voit mon ame à l'aimer attachée,
Bruſler ſecretement d'une innocente ardeur,
Eſt devenue enfin de mes maux ſi touchée,
Qu'elle m'a decouvert juſqu'au fond de ſon cœur.
Quelles choſes, ô Ciel, ne m'a-t-elle point dites!
Vous Zephirs qui les entendites,
Et qui vites ſes yeux briller d'un feu ſi doux,
Zephirs, legers Zephirs, n'allez pas ſur vos ailes
En porter aux Dieux des nouvelles;
Du bonheur d'un Mortel ils deviendroient jaloux.

Vos beaux yeux, belle Iris, peuvent tout enflâmer
Et de quelque rigueur qu'on vous puiſſe blaſmer;
La ſeule mort a droit d'eſteindre

Les feux qu'ils ſavent allumer.
On a, quand on vous ſert, cent ſujets de ſe plaindre,
Et pas une raiſon de ne vous pas aimer.

Malgré voſtre extrême rigueur,
Je ſuis aſſeuré d'un bonheur,
Dont rien ne peut m'oſter l'uſage:
Vous aimer toûjours eſt mon ſort;
Il ne m'en faut pas davantage
Pour eſtre heureux juſqu'à la mort.

Je ſouffre en vous aimant des tourments ſans égaux,
Mais mon amour, Iris, au deſſus de mes maux
Me comble d'un bonheur extrême:
Rendez donc mes tourments encor plus rigoureux;
Il eſt de mon deſtin que toûjours je vous aime,
C'en eſt aſſez pour eſtre heureux.

Iris, voſtre rigueur extreme
Me fait ſouffrir en vain des tourmens ſans egaux.
De vous tout eſt faveur; & le cœur qui vous aime,
Doit compter pour rien tous ſes maux.

Tant que je vous ay veuë inſenſible & cruelle,

J'ay

J'ay peu trouver en vous dequoy vous adorer:
J'ay plus fait; j'ay beni ma bleſſure mortelle;
Et j'ay peû, tout près d'expirer,
Vous trouver ſeule aimable & belle:
Mais lors qu'après m'avoir aimé,
Après m'avoir promis une amour éternelle,
Vous me devenez infidelle,
Je ne vous voy plus rien de ce qui m'a charmé.

Vous qu'une ardeur tendre & ſincere
Attache auprès d'une Bergere,
Gardez-vous de luy laiſſer voir
Tout ce que le trait qui vous bleſſe,
Luy donne ſur vous de pouvoir:
Leur faire voir trop de tendreſſe
Leur apprend à n'en plus avoir.

Aimable, vive, jeune, & belle,
Amarillis apprend chez elle,
A ſouffrir ſans en dire rien:
Qu'avec un eſprit ſi docile
Amarillis apprendroit bien
Une leçon moins difficile!
Et l'heureux Maiſtre que le ſien!

L'aimable

L'aimable Amarillis, juſtement en courroux
Des mauvais traitements de ſon indigne eſpoux,
Diſoit un jour au ciel, teſmoin de ſa ſouffrance :
O Ciel, dont j'adore la Loy,
Pourquoy faut-il que ma vengeance
Ne ſe puiſſe faire ſans moy ?
Dans le trouble où je ſens mon ame,
O Ciel, j'implore ton ſecours ;
Ma vertu ſe ſouſtient toûjours ;
Mais on m'outrage ; & je ſuis femme.

Le joli meſtier que l'Amour,
Si l'on ne s'aimoit qu'en preſence ;
Et ſi dans le temps de l'abſence,
Au lieu de faire nuit & jour,
Une eſpece de penitence,
On s'oublioit d'intelligence ;
Ou que du moins juſqu'au retour,
On n'euſt pas plus d'impatience,
Qu'on en a de voir le Soleil,
Après un violent orage,
Paroiſtre au ſortir d'un nuage
Plus lumineux & plus vermeil.

Quant

Quant à moy, voici ma methode,
J'attends le beau temps, quand il pleut,
Du temps qu'il fait je m'accommode :
J'aime en preſence tant qu'on veut ;
En abſence ſauve qui peut.

Vous ſeule pouvez ſoulager
Les maux que vous m'avez ſçû faire ;
Pourquoy donc vouloir m'engager
A vous obtenir d'une Mere ?
C'eſt un long & faſcheux détour,
Qui convient mal à mon amour,
Et marque en vous peu de tendreſſe :
Vous faites mes vœux les plus doux ;
Mais j'ay de la delicateſſe
Et ne veux vous devoir qu'à vous.

Vous gardez un profond ſilence
Sur le nom d'un nouvel Amant ;
Tandis que pour ſauver un reſte d'apparence,
Vous me confiez librement
Des ſecrets de nulle importance.
Mais cette fade confidence,
Ces frivoles ſecrets où vous vous eſpanchez,

Ne me font que trop voir ce qu'il faut que je penſe
De celuy que vous me cachez.

Vous feignez toûjours meſmes feux;
Je feins de vous croire ſincere:
Mais nous avons tous deux beau faire,
Nous ne nous trompons point tous deux.
Doris, quel deſſein eſt le noſtre?
Levons enfin le maſque; & ſans plus déguiſer,
Demeurons d'accord l'un & l'autre;
Vous de ne m'aimer plus; moy de vous meſpriſer.

Quand par un long & doux uſage
Par tout ce qui peut plaire & flater davantage;
L'Amour eſt dans un cœur fortement eſtabli;
Il en couſte à paſſer de l'amour à la haine;
Mais on paſſe enſuite ſans peine,
De la haine au meſpris, du meſpris à l'oubli.

Ne craignez point, Doris, que voſtre humeur legere,
Faſſe que, dans l'excez d'une juſte colere,
Je m'eſchappe à rien publier.
Heureux je ne ſay que me taire;

Trahi

Trahi je ne ſay qu'oublier.

Flore, jeune, bien faite & belle,
Pleine d'eſprit, pleine d'attraits,
N'a qu'un deffaut, c'eſt que jamais
Elle n'eſt ſatisfaite d'elle :
Mais l'aimable & rare deffaut,
Que celuy de la jeune Flore,
De ne connoiſtre pas encore
Ce qu'elle eſt, & ce qu'elle vaut.

Il ne fait que de naiſtre encore
Ce Soleil, enfant de l'Aurore :
Mais ſi dez ſon lever ſes feux ſont desja tels,
Quels ſeront-ils dans ſa carriere,
Quand, ceint de toute ſa lumiere,
Il eſclairera les Mortels ?

Eſtes-vous un peu ſoulagée
Du mal de vous porter trop bien ?
Une femme d'un cœur chreſtien,
Dans l'auſtere vertu plongée,
Et dans les vapeurs engagée,
Court riſque d'en eſtre egorgée,

Quand

Quand l'Emetique n'y fait rien.

Je fais grand cas de l'Emetique,
Pour toute autre incommodité;
Mais c'eſt un mauvais ſpecifique
Pour un mal de pure ſanté.

Les Maris ſont d'eſtranges gens;
Ils ne font bien que par caprice:
Une femme eſt ſujette à divers accidents,
Dez que d'un peu de fievre on luy voit quelque indice,
Ils ne manquent pas de courir
Au Medecin, pour la guerir:
A-t-elle des vapeurs, a-t-elle la jauniſſe;
Ils la laiſſent pluſtoſt mourir,
Que de ſouffrir qu'on la gueriſſe.

Voſtre eſprit, qui vous ſert au gré de vos deſirs,
Dans les Païs perdus ſe forme cent plaiſirs;
Et toute voſtre joye eſt là-deſſus fondée:
Mais, Iris, ces plaiſirs qu'en vain vous vous formez,
Et que vous n'avez qu'en idée,
Voulez-vous en effet les poſſeder, Aimez.

Pour la Peinture, Iris, pour ſes delicateſſes,

Ses

Ses expreſſions, ſes tendreſſes,
Vous avez le gouſt excellent:
Qu'eſt-ce qu'un Peintre heureux, exact, correct, habile,
N'euſt point fait d'un ſi beau talent,
Que tant de Barboüilleurs ont ſçû rendre inutile?

J'attens comme un bonheur ſupréme
Les jours à vous voir deſtinez:
Viennent-ils ces jours fortunez,
Mon empreſſement eſt extrême:
Je vole au meſme inſtant chez vous;
J'y trouve le temps court & doux;
Hors de là c'eſt tout le contraire.
Iris, les jours où je vous voy,
Sont bien courts; que ne puis-je faire
Qu'ils vous le ſoient autant qu'à moy?

J'eſtois déja dans l'Automne de l'âge;
Et vers l'hyver avançant chaque jour,
Je devenois plutoſt triſte que ſage;
La jeune Iris m'a donné de l'amour;
Le beau Printemps eſt pour moy de retour.

Soit que pour les amis, ſoit que pour les Amants
Vous

Vous demandiez des reglements,
Iris, voſtre erreur eſt extreme:
L'amitié ne doit recevoir
Aucune loy que d'elle-meſme;
L'Amour n'en peut jamais avoir.

Je m'eſtois fait de vous une idée admirable,
Sur la foy d'un ſimple recit:
Je voy plus qu'on ne m'en a dit;
Vous eſtes cent fois plus aimable;
Et de tout l'Univers vous meritez les vœux:
Mais quelques qualitez dont vous ſoyiez pourveuë;
Je ne croy pas fort malheureux
Ceux qui ne vous ont jamais veuë.

Desja le temps s'avance
Vers l'hyver, & commence
A nous donner des jours
Plus triſtes & plus courts:
Iris eſt en voyage,
Reſpectez ſon paſſage,
Vents, ſortis des climats
Où regnent les frimats:
Et vous trop tard venuës,

Pour

Pour Bachus, pour Céres,
Des Coſtaux, des Guérets
Vainement attenduës;
Huit jours encore, ô nuës,
Demeurez ſuſpenduës;
Inondez tout aprés.

Vous connoiſſez quel eſt pour vous mon cœur,
Me dit Iris, quand je pris congé d'elle:
Quel fus-je alors! quelle extreme douceur
Vint ſe meſler à ma peine cruelle,
Et pour un temps ſuſpendre ma douleur!
Ce qu'un adieu ſi touchant & ſi tendre,
Me fit ſentir d'affligeant & de doux,
Ne peut jamais ſe faire bien entendre;
Vous ſeule, Iris, vous le pouvez comprendre;
Vous qui ſavez quel eſt mon cœur pour vous.

Je ne ſay plus, Iris, comment vous faire entendre
Juſqu'où va deſormais ce que je ſens pour vous,
Tout ce que j'en puis dire, & qu'on en peut comprendre,
Eſt cent & cent fois au deſſous.
C'eſt un ſentiment vif, delicat & ſublime;

C'eſt

C'eſt un feu pur & clair, qui m'embraſe & m'a-
nime;
Que rien ne peut eſteindre, & qui croiſt chaque jour:
C'eſt plus que tout ce qu'on exprime
Par les mots de reſpect, de tendreſſe & d'eſtime;
C'eſt plus meſme que de l'Amour.

C'eſt icy le portrait fidelle
D'Iris jeune, charmante & belle;
Mais ſujette pourtant à la commune Loy:
Le portrait d'Iris immortelle,
Eſt ailleurs, il eſt fait d'une main digne d'elle;
Et par tout où je vais, je le porte avec moy.

Abſent de vous, Iris, le chagrin me devore,
Je ne fais que languir & les jours & les nuits:
Mais ſi vous prenez part à mes ſecrets ennuis,
Tout l'Univers n'a rien encore
Qui vaille l'eſtat où je ſuis.

Iris, qui joint aux fleurs de l'aimable jeuneſſe,
D'heureux fruits de raiſon, de vertu, de ſageſſe,
Qui n'ont point attendu le long ſecours des ans;
Iris, grace à mes cheveux blancs,

Dit

Dit qu'elle m'aime avec tendreſſe;
Et que c'eſt de moy ſeul que ſon cœur a fait choix.
Je me plaignois de vous importune vieilleſſe;
Mais rien ne peut valoir le bien que je vous dois.

A vous ſervir, Iris, je m'attache & m'empreſſe,
Avec des ſentimens pleins de delicateſſe,
Que vous pouvez avoüer tous:
Mais dans un âge, helas! ſi peu conforme au voſtre,
Que fais-je avec des ſoins ſi tendres & ſi doux?
Je vous apprens peut-eſtre à ſentir pour un autre,
Ce que nul comme moy ne peut ſentir pour vous.

J'ay pour vous un reſpect extrême,
Je ſuis zelé, je ſuis ſouſmis;
Je ſuis plus que je ne vous dis,
Et que je ne puis dire meſme;
Mais pour moy qu'eſtes-vous, Iris?
N'eſtes-vous à voſtre ordinaire,
Qu'aimable, charmante, ſincere?
N'eſtes-vous que ce que je voy?
Et n'avez-vous rien à me taire,
De ce que vous eſtes pour moy?

Voſtre merite eſt extrême;
Je le connois, & je l'aime,
Sans que vous puiſſiez blaſmer
Les ſentimens qu'il me donne;
Iris, aimer pour aimer
Ne peut offenſer perſonne.

Pleine d'une exquiſe tendreſſe,
Vous ne voulez des ſentimens
Que d'une ſi parfaite eſpece,
Si purs, ſi degagez des ſens,
Et de toute humaine foibleſſe,
Qu'à force d'épurer ſans ceſſe,
Et de vouloir faire trop bien,
Vous reduiſez tout preſque à rien.
Iris, voſtre delicateſſe
Me conſole un peu d'eſtre vieux:
Mais une moins haute ſageſſe
M'en conſoleroit encor mieux.

Iris chez moy doit aujourd'huy loger;
Volez, volez d'un vol prompt & leger,
Temps qui devez preceder ſa venuë;
Et vous, ô temps bienheureux, où je doy

La

La recevoir & joüir de ſa veuë,
Ne finiſſez, s'il ſe peut, qu'avec moy.

Auprès d'Iris j'ay paſſé quinze jours,
Quinze momens ſeroient ailleurs moins courts,
Que tout le temps de ces quinze journées.
Dans quatre jours j'eſpere la revoir;
Ces quatre jours vont durer quatre années,
Que je voudrois desja de plus avoir.
La voir toûjours fait toute mon envie;
Loin de ſes yeux rien n'a pour moy d'appas:
Soient retranchez à jamais de ma vie
Les triſtes jours où je ne la voy pas.

Voſtre depart me laiſſe une douleur profonde;
Adieu, ſoyez heureuſe, & tout me ſera doux:
Seulement quelquefois ſongez que rien au monde
Ne me peut rendre heureux ſans vous.

Je ne perdray jamais le ſouvenir du jour,
Où, pour revoir Iris, je haſtois mon retour:
J'arrive; à ma rencontre un heureux ſort l'envoye:
Quelle la vis-je, ô Ciel, lors que j'en approchai?
Que je vis dans ſes yeux de tendreſſe & de joye!

Que j'en eus, & que j'en cachai!
Beaux lieux où le ſage Timante,
Degageant ſon eſprit de ſon corps abbatu,
Voit audeſſous de luy le mal qui le tourmente;
Et malgré ſes douleurs joüit de ſa vertu:
Ah! que la douceur eſtoit pure,
Que pendant quelques jours vous m'avez fait gouſter!
Mais qu'on la paye avec uſure;
Au moment qu'il vous faut quitter!

Quand la charmante Cytherée,
Minerve, & la Reine des Dieux,
Pour avoir la Pomme dorée,
Se preſenteroient à mes yeux;
Telles qu'on les voit dans les Cieux:
Toutes trois auroient beau me plaire;
Et toutes trois auroient beau faire,
Pour obtenir de moy le prix de la Beauté:
J'en demande pardon à l'Amour, à ſa Mere;
Il n'eſt deu qu'à la Verité,

Amour, Iris meſpriſe voſtre Loy:
Mais laiſſez la telle qu'elle eſt, pour cauſe!
Si par hazard elle aimoit quelque choſe,

J'au-

J'aurois grand peur que ce ne fuſt pas moy.

On demandoit, quel eſt le plus faſcheux
De ne plus voir, ou de ne plus entendre?
Et s'il falloit choiſir entre les deux;
Lequel des deux aimeriez-vous mieux prendre?
N'entendre plus, dit chacun d'une voix!
La jeune Iris fit ſeule un autre choix;
Et j'en connois la raiſon à merveilles:
Le bruit que fait ſon merite en tous lieux,
Avec plaiſir chatoüille ſes oreilles;
Et rien encor n'a ſçû plaire à ſes yeux.

J'ay dit, Iris, que pour la verité,
Ma paſſion alloit juſqu'à l'extreme;
Et là-deſſus quelqu'un a commenté
Avec eſprit, avec ſubtilité,
En concluant que c'eſt Iris que j'aime.
Je ne dis point s'il a tort, ou raiſon:
Mais dites-moy, vous faſchez-vous, ou non?
Quand on vous prend pour la verité meſme.

Vous m'eſtes cher; & pour vous le prouver,
Si Dieu vouloit m'accorder par ſa grace,

De diſpoſer dans le Ciel d'une place,
Ce ſeroit vous que je voudrois ſauver.
Iris un jour me tenoit ce langage;
De mon ſalut c'eſt un heureux preſage;
De ſa tendreſſe un infaillible gage,
Et le plus grand qu'elle puiſſe donner:
Mais après tout on aime davantage
Ceux avec qui l'on veut ſe damner.

J'aimois depuis long-temps Iſmene;
Je haïſſois Zoïle au ſupréme degré:
Le Jubilé venu, l'on veut bon gré malgré
Que j'eſtouffe en mon cœur & l'amour & la haine.
Il ne faut rien faire à demi.
Puiſque je l'ay promis, je tiendray ma promeſſe:
Mais qu'on quitte aiſément une ancienne Maiſtreſſe!
Qu'on embraſſe avec peine un ancien ennemi!

Vous me dites que tous vos vœux
Sont de ſoulager mon martyre,
Et de pouvoir me rendre heureux:
Mais qu'il faut, avant tout, au Curé l'aller dire.
Doris, je ne prends point plaiſir
A parler d'une affaire avant qu'elle ſoit faite.

Quand

Quand vous aurez rendu mon amour ſatisfaite,
Nous luy parlerons à loiſir.

Je vous aime de bonne foy;
Mais quand l'Amour à vous me donne;
Pourquoy refuſer d'eſtre à moy,
Si voſtre Pere ne l'ordonne?
Doris, rompons des aujourd'huy;
J'aimerois mieux, Dieu me pardonne,
Vous devoir au Diable qu'à luy.

Toute charmante & toute aimable,
Pour la figure & pour l'humeur,
Sylvie a de plus dans le cœur
Un fonds de tendreſſe admirable,
C'eſt un Threſor ineſtimable;
Il n'eſt nul cœur comme le ſien:
Qu'en fait-elle? C'eſt là le Diable;
Elle n'en fait à peu près rien.

J'apprens qu'Io ſur mon ſujet s'emporte,
En me traitant d'homme ſans foy, ſans loy:
Il faut qu'Io pour parler de la ſorte,
Ait une haute opinion de moy.

Doris, je ſuis ſur mon depart:
Mais ce qui flatte un peu ma peine,
C'eſt que je n'irai nulle part,
Qu'avec moy je ne vous y meine.
Faites de meſme à mon égard,
Avec vous menez-moy ſans ceſſe,
Sans moy ne faites pas un pas;
Menez-moy ſur tout à confeſſe,
Mais au moins ne m'y laiſſez pas.

Je ſuis mal, Iris n'eſt pas bien;
Nos maux ne different en rien;
Et cependant Iris ſuppoſe
Que je ſuis plus mal qu'elle, à cauſe
Que je ſens ſon mal & le mien.
Iris ſe trompe en une choſe:
Je ne ſens du tout que le ſien.

Quand vous voulez, Iris que ſans ceſſe je prie;
Que je renonce à tous plaiſirs;
Et qu'à combattre mes deſirs
Je paſſe à toute heure ma vie,
Me mettre en Paradis eſt, je croy, voſtre envie,
Mais allons un peu bride en main:

Car,

Car, à me mener ſi belle erre,
Et par un ſi rude chemin,
Vous m'auriez bien-toſt mis en terre.

Amarillis, qu'on ne peut trop loüer;
Qui fait des vers que le Paſteur d'Admette
Pourroit ſans peine & ſans honte avoüer,
Me propoſa l'autre jour de jouër
Un Madrigal, en cent points de Comete.
Elle gagna: mais en gagnant ainſi
Elle perdit, & le Public auſſi.

J'avois beſoin pour quelque occaſion,
De trois teſmoins & d'une caution:
J'eus les teſmoins, j'en euſſe eu plus de mille.
Chacun pour moy vouloit lever la main,
La caution ne fut pas ſi facile.
Je cherche encore, & je la cherche en vain.

Dans une aſſemblée authentique
On agitoit s'il eſtoit bon,
Qu'il fuſt des Medecins ou non.
Rome, diſoit un Politique,
Dans le temps de la Republique,

S'en paſſa ſix cens ans durant.
Un autre diſoit autre choſe ;
Somme toute ils perdoient leur cauſe,
Et c'eſtoit là l'advis courant.
Mais voſtre erreur eſt ſans ſeconde,
Dit quelqu'un, de les condamner ;
Sans les Medecins dans le monde,
Comment pourroit-on s'y tourner ?

Marthe en travail d'enfant promettoit à la Vierge,
A tous les Saints de Paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits :
Michelle cependant luy tenoit un ſaint cierge,
D'une grande vertu pour les accouchemens.
Elle acouche, & ſi-toſt qu'elle eut repris ſes ſens ;
Hé mon Dieu, ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une foible voix,
Eſteignez la ſainte chandelle ;
Ce ſera pour une autre fois.

Paul, dans Paris chez ſon Maiſtre logé,
D'aller à Rheims voir ſa femme eut congé :
A ſon depart deux de ſes camarades,
Nos compliments, Paul, à voſtre moitié,

Luy dirent-ils; & pour noſtre amitié,
En arrivant, la nuit deux embraſſades.
Ainſi fut dit; ainſi Paul le promet;
Et ſans tarder en chemin il ſe met.
Dez qu'il arrive, à ſa femme il raconte
Les compliments de ſes deux bons amis;
Et la nuit meſme, en homme de bon compte,
Il ſatisfait à ce qu'il a promis;
Puis ſe rendort; elle mal endormie,
Mon cœur, dit-elle, au bout de quelque temps,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens,
Chez voſtre Maiſtre? Oüy, ſans doute, mamie,
Tout ſommeillant luy reſpond ſon Eſpoux,
Mais je n'ay d'eux nul compliment pour vous.

Un Amant, penetré d'amour
Pour une belle & noble Dame,
N'oſoit luy parler de ſa flâme:
Enfin il ſe hazarde un jour;
Et luy declare qu'il ſouſpire
Depuis deux ans, ſans l'oſer dire.
Hé, pourquoy perdre ainſi deux ans,
Dit-elle, à ſouffrir, ſans vous plaindre!
En parlant qu'aviez-vous à craindre,

Que de perdre au plus voſtre temps?

Jean prioit ſa Commere Jeane,
De luy vouloir preſter ſon Aſne:
Il eſt allé, dit-elle, aux champs:
L'Aſne auſſi-toſt ſe mit à braire;
Hé, vous mocquez-vous, ma Commere?
Voilà, dit-il, que je l'entens:
Mais vous, dit-elle, mon Compere,
Vous mocquez-vous d'ajouſter foy,
Plûſtoſt à mon Aſne qu'à moy?

Un Prelat de quatre-vingt ans
Avoit un Aumoſnier de la meſme legende,
Qui ſouſpiroit depuis long-temps,
Après quelque bonne Prebende:
Il en vaque une; il la demande:
Vous venez tard, dit le Prelat;
Je viens d'en donner la Patente;
Mais de la premiere vacante,
Dez à preſent faites eſtat.
Hé par voſtre foy, par la mienne,
Dit l'Aumoſnier, tout hors de ſoy,
Que, Diable, voulez-vous qu'il vienne

A vacquer, avant vous & moy ?

Admirateur, non des Anciens,
Ni des Autheurs des derniers âges,
Mais ſeulement de ſes ouvrages,
Timon parle fort mal des miens.
C'eſt un ingrat quand il m'offenſe;
Il reconnoiſt mal le ſilence
Que j'ay ſçû garder ſur les ſiens.

EPITAPHES.

SOus cette molle couverture
Iris giſt, juſqu'à ſon reveil;
Et d'une haleine douce & pure
Souffle mollement le ſommeil;
Dans le ſommeil enſevelie,
Et par le ſommeil embellie.
Combien de gens ſeroient ravis
D'eſtre enſevelis auprès d'elle!
La compagnie eſt bonne & belle,
Je ſuis aſſez de leur avis.
Cette Epitaphe vous ſuffiſe;
D'une autre le temps eſt ſi loin,
Qu'elle peut bien eſtre remiſe;
J'en laiſſe à nos neveux le ſoin.

Cluſine qui, dans tous les temps,
Eut de tous les honneſtes gens
L'amour, ou l'eſtime en partage;
Qui, toûjours pleine de bon ſens,
Sçût de chaque ſaiſon de l'âge

Faire

Faire toûjours un juſte uſage
Qui dans ſon entretien, dont on fut enchanté,
Faiſoit un heureux alliage
D'un agreable badinage,
Avec la politeſſe & la ſolidité;
Et que le Ciel doüa d'un eſprit droit & ſage,
Toûjours d'intelligence avec la verité;
Cluſine eſt, grace au Ciel, en parfaite ſanté.

Cy giſt la femme qui voulut
Eſtre un honneſte homme & le fut.
Voilà voſtre Epitaphe faite,
Et par avance, Dieu mercy:
Puiſſiez-vous, comme je ſouhaite,
La lire dans cent ans d'icy.

Cy giſt une Chatte jolie;
Sa Maiſtreſſe, qui n'aimoit rien,
L'aima juſques à la folie:
Pourquoy le dire? on le voit bien.

Icy giſt à la pluye, au vent,
Par une avanture funeſte,
La vieille Mulle du Couvent;

Dieu

Dieu garde la jeune qui reſte.

Arreſte icy, paſſant, & voy ſur quoy ſe fonde
L'attachement du cœur humain :
Du plus joly Moineau du monde,
Qui voloit ſur le doigt, qui mangeoit dans la main,
Tu vois icy le tombeau vain.
Sa jeune & charmante Maiſtreſſe,
Qui l'aimoit & n'aimoit que luy,
Ne fait que le pleurer ſans ceſſe,
Et que ſe conſumer d'ennuy.
Paſſant, ſi tu prens pitié d'elle,
Fais qu'elle en ait un autre, & tu verras la Belle
Se conſoler dez aujourd'huy.

SUR HYLAS, ET SUR LES PLAISIRS.

LE jeune Hylas, entouré de plaiſirs,
Qui tour à tour allument ſes deſirs,
Court après tous, ſans relaſche & ſans ceſſe.
Il ſait, d'avance, en gouſter les appas;
Dez qu'il les tient, auſſi-toſt il les laiſſe;
Il ne joüit que de ceux qu'il n'a pas.

Comme un Chaſſeur court un Lievre à grands cris,
Qu'il donne aux chiens auſſi-toſt qu'il l'a pris;
Puis recommence une queſte nouvelle:
Tel, dez qu'il tient quelque plaiſir qu'il ſuit,
Le jeune Hylas rechaſſe de plus belle;
Et court toûjours après celuy qui fuit.

Le jeune Hylas court après le plaiſir;
Et le plaiſir court après luy ſans ceſſe:
Le jeune Hylas vient-il à le ſaiſir?
Au meſme inſtant d'ordinaire il le laiſſe:
Quand le plaiſir croit l'avoir attrappé,
Le jeune Hylas eſt bien-toſt eſchappé.

Cheri du Chapeau, de la Jupe,
Et plein de deſirs empreſſez;
Hylas joüit toûjours, en duppe,
De ſes plaiſirs mal diſpenſez;
De ceux qu'il n'a pas il s'occupe,
Ceux qu'il a ſont pour luy paſſez.

DEVISES.

Une Balance chargée d'un poids dans l'un des Baſſins, avec ces mots:

HINC DEPRIMOR, ERIGOR ILLINC.

LE ſage Artiſan qui m'a faite,
Pour eſtre un Chef-d'œuvre de l'Art,
Sçût en moy, d'une & d'autre part,
Mettre une egalité parfaite.
Le poids dont il me charge, afin de m'éprouver,
Trouble à preſent cette juſteſſe:
Mais ce qui d'un coſté m'abbaiſſe,
De l'autre ſert à m'eſleyer.

Un Poiſſon dans des Filets, avec ces mots.

VIVUS, MORIENSQUE SILEBO.

DAns des Rets, dont rien ne degage,
Depuis peu le ſort m'a conduit:
Mais le ſilence eſt mon partage;
Je ſai vivre & mourir ſans bruit.

Un

Un Phœnix qui ſe bruſle au ſoleil,
Avec ces mots:

ESTO NUNC SOL TESTIS.

DAns des lieux eſcartez, plein du feu qui m'anime,
Aux prophanes regards je me cache avec ſoin;
Et la Divinité, dont je ſuis la victime,
De mon embraſement eſt l'unique teſmoin.

Une Montre enrichie de Diamans,
Avec ces mots:

LAUS MAJOR AB INTUS.

L'Or, l'Email, & les Diamans
Me rendent precieuſe & rare:
Mais quelque ornement qui me pare,
Mon plus grand prix vient du dedans.

Un feu qui jette une épaiſſe fumée en s'allumant,
Avec ces mots:

DESINET IN LUCEM.

CEtte eſpaiſſe vapeur, qui s'éleve dans l'air,
Se changera bientoſt en un feu pur & clair.

Une

Une Balance qui eſt chargée de deux eſcus d'or, d'un poids très-inegal.

Avec ces mots:

QUIEN VAL MENOS MAS SUBE.

C'Eſt ce que vaut l'un qui l'abbaiſſe,
Et qui l'abbaiſſera ſans ceſſe:
Et c'eſt le peu que l'autre vaut
Qui le fait eſlever ſi haut.

LETTRE EN PROSE ET EN VERS.

A. M. DES MARETS.

CE ſeroit abuſer, Monſieur, de la permiſſion que vous m'avez donnée, que de ne m'en pas ſervir; & cependant de quoy vous peut entretenir un Hermite dans un deſert.

Où l'on n'entend de toutes parts,
Que des Chahuans, des Orfrayes;
Où les Serpents & les Lezards
Font l'amour dans toutes les hayes;
Où je n'ay depuis quinze jours,
Pour adoucir l'ennuy d'un ſejour ſi ſauvage,
Qu'un Moine qui l'eſt davantage
Que les Loups de mon voiſinage;
Et que les Hiboux & les Ours?

N'avez-vous jamais veu, Monſieur, des Tableaux de la Tentation de Noſtre Seigneur dans le Deſert? Le Diable y eſt peint d'ordinaire en Moine. Sur qui croyez-vous qu'il ait eſté tiré; car les Diables de ces Tableaux là ſe reſſemblent tous. C'eſt ſur mon Moine.

Mon Moine en eſt l'original;
Le Diable n'eſt que la copie.
Quel ennemi de la pepie!
Quel homme pour faire canal!

Mar-

Marſeille, Malte, Alger n'ont rien à luy d'egal:
Mais l'on n'eſt pas toûjours placé dans cette vie,
Selon ſon talent principal.
Que la France ſur mer en ſeroit bien ſervie?
Et qu'icy l'Egliſe l'eſt mal!

Vous jugez bien, Monſieur, qu'une pareille compagnie ſeroit d'un mauvais ſecours contre l'ennuy. Auſſi je taſche d'y pourveoir d'ailleurs.

J'eſcris, je lis, je me promeine,
Selon l'humeur où je me ſens;
Sans ſuivre aucune regle, aucune heure certaine,
Et toûjours maiſtre de mon temps.
Tantoſt je vais reſver au bord d'une Fontaine;
Tantoſt je prens l'air dans la plaine,
Et cherche les lieux decouverts;
Tantoſt, couché ſur la fougere,
J'obſerve de la troupe active & menagere
Les ſoins, les mouvements, & les travaux divers;
Et tantoſt, enfoncé dans un bocage ſombre,
Je jouïs du frais & de l'ombre,
Et medite à loiſir des vers.

Ce ne ſont pas là peut-eſtre des plaiſirs bien vifs, mais ils ne laiſſent pas d'eſtre doux; & après tout y en a-t-il beaucoup qui vaillent mieux qu'une oiſiveté ſans ennuy?

Heu-

Heureux celuy de qui la vie,
A nulle contrainte aſſervie,
Coule dans une honneſte & douce oiſiveté;
Qui ſouſmis à ſa deſtinée,
Sait borner ſes deſirs où le Ciel l'a bornée;
Et joüit de luy-meſme avec tranquillité.

Pour moy, Monſieur, je me fais icy du plaiſir de tout; & par là je trouve, qu'en me levant tous les matins avant le ſoleil, les journées ne laiſſent pas de me ſembler courtes.

Je le voy tous les jours, ſur ſon char de lumiere,
Entrer pompeuſement dans ſa vaſte carriere;
L'air, la terre & le Ciel prend un aſpect nouveau:
Je le voy, tous les ſoirs, abandonner le monde
Dans le meſme appareil qu'il eſt ſorti de l'onde;
Eſt-il dans l'Univers un ſpectacle plus beau?

Il n'auroit pas eſté commode pourtant de ſe le donner fort long-temps, dans le grand chaud qu'il a fait. Mais quoy qu'il en ſoit, ce qui me plaiſt encore du ſoleil en ce païs-cy, c'eſt qu'il y fait des Prunes, des Peſches, des Melons, des Figues & des Muſcats, qui ſont la meilleure choſe du monde.

Tout eſt toûjours exquis chez vous;
C'eſt toûjours une politeſſe,
Un choix, une delicateſſe,
Dont les plus fins Coſtaux pourroient eſtre jaloux.

Avec

Avec tout cela vous ne ſauriez avoir rien de comparable à nos fruits, quand meſme M. Brice vous envoyeroit tous les ſiens. Quelles Figues j'ay mangées ce matin!

Celles d'Athenes, dont l'envie
Qu'un Medecin eut d'en manger,
A cent peuples couſta la vie,
Et mit le grand Roy meſme en un ſi grand danger,
N'avoient pas meilleur gouſt que l'ont icy les noſtres:
Et ſi quelqu'un en veut douter,
Je ſuis preſt de m'en rapporter
A quiconque a mangé des unes & des autres.

AU MESME.

VOus vous imaginez donc, Monſieur, qu'il n'y ait que vous qui ayiez des affaires. Je ſuis aſſuré qu'à l'heure qu'il eſt, vous avez plus de loiſir que moy de faire des Vers. J'ay à arreſter un compte de ſeize cent quatre-vingt-trois livres: il y a quatre jours que je ſuis apres. J'ay plus travaillé & plus chiffré que vous n'avez fait de voſtre vie, & je n'en ſaurois venir à bout. Je penſe que ce qui me trouble, c'eſt que de tout cela il n'en eſt venu que trente piſtoles à mon profit. Les Procureurs, les Decimes & l'Oblat de nouvelle inſtitution ont emporté tout le reſte.

Tam culta novalia Miles habebit

Barbarus has ſegetes!

Quelle douleur pour un homme qui croyoit venir faire une bonne recolte, de voir que l'Oblat a preſque tout moiſſonné! Voilà desja pour un Article. Autre affaire. J'ay ici des Maſſons, des Charpentiers, & des Couvreurs depuis quinze jours: ils y ſeront encore un mois; & ce qui eſt de plus faſcheux, il leur faudra de l'argent en s'en allant. Tant d'ouvriers qui ont travaillé ſi long-temps chez vous, Monſieur, vous en ont-ils demandé? Il me ſemble que je ne vous ay point veu embaraſſé de les payer. Comment avez-vous pû faire pour conſerver une ſi grande tranquillité? Il faut que vous y ſachiez de meilleurs ſecrets que ceux de la Philoſophie ordinaire. Ce n'eſt pas tout, j'ay une Ferme à donner; & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'il la faut donner au rabais, encore ay-je peine à trouver un homme ſolvable qui la veüille. Enſeignez moy, s'il vous plaiſt, ce que vous faites

faites pour trouver au Roy ces Fermiers de quarante ou cinquante millions, qui payent par avance? Vous faites ſi bien ſes affaires, que ſi vous vouliez vous meſler un peu des miennes, je penſe qu'elles n'en iroient que mieux. Voyez donc ſi vous ne pourriez point obliger Meſſieurs les intereſſez à prendre la Ferme de mon Prieuré avec celle des Aydes & des Gabelles. Elle eſt à peu près de ſeize cent livres: & je les quitterois pour deux mille eſcus bien payez par quartier; moyennant quoy je m'obligerois à faire tous les ans un Poëme à la louange de tout le Corps.

Je diray dans mes Vers leurs richeſſes immenſes;
Je diray leurs Palais, leurs ſuperbes deſpenſes;
Et le jetton en main, feray voir qu'au prix d'eux
Attale ni Creſus ne furent que des gueux.
Tous les Interreſſez verront enfin leur gloire
Par mes Vers conſacrée au temple de memoire;
Tous y verront leur nom par ma Muſe gravé;
Tous verront leur portrait par mes mains achevé:
Et quel deſſein ne cede au deſſein peu vulgaire
Du Tableau que d'eux tous j'ay reſolu de faire!
Je peindray chacun d'eux comme un autre Jaſon,
Le bras gauche chargé de la riche Toiſon;
Et la plume, qu'en main chacun d'eux aura priſe,
Fera voir qu'à la plume ils l'auront tous conquiſe.
Autour d'eux un eſſain de Commis empreſſez
Apportera des ſacs l'un ſur l'autre entaſſez;

Tandis que de pur or une abondante pluye,
Des ondes de laquelle il n'eſt aucun qui fuye,
Sur leur teſte, à grands flots, reſpandra ſon threſor;
Et de la teſte aux pieds les couvrira tout d'or.
Je feray voir en eux, devenu veritable,
Tout ce que de Midas nous raconte la Fable.
Le pouvoir qu'il avoit, un chacun d'eux l'aura;
Tout ce qu'ils toucheront en or ſe changera;
Et d'un ſeul trait de plume ils en ſauront plus faire
Que n'en fait le Soleil dans tout l'autre hemiſphere,

Jugez, Monſieur, ſi ce n'eſt pas leur faire bon marché de l'immortalité, que de ne leur en demander que deux mille eſcus par an. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE
A MADAME DES MARETS.

JE vous eſcris au nom de tous,
Premierement de voſtre Eſpoux,
Qui ſouffre de l'abſence, & qui n'oſe le dire;
Du grand Proſper, outré que la Baſſette expire,
Et d'un illuſtre Agent, au teint frais, aux yeux doux:
Mais, Madame, pardonnez-nous,
Si c'eſt de Maillebois qu'on oſe vous eſcrire:
Car ſi le Ciel n'eſtoit jaloux
De la felicité des hommes,
Nous ſerions ſans doute où nous ſommes;
Mais nous n'y ſerions pas ſans vous.

Que vous auriez de plaiſir de voir l'eſtat où tout cecy eſt à preſent, & de quelle ſorte tout a proffite en peu de temps.

Le jeune plant a fait merveille,
Au dire meſme du Seigneur;
Chaque Arbre pour luy faire honneur,
A mis le bouquet ſur l'oreille.

Enfin les nouvelles allées ſont ſi bien venuës pour la pluſpart, que l'on s'y promene desja à l'ombre; & qu'il ſemble que le Parc ait entierement changé de face.

Le Parc a pris un air nouveau,
C'eſt une toute autre apparence :
Mais de combien, ſans voſtre abſence,
Tout cela ſeroit-il plus beau ?

En verité, Madame, vous faites grand tort à voſtre Maiſon, de n'y eſtre pas ; & c'eſt en meſme temps un grand ſujet de mortification pour tous ceux que le Maiſtre du logis y a amenez.

Je ne vous dis rien de la ſienne ;
Car je ne doute pas qu'il ne vous entretienne
De ſes ſentiments ; & je croy
Que vous aimerez mieux qu'il vous parle luy-meſme
De ſon inquietude extreme,
Que d'en eſtre inſtruitte par moy.

Dans le moment que je vous eſcris, voilà M. de Vauxbourg qui arrive : Il n'a pas tenu à luy que le nouveau Capitaine aux Gardes ne fuſt de la partie : mais il eſt occupé à l'heure qu'il eſt, à faire une recruë de geants. Nous aurions aſſez envie de trouver qu'il nous manque, ſi ce n'eſt que nous avons reſolu qu'excepté vous, & excepté celle qui vous tient ſi fidelle compagnie, nous ne regretterions qui que ce ſoit.

Car celle-cy nous paroiſt bonne ;
Et chacun en eſt ſi content,
Qu'icy nous ne trouvons à redire perſonne,
Pas meſme Monſieur l'Intendant.

Je

Je ne vous dis point, Madame, à quoy on s'y occupe tous les jours: Vous vous imaginez bien qu'on ne demeure guere dans une chambre, par le temps qu'il fait, & qu'on n'a garde de perdre de ſi belles matinées. Les apreſdinées ſe paſſent auſſi en partie à la promenade. Le gros Proſper la trouve delicieuſe depuis qu'on commence à ſe ſervir de la grande Calèche découverte. Vous ſavez qu'on avoit compté qu'il y tiendroit dix ou douze perſonnes.

Mais ſi-toſt qu'il eſt aſſis,
Il occupe tant d'eſpace,
Qu'à peine y reſte-t-il place
Pour le Maiſtre du Logis.

Il ne s'eſt non plus corrigé de ſa bonne fortune que de ſa groſſeur.

Soit au Picquet, ſoit au Tric-trac.
Luy ſeul débelle tout le monde,
Et met tout le monde au biſſac;
Et luy ſeul auſſi toûjours gronde.

Ne faut-il pas qu'il ait beaucoup de bonnes qualitez d'ailleurs, pour ſe faire autant aimer qu'on l'aime avec toutes ces mauvaiſes-là?

Mais on a bien raiſon de paſſer par deſſus,
Car il eſt d'ailleurs honneſte homme:
Il a bon appetit, il dort d'un très-bon ſomme,
Que peut-on ſouhaiter de plus?

Vous voyez bien, Madame, que je ne cherche point à remplir ſon Eloge de fauſſes loüanges, & que je ne dis de luy que des choſes dont perſonne ne peut diſconvenir. Mais que vous diray-je maintenant de tout le reſte de la Trouppe?

Je ne parle point de la joye
Que nous avons tous de ſavoir
Que les eaux ont fait leur devoir;
Vous ſavez là-deſſus tout ce qu'il faut qu'on croye:
Mais voilà que j'apprens que le Maiſtre du lieu
A bien-toſt achevé d'eſcrire à ce qu'il aime;
Pour luy, Madame, & pour vous-meſme,
Revenez promptement. Adieu.

A LA MESME.

HOnteux & faſchez de la joye
Que nous avons icy ſans vous;
Mais ravis du ſujet qui vous tient loin de nous,
Et charmez du beau temps que le Ciel nous envoye,
Madame, nous vous eſcrivons,
Pour demander de vos nouvelles;
Et pour vous faire part de celles
Qu'en ce païs-cy nous avons.

Nous y arrivaſmes Jeudi, d'aſſez bonne heure, pour avoir encore le plaiſir de nous promener long-temps. On vint par la Nouë. où l'on mit pied à terre, & l'on continua la promenade par le Parc juſqu'au Chaſteau.

Quelle propreté, quelle chere!
Mais quel bon appetit auſſi!
Et voilà la vie ordinaire
Qu'on meine quand on eſt icy.
Le Jeu, le Billard, & la Chaſſe,
Une liberté douce, un tranquille loiſir
Y font paſſer avec plaiſir
Le reſte du temps, qui s'y paſſe
Trop viſte pour nôſtre deſir.

Vous ſeule, Madame, parmi tout cela vous nous y faites trouver quelquefois le temps un peu long.

Malgré tous les plaiſirs que l'on y peut avoir,
Et qu'on gouſte bien mieux qu'on ne peut les deſcrire
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
Chacun vous y trouve à redire;
Depuis le ſoir juſqu'au matin,
Le Maiſtre du Logis a le meſme chagrin.

Peut-eſtre qu'après ces nouvelles-là, vous ne vous ſouciez guere d'en ſavoir d'autres. Je ne laiſſeray pas pour tant de vous dire:

Que le fils de la Poule blanche,
L'heureux Seigneur d'Angervilliers,
Qui gagne des Louïs à centaine, à miliers,
Sans aucun eſpoir de revanche
Eſt icy de deux jours avant le ſaint Dimanche.

Vous jugez bien, Madame, que ſon arrivée n'a rien diminué de noſtre joye. Toute la compagnie prit une nouvelle gayeté dez qu'il parut. Une ſeule choſe l'a moderée.

C'eſt qu'il clignotte encore un peu,
Et que ſa debile paupiere,
Qu'il affoiblit toûjours par ſon attache au jeu,
A peine ſouffre la lumiere.

Sans

Sans crainte d'aucun accident
Nous paſſions ainſi les journées,
Que nous trouvions toûjours trop courtes, trop bornées,
Et nous attendions cependant
L'Intendant aux larges eſpaules,
Le plus corpulent Intendant
Qu'on ait jamais veu dans les Gaules:
Mais un autre l'a devancé,
Qui change un peu l'air de la Scene:
Longin le grand niais en eſt tout engoncé,
Tout chagrin, tout embaraſſé;
Et d'un ton de voix couroucé,
Qui Diable, dit-il, nous l'ameine?
On s'en ſeroit fort bien paſſé:
Pourquoy ſon Intendance eſt-elle ſi prochaine?
Ah! que ſans ce malheur il eſtoit bien placé
Parmi les Diamants, dont la Province eſt pleine

Au reſte, Madame, vous ſavez que toutes les fois qu'on vient ici, on doit un voyage à la forge. Nous y fuſmes avanthier, & chacun s'y fit peſer, horsmis le gros Proſper qui eſtoit demeuré au logis pour en faire les honneurs au nouvel hoſte:

On euſt pourtant fort ſouhaité
Qu'il ſe fuſt mis dans la balance,

Pour avoir un peu connoiſſance
De combien de quintaux ſa pance a profité.

Que ſi l'autre Intendant fuſt venu, il auroit fallu les faire peſer l'un contre l'autre, & il ſe ſeroit trouvé des parieurs. Quant à moy.

Je ne voudrois pas entre-eux deux
Gager la valeur d'un grain d'orge;
Mais je gagerois bien pour eux,
Contre tous les poids de la forge.

Que vous diray-je maintenant, Madame, des promenades que nous faiſons tous les jours dans le Parc avec nombre de fuzils?

Le Prevoſt ſuit par tout, avecque ſon Trompette,
Et ſoit qu'une Perdrix s'envole, ou ſe remette,
Soit qu'un Lievre vienne à partir,
Le Trompette auſſi-toſt, croyant faire merveilles,
Sonne à nous rompre les oreilles:
On a beau cent fois l'advertir;
Il ſonne toûjours par couſtume;
Et d'un bruit aigre & faux il fait tout retentir:
On tire cependant ſur le poil, ſur la plume,
Et le gibier qu'on tuë a quelquefois le ſort
Du More du Duc de Beaufort.

Voilà, Madame, une peinture naïve de nos promenades, ou de nos Chaſſes. Car vous les appellerez comme

me il vous plaira. Je voudrois bien vous en pouvoir faire une auſſi fidelle de toute la bonne compagnie.

L'Agent au teint frais, aux doux yeux,
Qui ſouſtient ſi bien en tous lieux,
L'honneur & les droits de l'Egliſe,
Les ſouſtient à table encor mieux;
Il diſne d'ordinaire en homme qui meſpriſe
Le repas au ſoir ordonné:
Et le ſoir, quand la nappe eſt miſe,
Il devore en Chaſſeur qui n'auroit point diſné.
Le Cadet beau, bien fait, aimable comme un Ange,
Mais qui n'eut peut-eſtre jamais
Le loiſir de dormir en paix,
En gouſte autant qu'il peut le plaiſir à longs traits;
Et dort comme ſon frere mange.
Je ne dis rien de leur Aiſné,
Sinon que c'eſt un Diable, un vray determiné:
Avant que le ſoleil ait commencé de luire,
Il ſe promeine tous les jours;
Il fait par tout cent & cent tours;
Perſonne n'y peut plus ſuffire;
Et luy ſeul il nous laſſe tous.
Pour nous vanger & ſe reduire,
Madame, nous n'avons d'eſperance qu'en vous.

Je vous reparlerois du gros Proſper, ſi on le pouvoit ſans renouveller voſtre douleur & la noſtre, & s'il y avoit quelque choſe de nouveau à vous apprendre de lui.

Mais icy comme ailleurs le bonheur l'accompagne,
C'eſt toûjours le meſme Aſcendant,
Il ne peut joüer qu'il ne gagne.
Quant à Monſeigneur l'Intendant
Vous connoiſſez ſa politeſſe,
Ses bons mots, ſa delicateſſe,
Et comme il mange & comme il boit:
Avant qu'il fuſt venu Longin faiſoit de meſme;
Maintenant ce n'eſt plus cet appetit extrême;
Le pauvre homme à table ſe cheſme,
Il a diſné dez qu'il le voit.

Il me ſemble Madame, que voilà vous rendre un compte aſſez exact de tout ce qui ſe paſſe icy. Que ſi après avoir ſçû des nouvelles de tous ces Meſſieurs, vous voulez auſſi en ſavoir des miennes;

Je vous diray que moy leur humble ſecretaire
Je vais toûjours icy mon train,
Donnant ſur le Proſper comme à mon ordinaire
Et diſputant juſqu'à demain:
Je prens, après cela, le parti de me taire,
Madame; & je finis en vous baiſant la main.

LE

LE VOYAGE DE MUNIK,
A M. DESMARETZ.

J'Arrive tout preſentement,
Plus crotté, plus mouillé que l'on ne ſauroit dire:
Et pour ne pas perdre un moment,
Je me ſuis mis à vous eſcrire
Ces Vers que j'ay faits au galop,
Comme aſſurément, à les lire,
Vous ne le connoiſtrez que trop:
Si pourtant j'oſe me promettre
Que voſtre emploi laborieux
Puiſſe ſeulement vous permettre
D'y jetter en paſſant les yeux.
Nous courions d'abord fort à l'aiſe,
Chacun dans une bonne chaiſe;
Un Duc ſplendide à qui le Roy,
Par un choix rempli de prudence,
A donné l'éclatant emploi
D'amener la Princeſſe en France;
Un marquis jeune, brave, & ſage par avance;
Un Abbé fort peu riche; & cet Abbé c'eſt moy.
Mais,

Mais, dez la troiſieme journée,
Des trois chaiſes il ne reſta
Que la chaiſe au Duc deſtinée;
Tout le reſte à cheval monta:
Et comme pour preſſer le Royal Hymenée
Chaque inſtant ſembloit une année,
Nuit & jour, ſans relaſche on courut, on trotta.
L'Eſpreuve eſtoit pour moy nouvelle;
Je n'eſtois point fort exercé:
Cependant, ſoit ardeur de zele,
Soit auſſi vigueur naturelle,
Je ne me ſens point haraſſé
De la courſe continuelle;
Et tout, juſqu'à preſent, s'eſt aſſez bien paſſé;
Sinon que ma botte a percé,
Malgré la promeſſe infidelle
Du Savoyard qui m'a chauſſé;
Et qu'auprés de Nancy j'eus le coſté froiſſé
Car du reſte, grace à ma ſelle,
Grace au chamois, à la chandelle,
Je ne ſuis point ailleurs bleſſé.
Juſqu'icy la greſle & la pluye
Nous ont toûjours accompagnez,
Choſe qui d'ordinaire ennuye

Les

Les gens les plus determinez :
Et s'il faut que le temps s'eſſuye,
Nous aurons le chagrin d'avoir le vent au nez.
En tous lieux, ſur noſtre paſſage,
Ce ſont des debordements d'eau,
Qu'il faut traverſer preſque à nage :
Chaque fleuve, chaque ruiſſeau,
Groſſi par un ſoudain orage,
A par tout franchi ſon rivage ;
Et mis ſous un meſme niveau ;
Tous les champs de ſon voiſinage :
Il falloit pour noſtre voyage,
Au lieu de chevaux, un bateau.
Juſques aux ſangles dans la crotte,
Voilà que maintenant je trotte
Sur un cheval qui va boitant :
Toute la troupe ſuit, & marque ſes alleures
Par de larges éclabouſſeures
Qu'elle fait jallir en trottant,
Sur les hommes, ſur les montures ;
J'en viens d'emplir en cet inſtant
Le Poſtillon de Luneville
Qui va devant moy barbotant :
Un homme qui ſuit à la file,

Vient

Vient de m'en faire tout autant.
Mais le chemin devient moins ſale,
En approchant du village, où
La brave Nobleſſe d'Anjou
Fut une nuit trouſſée en male
Par une troupe Imperiale.
L'Allemagne a fort eſtalé
Le merite de cette aubade ;
Par tout elle en a fait parade,
Comme d'un ſuccés ſignalé :
Et ce que j'y trouve de pire,
En France meſme on a raillé
De l'Arriereban deſpouillé :
Mais, aprés tout, que peut-on dire
De cet enlevement dont on a tant parlé ?
Sinon que la Troupe Ennemie
N'eſtoit pas beaucoup endormie,
Et que l'Arriereban n'eſtoit guere éveillé ?
Mais voilà que mon cheval rentre
Dans les crottes juſqu'au ventre ;
Je crains qu'il n'enfonce ſous moy :
J'en ſuis dehors, je voy les rochers de Saverne.
On y monſtre encor la Caverne,
Où s'aſſit autrefois le Rival d'un grand Roy ;

CHAR-

CHARLES, qui triompha de FRANÇOIS, ſous Pavie,
Où le ſort nous traita ſi mal :
Mais qui malgré la gloire, & l'éclat de ſa vie,
De tant de fortune ſuivie
Euſt eſté pour LOUIS un trop foible Rival.
Paſſons viſte vers Argentine,
Strasbourg vulgairement parlant :
Mon cheval eſt retif, & lent ;
O l'impertinente Machine !
Picquons ; la porte y ferme avant la fin du jour :
Courage, j'apperçoy la Tour
Par nos ſoldats tant deſirée :
Ils pretendoient y faire une bonne curée
Dez le moindre ordre de la Cour.
Combien d'entre eux, la nuit, l'ont en ſonge pillée !
Mais pendant que tout chargez d'or
Et courbez ſous le faix ils s'en chargeoient encor ;
Leur paupiere s'eſt deſillée ;
Et d'un coup de tambour la brigade éveillée
A malheureuſement perdu tout ſon Threſor.
Nous voicy dans la ville ; elle eſt belle, elle eſt grande,
Elle paroiſt riche & marchande :
Je ſuis fort ſatisfait de tout ce que j'y voy :
Il n'y manque rien qu'une choſe,
C'eſt la Protection du Roy,

Que

Que je luy ſouhaite, & pour cauſe.
Elle ne craindroit point alors
Qu'on vinſt bruſler ſon Pont, qu'on vinſt raſer ſes Forts,
Son Peuple farouche, indocile,
Et qui n'a ni bride, ni mors,
En devſendroit plus doux, plus ſage, plus tranquille;
Et ce ſeroit enfin le ſalut de la ville,
Pour le dedans, pour le dehors.
Mais le voilà ce Pont que la guerre derniere
A rendu ſi fameux d'un & d'autre coſté:
S'il ſe fuſt maintenu dans la neutralité,
Chaque piece en ſeroit plus ſaine, & plus entiere,
Mais, pour avoir eſté moins François qu'Allemand,
Il eſt encor tout noir, & preſque tout fumant
Des feux d'une juſte vengeance.
Les Forts ne ſont pas mieux traitez:
Le Marquis me fait voir qu'ils ſont tous deux reſtez
Sans paliſſade, & ſans deffenſe.
J'obſerve cependant qu'à l'aſpect de ces lieux
Il jouit en ſecret du noble teſmoignage
Que tout y rend à ſon courage,
Et que d'un air victorieux;
Et comme s'il falloit, à travers le carnage,
De nouveau s'y faire paſſage,
Il les meſure encor des yeux

Quel

Quel fut le Mareſchal, & quel devoit-il eſtre!
Quand il le vit s'en rendre maiſtre,
Après un aſſaut furieux.
Que ſa joye alors fut extreme!
Et qu'en cet exploit glorieux
Il ſe reconnut bien luy meſme!
Et qu'il reconnut bien le ſang de ſes ayeux:
Mais adieu, le Rhin, je vous laiſſe.
Je vais courir, comme un perdu:
Car le Duc n'a repos ni ceſſe,
Qu'il ne ſoit à Munik rendu,
Comme l'ordre du Roy l'en preſſe.
Fourt Poſtillon, fourt promptement,
Voilà desja que le jour baiſſe:
Il faut bien aller autrement,
Pour eſtre à la couchée, avant qu'il diſparoiſſe.
Mais l'enroüé cornet; dont tout l'air retentit,
D'un ton aigre nous avertit
Que nous ſommes prochez du giſte.
Deſcendons: eſt-ce là le lieu qu'on avoit dit?
Quel logis, quel giſte maudit!
Falloit-il donc aller ſi viſte,
Pour ne trouver ni feu, ni pain, ni vin, ni lit?
Pour comble un Poiſle, où l'on reſpire
Une molle & fade vapeur,

Qui

Qui fait preſque faillir le cœur,
Eſt l'endroit où l'on ſe retire;
Et de nos maux pourtant ce n'eſt pas là le pire:
Le pire eſt, ou qu'il faut dormir ſur le plancher,
Choſe, à mon advis, un peu dure;
Ou ſe reſoudre à ſe jucher
Sur un lit que je voy, dont la ſeule figure
Me determine preſque à ne me point coucher:
La choſe toutefois n'eſt pas encor bien ſeure;
Et pour ne me rien reprocher,
Je croy qu'elle merite, avant que de conclure,
Deliberation plus meure:
Cependant je m'en vais taſcher
De deſcrire ce lit avec ſa garniture.
Muſe, qui ni ma coſte, où j'ay ſouffert fracture,
Ni les mauvais chemins, dont encore je murmure,
De mes pas n'ont peû deſtacher;
Vous qui m'inſpirez de toucher
Un deſſein de cette nature,
Secourez-moy dans la peinture,
Que j'entreprens d'en ébaucher.
Il eſt fait en forme d'Armoire;
Et l'on y monte par degrez:
Des rideaux, vous m'excuſerez,
Ces ſortes de lits-là font gloire

De n'en eſtre jamais parez.
L'ambitieux chevet juſques au ciel s'eleve;
J'entends juſques au ciel du lit;
Et de la couche large & breve
Tient la moitié, ſans contredit;
Une coüette de cuir vers le milieu renflée,
Mais mince & platte vers le pié,
Avec une autre coüette, encor plus bourſouflée,
En occupe l'autre moitié.
Voulez-vous coucher, c'eſt entre ces deux coüettes,
Où vous trouvez deux draps, grands comme deux ſerviettes
Qu'il faut tout vif s'envelir.
Romains, vainqueurs de l'Allemagne;
Et vous, Illuſtre Charlemagne,
Que vous l'avéz ſçû mal polir!
Au lieu de tant de loix, de toutes les natures,
Dont on vous a veu la remplir,
C'eſtoit des draps, des couvertures,
C'eſtoit des matelas qu'il falloit eſtablir.
Mais desja le ſommeil commence de ſuſpendre
De mes ſens aſſoupis la force, & la vertu,
Sans que je m'en puiſſe deffendre;
Jettons-nous ſur le lit tout botté, tout veſtu;
C'eſt le meilleur parti que je croy qu'on peut prendre.

Voilà

Voilà que je m'endors, bon ſoir:
Je m'en vais, pour un temps, ne rien du tout entendre,
Ne dire mot, & ne rien voir.
Je viens de m'éveiller, & je ſens à ma teſte
Que je n'ay pas dormi trop mal:
Levons-nous promptement, le Duc eſt matinal;
Et je voy que ſa chaiſe eſt desja toute preſte:
Il deſcend; viſte mon cheval.
Comment, c'eſt un Cravate; & le follet le penſe,
Si l'on s'en rapporte à ſes crins
Qui pendent juſqu'à terre, & ſont meſlez & fins.
Je laiſſe toutefois à chacun ſa croyance,
Sur le panſement des Lutins.
Le bon, c'eſt qu'il a l'air de faire diligence;
Eſſayons ſi l'effet reſpond à l'apparence;
Et faiſons-luy du pied devorer les chemins.
Desja d'une courſe legere
Nous avons paſſé les Eſtats
Que le Nekre enrichit de ſes vins delicats,
Et le Prince, en paſſant, nous a fait bonne chere,
Ce qu'aucun autre encor n'avoit pris ſoin de faire.
Desja nous avons veu le Danube inconſtant
Qui tantoſt Catholique, & tantoſt Proteſtant,
Sert Rome, & Luther de ſon onde;
Et qui comptant après pour rien

Le

Le Romain, le Lutherien,
Finit ſa courſe vagabonde,
Par n'eſtre pas même Chreſtien.
Rarement à courir le monde.
On devient plus homme de bien.
Je découvre une grande ville
Fameuſe par l'autheur de ſa Fondation;
Mais plus fameuſe encor par la Confeſſion
De l'an cinq cens, & trente & mille:
C'eſt Ausbourg, les dehors en paroiſſent tres-beaux;
Je la trouve au dedans magnifique & ſuperbe,
Par ſes baſtimens, par ſes eaux;
Mais dans les Carrefours on y voit croiſtre l'herbe.
Autrefois, à ce que j'apprens,
Elle n'avoit point cette tare;
Le Peuple y paroiſſoit moins rare;
On y rencontroit tant de gens,
Qu'il falloit toûjours dire gare:
Mais les Guerres des derniers temps,
Dont il reſte en ſes murs des teſmoins éclatans,
Et la Peſte affreuſe & barbare,
Dont aucun remede ne pare,
Ont éclairci ſes habitans,
Qui peu ſujets aux loix de la mode bizare,
N'ont que celle qui court depuis quatre cens ans.

Mais nous voicy bientoſt au bout de noſtre courſe,
Et Munik le ſujet des ſouſpirs du Dauphin,
Munik de tous ſes maux la ſource & la reſſource,
Munik ſe laiſſe voir enfin.
Que j'aurai tantoſt de matiere
De vous entretenir de la Cour de Baviere!
Que j'aurai de quoy raconter!
Quand j'aurai veu l'auguſte & charmante Princeſſe,
Dont les graces, l'eſprit, la bonté, la ſageſſe
Ne ſe peuvent aſſez vanter.
Mais à peine j'arrive; & desja l'on m'engage
A refaire un autre voyage;
On me charge d'aller porter
La nouvelle du Mariage,
Dont par les ſoins du Duc, & d'un Miniſtre ſage,
L'heureux jour vient de s'arreſter.
J'obeïs, ſans beaucoup de peine
Quoy qu'à ne rien diſſimuler,
Ma coſte ne ſoit pas fort ſaine:
Mais le temps ſe perd à parler;
Voilà les chevaux qu'on ameine;
Il faut courir, il faut voler.

AU MESME.

APrès une longue diſgrace
Souſtenuë avec fermeté,
Souſtenuë avec dignité,
Enfin vous revenez en Place:
Et voſtre retour dans l'Employ,
Dans les bonnes graces du Roy,
Lors qu'on n'oſoit preſque l'attendre,
Se trouve aſſaiſonné pour vous
De tout ce qui pouvoit le rendre
Et plus glorieux & plus doux.
Vous n'avez fait aucune brigue,
Vous n'avez formé nulle intrigue:
Et par le plus heureux effet
Que l'on ait jamais veu peut-eſtre
Auprès du Miniſtre & du Maiſtre,
Voſtre ſeul merite a tout fait.
Chamillard, qui n'a d'autre veuë
Que celle du bien de l'Eſtat,
Vous fait rentrer avec éclat
Dans la Place qu'il vous croit deuë;

Et le Public tout d'une voix
Applaudit à ſon juſte choix.
Si j'applaudis plus qu'aucun autre
A la juſtice qu'on vous rend :
Si je fais mon bonheur du voſtre,
Vous-meſme m'en eſtes garant.
Cependant quelque joye extrême,
Que me donne un retour heureux,
Que je vous ſouhaitois moy-meſme,
Je condamne preſque mes vœux :
Et ſongeant au temps où nous ſommes,
Aux ſentiments de voſtre cœur,
A l'attente, au beſoin des hommes,
Je vous plains de voſtre bonheur.

A MADAME
LA PRESIDENTE AMELOT.

QUe fait-on, Madame, chez vous?
Et comment vous portez-vous tous?
Diane, Medée, & Dampiere;
Diane voſtre paſſion,
Qui fait une ſi rude guerre
A la craintive nation;
Medée ardente, infatigable,
Contre l'animal éperdu;
Et Dampierre qui les accable
Du poids de ſon corps eſtendu.
Comment ſe portent Picholine,
Et ſa mere à la taille fine;
En qui le deffaut de grandeur,
Le ſeul deffaut de leur eſpece,
Eſt recompenſé par l'ardeur,
L'agrément & la gentilleſſe.
Le jeune enfant Dianichon
Permet-il toûjours qu'on eſpere
De le voir bien-toſt de ſa mere
Souſtenir la gloire & le nom?

Et ſes ſœurs qui ſont tiſonnées
Si differemment toutes deux,
Vous ſemblent-elles deſtinées
A reſpondre un jour à vos vœux ?
Mais des chiens aux chaſſeurs je paſſe :
Que fait Monſieur le Preſident ?
La fievre tierce de la chaſſe
Le rend-elle toûjours ardent ?
Sobre à table comme un Hermite
Preſſe-t-il toûjours de manger ?
Au jeu vous tient-il toûjours quite ?
Affin de vous dedommager
De voſtre bile qu'il excite,
Par les leçons qu'il vous debite :
Enfin va-t il toûjours ſon train,
Sans que jamais il ſe dementе
Dans une repriſe de trente ?
Et toûjours ſoit perte, ſoit gain,
Eſt-il gay, tranquille & ſerein ?
Comme ſelon toute apparence
Après vos chiens, & voſtre Eſpoux,
Vous vous donnez la preference,
Je les quitte ; & je viens à vous.
Voſtre ſanté reſiſte-t-elle
Au ſoleil, à la pluye, au vent,

Où vous l'expoſez ſi ſouvent?
Eſtes-vous tous les jours fidelle
A faire à pied, à travers champs,
Quelque promenade nouvelle?
Joüiſſez-vous toûjours du temps,
Tel que chaque jour vous le donne?
En prenez-vous toûjours ſi peu
Pour le ſoin de voſtre perſonne?
Et n'en employez-vous au jeu
Qu'autant que la raiſon l'ordonne?
Enfin du temps qui toûjours fuit,
Faites-vous toûjours le partage
Entre la lecture & l'ouvrage?
Et dans le tranquille meſnage
Que par vous la raiſon conduit,
Avez-vous toûjours l'avantage
Que vos chiens ſeuls y font du bruit;
Et que le reſte calme & ſage
De vos ſoins gouſte en paix le fruit?

A UN CAVALIER

Qui demandoit comment il ſe pouvoit faire qu'on luy preferaſt un homme de ſoixante ans.

VOs queſtions ſont admirables :
Mais je ne ſay ſi vous ſavez,
Que du lieu d'où vous m'eſcrivez
On n'en fit jamais de ſemblables.
Les noms de Bergere & d'Amant
Sont des noms qu'on n'y connoiſt guere :
Là je ne ſonge point à plaire ;
Je jonge à ſervir ſeulement.
Là me formant à la Sageſſe
Qui regne en toute la Maiſon,
Je compte pour rien la jeuneſſe,
Je compte pour tout la raiſon.
Comptez de meſme, & quant aux âges,
Lors qu'une autre fois entre nous
Vous en reglerez les partages,
Soyez moins avare pour vous.
En vous ſouvenant qu'à cinquante
Je vous ay dit d'adjouſter dix,

Sou-

Souvenez-vous auſſi qu'à trente
Vous m'avez dit d'adjouſter ſix.
Je perds un petit fils ſans doute,
Au nouveau calcul de nos ans;
Mais quoyque la verité couſte,
Je l'aime mieux que mes Enfans.
Je dirois meſme que je l'aime
Plus que les Dames de Loudun:
Mais au fond la Verité meſme,
Et ces Dames-là ne ſont qu'un.
Au reſte uſez moins de menaces,
Ce ſont moyens foibles & vains:
La perte de leurs bonnes graces
Eſt le ſeul malheur que je crains
Ce ſeroit une perte inſigne,
Rien ne pourroit m'en racquiter;
Mais ſi je ne m'en rends indigne,
Rien ne ſauroit me les oſter.

A DES DAMES QUI VIVOIENT enſemble à la Campagne dans une grande pieté.

POur la ſainte Communauté
Je ſouhaite, en quatre-vingt ſeize,
Qu'elle ſoit toûjours en ſanté,
Faiſant ſon ſalut à ſon aiſe.
Que l'Abbeſſe, eſpargnant ſon corps,
Qu'elle maltraite à toute outrance,
Se livre un peu plus au dehors,
Un peu moins à la penitence.
Que de la Prieure l'Abbé,
De l'Abbé la Prieure apprenne,
L'un à prendre la peine en gré,
L'autre à ſe donner moins de peine.
Que l'Econome noſtre Sœur
Aît toûjours pour le ſaint meſnage,
Autant d'argent que de douceur,
Et de force que de courage.
Que toûjours pour la Verité
Sa cadete bruſle de zele;
Et ne trouve à ſa volonté

De reſiſtance que chez elle.
Que le Directeur du Troupeau;
Car pourquoy s'oublier ſoy-meſme;
En ſoit aimé juſqu'au tombeau;
De quelle ſorte? autant qu'il l'aime.

Que l'Abbeſſe en murmure
Je veux, à tout hazard,
Luy faire enfin l'injure
De la loüer ſans fard.
Ainſi je dis,
Qu'une vertu plus pure
Ne ſe voit nulle part
Qu'en Paradis.

Sa charité, ſon zele
La détachent des ſens;
D'un ſi parfait modele
On a beſoin long-temps.
Ainſi je dis,
Que je ne veux pour elle
Que d'icy dans cent ans
Le Paradis.

A UNE DAME QUI BLASMOIT L'AVARICE.

L'Avare, & vous, vous croyez eſtre deux;
Et là-deſſus en tout temps, en tous lieux
Vous ne ceſſez de dire & de redire,
De tous les maux, l'Avarice eſt le pire;
Faire du bien eſt le plaiſir des Dieux.
C'eſt bien parlé; mais en faites-vous mieux?
Le Texte eſt beau; voicy le Commentaire:
Eſcoutez-moy, jeune Dame aux beaux yeux;
Et profitez d'un avis ſalutaire.
Seigneur avare, & belle Dame auſtere
Meriteroient tous deux, en verité,
D'eſtre privez, par juſtice exemplaire,
L'un de ſes biens, l'autre de ſa beauté,
Pour les punir, d'aimer à n'en rien faire.
Quelle folie! ils ſont tout leur plaiſir,
L'un d'eſtre riche, & l'autre d'eſtre belle;
En terminant en eux ſeuls leur deſir,
Choſe contraire à bonté naturelle.
A voſtre advis, qui des deux a plus tort?
Vous direz, luy; luy dira, non, c'eſt elle:

Et

Et ſi l'on vient à le preſſer bien fort,
Il pourra bien, afin de vous confondre,
Dire tout haut, c'eſt Madame du Tort.
S'il le diſoit, qu'auriez-vous à reſpondre?
Des beaux diſcours, des mots ſentencieux,
Accompagnez d'un diſcours gracieux.
Mais les diſcours devant un juſte Arbitre
Ne paſſent pas pour eſtre un fort bon titre.
N'allez donc plus rediſant en tous lieux,
Faire du bien eſt le plaiſir des Dieux,
Nous n'eſtes qu'un, ſur un pareil chapitre,
L'Avare & Vous.

L'ESTE' SAINT DENIS.

J'Avois compté dans mon voyage
Sur Saint Denis & ſon Eſté;
Saint Denis s'eſt mal comporté,
Je le cite à l'Aréopage.
Là joignant ma plainte à l'affaire
Qu'a desja Launoy contre luy;
On verra s'il eſt bien celuy
Que s'imagine le vulgaire.
On verra ce qu'il faut qu'on penſe
De tant de Myſtiques eſcrits,
S'il a jamais peu voir Paris,
Comment il s'eſt intrus en France.
On verra.... mais le temps ſe change,
L'air s'eſclaircir, & le Soleil
A tout diſſipé d'un coup d'œil;
Le Saint à la raiſon ſe range.
Que Launoy donc ſeul entreprenne,
Nonobſtant la preſcription,
De troubler ſa poſſeſſion,
Et celle de la Magdeleine.
Comme un point de critique pure,
Faux ou vray ne m'importe en rien,

Qu'il

Qu'il ſoit ou non l'Athenien,
C'eſt mon Saint, ſi le beau temps dure.

Saint denis n'a pas pluſtoſt ſçû,
Je ne ſay, par quelle eſtaffette,
Qu'entre nous la Paix eſtoit faite,
Que tout de plus belle il a pleu.
Saint Denis ce ſont là des voſtres,
Vous en avez desja fait d'autres,
Lors que chez vous auprès de Mons
Vous penſaſtes laiſſer ſurprendre,
La Paix faite, nos Bataillons:
Je ne ſay pas comment il vous plaiſt de l'entendre;
Mais je ſay ce que je ferai,
S'il pleut encore, j'eſcrirai.

LE VOYAGE INFRUCTUEUX.

J'Estois allé cette année en Touraine,
Pour y toucher quelque argent qui m'est deu,
Et qu'à Paris en vain j'eusse attendu:
Je parts, j'arrive, & donne une semaine
A ne rien faire; & puis je marque un temps
A deux Fermiers de mon petit Domaine;
Pour arrester un compte de deux ans,
Dont je croyois la recolte certaine.
Un des Fermiers, homme d'ordre & de sens,
Au jour marqué commence par me dire,
Je dois compter de quatorze cens frans,
Je les apporte; & de sa poche il tire
Quatre papiers, & me les donne à lire,
En me disant, en voilà pour le prix.
Il disoit vrai, tout s'y trouvoit compris;
C'estoient helas! quatre acquits de Decimes,
Au temps qui court, acquits trop legitimes;
Et pour argent aussitost je le pris,
Mais quel argent pour rouler dans Paris!
L'autre Fermier vint avec un Notaire
Pour faire mieux & mon compte & le sien,
Me disoit-il, & pour me satisfaire;

Et

Et je trouvois qu'il parloit aſſez bien.
On compte donc au jetton, à la plume;
De part & d'autre on calcule, on reſume,
On recommence: & le Praticien,
Après avoir en homme methodique,
Bien conféré ſon calcul & le mien,
Convint enfin qu'en bonne Arithmetique,
Il m'eſtoit deu plus de cinq cens eſcus.
Je m'attendois à les toucher ſans faute,
Preſt à ſigner; mais douleur aux vaincus;
J'avois compté par malheur ſans mon Hoſte.
Il a pourtant reconnu qu'il les doit:
Mais ſi quelqu'un, ſur ſa reconnoiſſance,
Veut me donner dix piſtoles d'avance,
Je luy ferai bon marché de mon droit.
Blaiſe partit pour faire amas de laine,
Dit un Proverbe; & s'en revint tondu.
Je ſuis ainſi revenu de Touraine,
Où j'ay mon temps & mon argent perdu.

POËSIES LYRIQUES, ET AUTRES.

REMERCIMENT AU ROY.

O D E.

POur rendre à tes Bienfaits ce que je puis leur rendre,
Grand Roy, que dois-je ſouhaiter;
Sinon que ta bonté, qui vient de les reſpandre,
M'aide à les pouvoir meriter.

Je puis bien par mes vers au temple de Memoire
Conſacrer tes Faits glorieux;
Mais que peuvent les vers, qu'une fidelle hiſtoire
Ne le puiſſe encor beaucoup mieux.

Je puis chanter ta gloire en la langue du Tage,
Et j'oſerois eſtre garent
Que l'Ibere croira que c'eſt un juſte hommage
Que l'Eſpagne meſme te rend.

Je puis à l'Italie apprendre ta vaillance
Avec des termes aſſez purs,
Pour luy faire douter ſi, peut-eſtre, Florence
Ne m'a point veu naiſtre en ſes murs.

Que ſi des vieux Romains, le ſtile noble & juſte,

Eſt

Eſt plus propre à te bien louer,
Je puis faire des vers que le Siecle d'Auguſte
Auroit peine à deſavouer.

Mon zele cependant compte pour peu de choſe
Tout ce que je viens de vanter;
J'aſpire à te ſervir, & ſi je ne m'impoſe,
J'ay de quoy m'en bien acquiter.

J'ay de l'ardeur au moins, mais une ardeur extreme,
Et ſi digne enfin de mon Roy,
Que pour ſa propre gloire il ne ſauroit luy-meſme
Avoir plus de chaleur que moy.

Que ſi le Ciel, peut-eſtre, à mon eſprit denie
Toutes les lumieres qu'il faut;
Il en eſchappe aſſez de ton vaſte genie
Pour ſuppléer à ce deffaut.

C'eſt ainſi qu'en ton camp, ta valeur heroïque
Paſſe juſqu'aux moindres ſoldats;
Et qu'à quelque entrepriſe où ton choix les applique,
Tout devient poſſible à leurs bras.

La Flandre en peut ſervir d'une preuve fidelle
La Flandre, dont les vaſtes Forts
Ont oſé vainement de tes armes contre elle

Souſte-

Souſtenir les premiers efforts.

La Comté peut encor en rendre teſmoignage,
Le paſſé flattoit ſon orgueil,
Elle croyoit des tiens desja voir le courage
Se creuſer chez elle un cercueil,

Tes Guerriers cependant, malgré l'hyver contraire,
Malgré ſes remparts & ſes tours,
Et malgré les efforts qu'elle a tenté de faire,
L'ont conquiſe en moins de dix jours.

Mais, que ne peut un Camp qui te voit à ſa teſte
Affronter par tout le danger ?
Si tu veux que du Monde il faſſe la conqueſte,
Sous tes loix il peut le ranger,

SUR UN GENTILHOMME QUI ne ſe rendit au Siege de Lille, que le jour de la priſe.

EPIGRAMME.

EN vain du Grand Loüis le bras victorieux
Preſſoit la conqueſte de Lille;
Un ordre immuable des Cieux
Rendoit ſon effort inutile.
Paul eſtoit le fatal Achille,
A qui ſeul eſtoit reſervé
De mettre à fin cette entrepriſe:
A peine fut-il arrivé,
Qu'auſſi-toſt la ville fut priſe.

AU ROY,

SUR LE DESARMEMENT DU DUC DE LORAINE.

ODE.

LE bruit des armes redouble,
Va, Prince, n'attends plus rien,
Du Protée Auſtraſien;
Vange l'Europe qu'il trouble:
Va diſſiper promptement,
Du temeraire armement
L'audace mal ſouſtenue:
Preſte à marcher où tu veux,
La Victoire, au bruit venuë,
Attelle ſon Char pompeux.

La Terreur que rien n'arreſte,
Ni fleuves, ni mers, ni monts,
De tes vaillants bataillons,
S'eſt desja miſe à la teſte:
Desja l'eſpée à la main,
Au Camp du guerrier Lorrain,
Affreuſe elle ſe preſente:
Desja juſqu'au fond du cœur,

De ſon haleine glaçante,
Elle luy ſouffle la peur.

Mais au gré de ton courage
On te reſiſte trop peu,
Par le fer & par la feu,
Tu voudrois t'ouvrir paſſage:
Tu voudrois, au champ de Mars,
Voir à tes ſeuls eſtendars
Toute la terre oppoſée;
Et par une noble erreur,
Tu crois qu'une palme aiſée
N'eſt pas digne d'un grand cœur.

Que ſi l'aſpre jalouſie,
Qui ronge les Potentats,
Faiſoit armer leurs Eſtats
En faveur de l'Auſtraſie;
Que leur guerriere chaleur
Offriroit à ta valeur
Une ample moiſſon de gloire!
Que cent bataillons deffaits,
Au grand jour d'une Victoire,
Rempliroient bien tes ſouhaits!

Tel le maiſtre du Tonnere

Frappe

Frappe les monts orgueilleux,
Dont le ſommet ſourcilleux
Semble au ciel porter la guerre,
Alors tombe avec fracas
Des Rocs briſez en éclats,
La maſſe énorme & peſante.
On en voit, de toutes parts,
Tout noirs de la foudre ardente,
Fumer les morceaux eſpars.

Mais le Lorrain s'humilie,
Ton cœur s'en plaint en ſecret,
Et ne voit qu'avec regret,
Qu'au bruit de ton nom tout plie.
Conſole-toy toutefois,
Ainſi du guerrier François,
S'eſpargne le ſang fidelle;
Ce ſang merite tes ſoins;
La victoire la plus belle
Eſt celle qui couſte moins.

ODE A ACHANTE.

LOrs qu'à la ſuite de la Cour
Vous paſſez la nuit & le jour,
Dans le bruit, dans l'inquietude,
Et que negligeant les neuf Sœurs
Vous eſtes privé des douceurs
De la retraite & de l'eſtude;
Moy je gouſte icy les plaiſirs
Qu'on trouve dans la ſolitude,
Quand d'un eſpri reglé l'on borne ſes deſirs.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on ſoit moderé,
On peut trouver que tout abonde,
Sans amour, ſans ambition,
Exempt de toute paſſion,
Je joüis d'une paix profonde;
Et pour m'aſſeurer le ſeul bien
Que l'on doit eſtimer au monde,
Tout ce que je n'ay pas, je le compte pour rien.

Je compte pour rien les Threſors
Que l'Inde eſtale ſur ſes bords
Aux vœux de l'avarice humaine,
Les grandeurs qui ſont parmi vous

Tant

Tant d'amants & tant de jaloux,
Je les compte pour choſe vaine ;
Et compte enfin, pour un malheur,
Tout ce qu'on acquiert avec peine,
Qu'on poſſede en tremblant, qu'on perd avec douleur.

Qui peut dire les ſoins cuiſants
Qui devorent les Courtiſans,
Et quel noir chagrin les devore,
Il peut dire combien de pleurs
L'Aurore verſe ſur les fleurs,
Quand le jour commence d'eſclore :
Il peut compter les feux des Cieux,
Les ſables du rivage More,
Les vertus de LOUIS, & ſes faits glorieux.

De mille deſirs agitez,
Du bonheur d'autruy tourmentez,
Jamais contens de la Fortune,
Ils n'ont ſur les effets divers,
De ſes faveurs, de ſes revers,
Ni ſageſſe, ni force aucune;
Et quand le Soleil ſort des flots,
Et quand il fait place à la Lune,
Leur eſprit inquiet n'a jamais de repos.

De peur de devenir comme eux,
D'un commerce ſi dangereux ;
Songez, Achante, à vous deffaire :
Mais j'ay tort ; & ne ſay-je pas
Combien vous faites peu de cas
De ce qui ſéduit le vulgaire,
Et que charmé du ſeul LOUIS
Vous faites voſtre unique affaire
D'apprendre à nos Neveux ſes exploits inoüis.

Vous leur apprendrez les combats
Par qui des Bataves ingrats
Il a remporté la victoire ;
Ils liront pleins d'eſtonnement
Contre l'Ibere & le Flamand
Combien il s'eſt acquis de gloire ;
Et des hauts faits d'un ſi grand Roy,
Plus fidelle ſera l'Hiſtoire,
Plus ils auront ſujet d'en ſoupçonner la foy.

Vous le peindrez aux temps futurs,
Foudroyant les ſuperbes murs,
Qui tirent leur nom de la Meuſe.
Ni tel le plus grand des Ceſars,
Lors qu'il renverſoit les remparts,

Dont

Dont l'Auvergne eſt encore fameuſe;
Ni tel, lors qu'aux murs Tyriens
Il portoit une guerre affreuſe,
N'eſtoit point Alexandre à la teſte des ſiens.

Mais comment pourrez-vous jamais,
Avec d'aſſez fidelles traits,
Peindre ſa ſageſſe admirable,
Sa valeur, ſa noble fierté,
Sa conſtance, ſa fermeté
En toute choſe inébranlable,
Son cœur plus grand que l'Univers,
Et ſon vaſte eſprit ſeul capable
De regler le deſtin de cent Peuples divers?

Pour moy j'ay tenté quelquefois
D'élever juſqu'à luy ma voix,
Et d'en dire ce que je penſe:
Mais inſtruit par mon vain effort,
Qu'à mon ſujet je faiſois tort,
Je cede à cette experience;
Et de peur de le ravaler,
J'admire & j'adore en ſilence
Les vertus que ma voix ne ſauroit égaler.

CANTIQUE POUR LE ROY,

Tiré de divers endroits des Pſeaumes.

VEnez, venez, Peuple fidelle,
Venez rendre gloire au Seigneur;
Celebrons à l'envi ſa bonté paternelle,
Qui fait ſeule noſtre bonheur.

Que tout l'Univers retentiſſe
Des loüanges du Roy des Rois;
Que toute la Terre applaudiſſe,
Et meſle ſes chants à nos voix.

Des Terres Orientales,
Juſqu'aux lieux où meurt le jour,
Loüez-le au ſon des Cymbales,
Des Trompettes, des Timbales,
Des Clairons, & du Tambour.

Que tout ce que la Muſique
A de plus doux inſtruments,
Contribuë, en meſme temps,
A luy former un Cantique.

Non, Seigneur, ce n'eſt point de nous

Que

Que nous croyons tenir tant de grands avantages
Qui nous ont fait tant de jaloux :
Nos bons ſuccez ſont vos ouvrages ;
Et la gloire, Seigneur, n'en appartient qu'à vous.

Voſtre divine Providence
Veille pour le ſalut des Rois ;
Celuy dont nous ſuivons les Lois
Ne fonde qu'en vous ſeul toute ſon eſperance ;
Tant d'éclat & tant de puiſſance
Dont vous l'avez environné,
Ne ſera point ſujet aux Loix de l'inconſtance,
Conſervez-le long-temps pour le bien de la France,
C'eſt vous qui nous l'avez donné.

Et vous du Dieu vivant la plus parfaite image,
LOUIS, qui receutes de Dieu
Tant de divers dons en partage,
Que le Nom du Seigneur vous protege en tout lieu.

Que tous vos deſirs s'accompliſſent,
Que tous vos projets ſoient heureux,
Que tous vos deſſeins reuſſiſſent,
Qu'il exauce toûjours vos vœux.

Je deffens qu'on exerce aucune violence ;

Je ne veux point dans mes Eſtats
D'injuſtice, ni d'inſolence ;
Je n'y veux point ſouffrir la funeſte licence
De reſpandre le ſang en d'injuſtes combats.
Ainſi pour reprimer la Diſcorde & l'Audace,
Le Roy parle, & ſa voix en d'autres lieux les chaſſe.

Pour le recompenſer de tant & tant de biens,
Et remplir noſtre juſte attente,
Voſtre main toûjours bienfaiſante,
Adjouſtera, Seigneur, de nouveaux jours aux ſiens:
Vous prolongerez ſes années,
Qui tranquilles toûjours & toûjours fortunées,
Ne ſeront que bien tard bornées
Par la nuit du dernier ſommeil.
Son Throne en ſes Neveux doit eſtre ineſbranlable,
Vous le rendrez auſſi durable,
Auſſi brillant que le Soleil.

Son pouvoir s'eſtendra ſur l'Onde,
On verra ſes Vaiſſeaux par tout,
Riches des biens d'un autre Monde
Traverſer l'Ocean de l'un à l'autre bout.

Le vent change, & la Mer annonce la tempeſte

Par

Par le mugiſſement des flots ;
A la bien ſouſtenir le Pilote s'apreſte,
Et donne l'ordre aux Matelots.
L'air par tout s'epaiſſit, l'horizon diminuë,
Le jour avant le temps ſe dérobe aux regards,
Mille éclairs coup ſur coup eſchappent de la nuë,
Le Ciel tonne de toutes parts :
La neige, la pluye & la greſle
Tombent enſemble peſle meſle,
Tout paroiſt conjuré contre eux ;
Tantoſt un coup de mer juſqu'au Ciel les éleve,
Et tantoſt la vague qui creve,
Leur fait toucher le fond des abyſmes affreux.

Mais nous ne craindrons rien, quelque peril extrême
Que la Mer prepare pour nous ;
Car vous eſtes le Maiſtre, & la Mer eſt à vous.
D'un mot vous l'avez faite, & vous pouvez de meſme
D'un ſeul mot calmer ſon courroux.

Vous n'avez qu'à parler, & l'orage s'appaiſe ;
Les vents impetueux ſe changent en Zephirs ;
Les flots viennent ſans bruit au pied de la Falaiſe ;
Et les Mariniers chantant d'aiſe,
Arrivent dans le Port où tendoient leurs deſirs.

Des Iſles les plus reculées,
Que l'eſpace infini des campagnes ſalées
Aux plus hardis Nochers cachoit auparavant ;
Des Regions les plus bruſlées ;
Du fond de l'Arabie, & des bords du Levant,
Les Rois s'empreſſeront pour rendre hommage au noſtre ;
Et devenus ſes courtiſans,
Ils ne s'efforceront qu'à ſe vaincre l'un l'autre
Par de magnifiques preſents.

Le Roy dit au Seigneur, vous eſtes ma conduite,
Mon Dieu, ma force, & mon ſecours ;
C'eſt par vous que ma main aux combats eſt inſtruite ;
C'eſt par vous que je mets mes ennemis en fuite ;
Et que d'un bras d'airain je renverſe leurs tours.

En vain les Nations autour de moy fremiſſent,
En vain de mon bonheur les Peuples envieux,
Par de ſecrets complots l'un à l'autre s'uniſſent.
Celuy de qui le Throne eſt au-deſſus des Cieux
Rira de leur jalouſe haine,
Et confondra l'audace vaine
De leurs projets ambitieux.

Que

Que vos fleſches ſont acerées,
Seigneur, vous les tenez en tout temps preparées
Pour en percer le cœur des ennemis du Roy :
Il les diſſipera par ſa ſeule preſence,
Et les fera ſans reſiſtance
Trébucher à ſes pieds d'effroy.

Munis de cent remparts, environnez de l'onde,
Et rendus inſolents à force d'eſtre heureux,
Ils oſoient chaque jour du plus grand Roy du Monde
Provoquer le courroux contre eux.
Quand le fer & le feu deſoloient leur contrée,
Et que desja leur perte eſtoit preſque aſſurée,
Il fut dans leur malheur leur unique ſecours.
Cependant les ingrats envieux de ſa gloire,
Et de tant de bienfaits trahiſſant la memoire,
Les ingrats contre luy conſpiroient tous les jours.

LOUIS arme ſon bras pour en tirer vengeance,
Et fait marcher ſes Eſtendards,
La Victoire les ſuit, la terreur les devance,
Tout tremble au bruit de ſa puiſſance ;
Ses Ennemis confus cedent de toutes parts :
Beniſſons le Seigneur qui lance le tonnere ;

Il a foudroyé leur orgüeil;
Sa main les a briſez comme un vaiſſeau de terre,
Et leurs Forts qui devoient éterniſer la guerre,
Feurs Forts, leur eſperance, ont eſté leur cercüeil.

Le Roy paroiſt ſur le rivage,
On voit les flots reſpectueux
Suſpendre à ſon aſpect leur cours impetüeux
Pour lui faire un libre paſſage.
Par tout alors ſes bataillons
D'ennemis eſcraſez font fumer les ſillons,
Par tout enflé de ſang & groſſi de carnage,
Chaque fleuve inonde ſes bords,
Et roulant à grand bruit les armes & les morts,
A l'Ocean voiſin porte un affreux hommage.
C'eſt ainſi que le Dieu qui regit l'Univers
Eſtend ſa main ſur les pervers,
Et leur en fait ſentir la peſanteur mortelle:
C'eſt ainſi que par mille exploits
De l'Aiſné de ſon Peuple il ſouſtient la querelle,
Et l'éleve au-deſſus de tous les autres Rois.

Pour éterniſer la Memoire
De tant de ſuccez triomphans,

Les

Les Peres d'âge en âge en conteront l'Hiſtoire,
Et rendront leurs jeunes Enfans
Eſpris de l'amour de ſa gloire.
Mais, Seigneur, pour leur inſpirer
Que ce n'eſt qu'en vous ſeul qu'ils doivent eſperer,
Ils leur raconteront que ſa valeur extrême
Ne fondoit qu'en vous ſon appuy ;
Ils leur raconteront voſtre bonté ſuprême,
Et que vous frappaſtes vous-meſme
Tous ceux qui s'oppoſoient injuſtement à luy.

Qu'un ſi grand & ſi ſage exemple
Soit ſuivi de tous les mortels,
Qu'ils viennent tous dans voſtre Temple
Sacrifier leur gloire aux pieds de vos Autels.

Venez, venez, Peuple fidelle,
Venez rendre gloire au Seigneur ;
Celebrons à l'envi ſa bonté paternelle
Qui fait ſeule noſtre bonheur.

A M. L'EVESQUE DE MEAUX, lors qu'il eſtoit Precepteur de Monſeigneur.

ILluſtre & grand Prelat, dont la rare eloquence
Et le profond ſavoir font honneur à la France,
Et dont un grand Monarque a voulu faire choix,
Pour apprendre à ſon Fils ce qui fait les grands Rois,
Quoyque tres-éclairé dans ce haut miniſtere ;
Recevez les advis que vous donne un Confrere,
Et ſongez que tout homme en un poſte pareil,
Quelque habile qu'il ſoit, a beſoin de conſeil.
Pour inſtruire le Prince & former ſon enfance
A toutes les vertus dignes de ſa Naiſſance,
Vous feuilletez les Grecs, vous liſez les Romains,
Et leurs doctes eſcrits ſont tousjours dans vos mains,
Soit que l'aſtre du jour reſpande ſa lumiere,
Soit que la Lune au Ciel fourniſſe ſa carriere,
Sur les Livres colé, vous taſchez, en tout temps,
D'y chercher au Dauphin de grands enſeignemens.
Mais pourquoi, ſans beſoin, vous donner tant de peine,
Et prendre des detours d'une ſi longue haleine;

Dans

Dans la noble carriere, où ſous vos yeux il court,
Je vous ouvre un chemin & plus ſeur & plus court:
Pour inſtruire le Fils, eſtudiez le Pere;
Propoſez-luy ſans ceſſe un ſi grand exemplaire;
Et quel autre pourroit le mieux former jamais
Aux vertus de la Guerre, aux vertus de la Paix?
De ſes vaillants Heros, quoique la Grece chante
De ſes fameux Enfans, quoique Rome nous vante,
Et de quelque vertu qu'enfin l'Antiquité
Ait peu laiſſer l'exemple à la poſterité;
Trouveriez-vous pour luy d'aſſez parfaits modéles
Dans le Vainqueur de Munde, ou dans celuy d'Arbelles,
Ou dans les plus grands Rois, dont les faits éclatants
Ont garenti les noms de l'outrage du temps?
Pour le Fils de LOUIS, pour celuy qui doit eſtre,
Après le Grand LOUIS, de l'Univers le Maiſtre;
Il neſt point de modéle aſſez noble, aſſez grand,
Que LOUIS juſte, bon, liberal, conquerant,
Grave dans les Conſeils, profond, impenetrable,
Dans ſes juſtes deſſeins tousjours inébranlable,
Doux envers ſes Sujets, fier à ſes Ennemis,
Doux encore envers eux, dez qu'il les voit ſouſmis:
Magnifique en preſents, en Palais, en ſpectacles,
Conſtant à ſurmonter toute ſorte d'obſtacles,

Ama-

Amateur des beaux Arts, du Savoir Protecteur,
Et de l'Art militaire ardent Reſtaurateur.
Par ſon exemple ſeul, mieux que par mille exemples,
Il ſaura proteger la ſainteté des Temples,
Il ſaura ſouſtenir & ſes droits & ſon rang,
Contraindre ſes Sujets à menager leur ſang,
Rendre à ſes Aliez, à l'ombre de ſes armes,
Leurs Eſtats affermis contre toutes alarmes,
Elever le merite aux emplois ſignalez,
Se choiſir prudemment des Serviteurs zelez,
Entretenir tousjours dans le ſein de la France
Une tranquille Paix, une heureuſe Abondance,
Faire craindre par tout la majeſté des Loix,
Et ſeul d'un vaſte Eſtat ſouſtenir tout le poids.
Du Monarque ſur tout propoſez-luy ſans ceſſe
La bonté, la douceur, la profonde ſageſſe:
L'Univers que le Pere aura mis ſous ſa Loy,
A la valeur du Fils donnera peu d'employ,
Et ne lui laiſſera que l'avantage unique
De commander en Paix au Monde pacifique.
Monſtrez-luy toutefois, ſi des Peuples ingrats
Le forçoient quelque jour d'armer contre eux ſon bras;
Monſtrez-luy de quel bras, Louis lançant la foudre,
Du Batave orgueilleux, a mis les Forts en poudre;
Faites-luy voir Louis, le front ceint de Lauriers,

Eſtonner

Eſtonner l'Univers par ſes appreſts guerriers,
Troubler ſes ennemis par des marches douteuſes,
Attaquer à la fois quatre Places fameuſes,
Les preſſer vivement, les reduire en deux jours,
Fidelle à la Victoire, en pourſuivre le cours;
Du Rhin impetueux franchir l'Onde ſuperbe,
Comme un ruiſſeau ſans nom, qui ſe cache ſous l'herbe;
A l'Ennemi tremblant ſous le fer du Vainqueur,
Ne laiſſer aucun lieu de reprendre vigueur;
Contraindre en moins d'un mois, deux Provinces entieres,
De ceder à l'effort de ſes Armes guerrieres.
Et reduire le reſte à n'avoir que le choix,
Ou de ſe pouvoir perdre, ou de ſubir ſes Loix.
Que s'il faut luy donner un exemple ſenſible,
Qu'aux forces d'un grand Prince il n'eſt rien d'impoſſible,
Lors que ſage, vaillant, plein d'une noble ardeur,
Il trouve tout obſtacle au deſſous de ſon cœur;
Faites-luy voir Louis ſous la Ville fameuſe,
Qui prit jadis ſon nom du Trajet de la Meuſe;
Monſtrez-luy ſa prudence & ſes ſoins glorieux
A conduire un grand Siege, à tout voir par ſes yeux;
Peignez-le au jeune Prince, actif, infatigable,
Vigilant; intrepide, humain, facile, aimable;

Tel

Tel enfin que les Siens en tout temps l'ont trouvé,
Et tel que l'Ennemi l'a cent fois eſprouvé.
Cachez-luy ſeulement à quel point il s'expoſe;
Ou ſi desja, peut-eſtre, il en ſait quelque choſe,
N'allez pas, par foibleſſe & par facilité,
Trahir voſtre devoir, l'Eſtat, la verité.
Dites-luy hardiment, voſtre employ vous l'ordonne,
Qu'un grand Roy ne doit pas expoſer ſa perſonne:
Laiſſez agir le zele, oſez blaſmer LOUIS;
N'eſpargnez pas le Pere en preſence du Fils;
Et n'oubliez enfin aucune choſe à faire,
Pour corriger le Fils du ſeul deffaut du Pere.
Inſtruit de cette ſorte aux devoirs d'un grand Roi,
Deſtiné pour donner à l'Univers la Loi,
Il ſaura quel chemin peut conduire à la Gloire,
Lors que du grand LOUIS il ſaura bien l'hiſtoire.

Sur les travaux de la Riviere d'Eure, & ſur les Eaux de Verſailles.

QUels ouvrages nouveaux s'élevant dans les airs,
A leur vaſte grandeur font ceder toute choſe!
C'eſt ainſi que Louis, dans la Paix ſe repoſe,
Et jouit du loiſir qu'il donne à l'Univers.
L'Eure, qui cependant ſuit la route nouvelle,
Où l'ordre des Deſtins & de Louis l'appelle,
Avec eſtonnement voit dans le ſein des Monts,
Les Travailleurs actifs, creuſer d'amples Valons;
Il admire en ſon cours les profondes Valées,
A la hauteur des Monts, par leurs bras égalées:
Et regarde ſurpris, les rivages nouveaux
Qu'ils donnent chaque jour au courant de ſes Eaux.
Allez rapidement, & ſous d'heureux auſpices,
Du ſuperbe Verſaille, augmenter les delices,
Heureux fleuve, & du cours de vos flots argentez,
Haſtez-vous d'embellir ſes Jardins enchantez.
C'eſt là qu'à l'Univers, ſurpris de ſes miracles,
Le plus grand des mortels prononce ſes oracles;
C'eſt de là, que pouvant par d'illuſtres exploits
Ranger le Monde entier ſous ſes auguſtes Loix,

Il calme d'un regard les fureurs de la Guerre,
Et donne le repos & la paix à la Terre.
Là regnent avec luy dans le meſme Palais,
L'amour de l'Equité, l'Abondance, la Paix;
Et là vous le verrez, dans ſa gloire ſupreme,
Maiſtre de toute choſe, & Maiſtre de luy-même,
Tousjours grand, tousjours juſte, & tousjours moderé,
Regir le Peuple heureux, dont il eſt adoré.
Mais, lors qu'en ces Jardins de verdure éternelle,
Où l'Art rend chaque jour la Nature plus belle,
Il viendra quelquefois, entouré de ſa Cour,
Prendre l'ombre & le frais vers le declin du jour,
Souvenez-vous alors d'employer, pour luy plaire,
Tout ce qu'a d'agrément voſtre onde pure & claire,
Et taſchez d'apporter, par vos charmes divers,
Quelque relaſche aux ſoins qu'il prend de l'Univers.
Soit qu'en de vaſtes lieux, par des routes aiſées,
Il vous veille eſpancher ſur les terres creuſées,
Et vous faire imiter par de paiſibles flots,
D'un lac tranquille & pur, le calme & le repos;
Soit que des longs tuyaux qui la tenoient captive,
Degageant pour un temps voſtre onde fugitive,
Il ſe plaiſe à la voir, d'un jet audacieux,
Abandonner la terre, & s'élever aux Cieux:
Enfin quelque nouvelle & diverſe figure

Qu'il

Qu'il aime à faire prendre à voſtre eau fraiſche & pure ;
Rendez-vous ſi ſoigneux à ſervir ſes plaiſirs,
Que tousjours le ſuccès reſponde à ſes deſirs :
Tantoſt dans une noble & ſuperbe ordonnance,
De vos flots dans les airs, pouſſant la violence,
Vous ſemblerez vouloir Architecte nouveau
D'un grand Arc de Triomphe, imiter le Berceau,
D'un Arc tel que Paris, plein d'ardeur & de zele,
Entreprend d'ériger pour memoire éternelle,
A l'Auguſte Louis, le Protecteur des Lois,
Le Vengeur des Autels, & l'Arbitre des Rois.
Tantoſt ſur un Theatre, orné de cent fontaines,
Vous inſtruirez vos eaux à varier les Scenes,
Et vous verrez les cris, les battements de mains
Suivre de toutes parts vos changements ſoudains.
Alors de vos priſons, forçant tous les obſtacles,
Aux yeux du grand Louis redoublez vos miracles,
Et rendez, s'il ſe peut, vos flots delicieux,
Dignes de ſa preſence, & dignes de ſes yeux.
Tantoſt dans les Salons, dont l'épaiſſe verdure
Fait toute l'ordonnance & toute la parure ;
Vous paſſerez des nuits plus claires que le jour,
Au milieu des Feſtins d'une ſuperbe Cour.
L'ordre, la politeſſe & la magnificence

Y reſpondront par tout au choix, à l'abondance;
Et vous acheverez d'y joindre par vos Eaux
Une elegance exquiſe & des charmes nouveaux.
Par vos ondes icy ſe verront arroſées
Cent colonnes de marbre en cercle diſpoſées.
Là vous vous hauſſerez, pour contempler les Dieux,
Qu'a ſçû tirer du marbre, un ciſeau curieux,
Et pour voir les Heros, dont Louis par ſa gloire
Obſcurcit chaque jour l'éclat & la memoire.
Icy vous troublerez, par vos hoſtes nouveaux,
Le ſecours que Latone eſperoit de vos Eaux:
En vain, par leur malheur, inſtruits de ſa puiſſance:
Ils auront eſprouvé juſqu'où va ſa vengeance;
Malgré leur changement, ils ſembleront tousjours
Luy vouloir de vos Eaux empeſcher le ſecours.
Là, par vous on verra du fardeau qui l'accable
Encelade eſbranler la maſſe eſpouventable:
On l'entendra par vous, de moments en moments,
Exhaler ſa douleur en longs gemiſſements;
Et par vous il ſaura, dans le mal qui l'outrage,
Elancer à grands flots les marques de ſa rage.
Quelle gloire pour vous! quel honneur ſans pareil!
Vous verrez chaque jour les Courſiers du Soleil,
Et le Soleil luy-meſme, en ſon char de lumiere,
S'élever

S'élever de vos Eaux, pour fournir ſa carriere.
Et lors que dans le Ciel, le brillant Dieu du jour,
De ſon chemin oblique aura fini le tour,
Et qu'il voudra laver, dans le cryſtal liquide,
La poudre & la ſueur de ſa courſe rapide;
Ce ſera dans vos Eaux, que de leurs propres mains,
Les Filles de Nerée appreſteront ſes bains.
Quelque fois aux beaux jours d'une feſte ſuperbe,
Vous verrez cent beautez former des pas ſur l'herbe,
A leur juſte cadence, aux airs melodieux,
Vous joindrez de cent jets le bruit harmonieux,
Et vos Eaux ſembleront, par un nombreux murmure
Accompagner les airs, & marquer la meſure.
Quelquefois, vers le Pole, après de longs detours,
En branches diviſé, vous prendrez voſtre cours,
Où d'un large coſteau la deſcente facile
De cent baſſins de marbre offre une double file:
Et tantoſt dans les airs, faiſant jaillir vos Eaux,
Tantoſt ſur le gazon formant de clairs ruiſſeaux,
Vous aimerez à voir le bruit ſourd de voſtre onde,
Inſpirer du ſommeil la paix douce & profonde.
Quelquefois, vers l'endroit, d'où le Dieu lumineux
Darde plus de rayons, & lance plus de feux,
Vous irez rafraiſchir, par vos treſors liquides,

Des arbres éternels, les racines avides,
Et parfumer vos Eaux des exquiſes odeurs,
Qui dans les airs ſans ceſſe exhalent de leurs fleurs.
Icy cheri de Flore, & verſant au tour d'elle
Le cryſtal pur & clair d'une eau tousjours nouvelle,
Vous ſemblerez preſſer les Zephirs amoureux,
D'avancer du Printemps le retour bienheureux.
Là Cerés ſentira vos Eaux fraiſches & vives,
Temperer des Moiſſons les ardeurs exceſſives.
Icy le vieux Saturne entouré de glaçons,
Sentira par vos flots, redoubler ſes friſſons.
Et là vous ſemblerez vouloir faire la guerre
A Bacchus couronné de pampre & de lierre,
Et d'une large pluye inondant ſes raiſins,
Moderer par vos Eaux la force de ſes Vins.
Combien de jour en jour, dans la pluſpart des choſes,
Voit-on de changement & de metamorphoſes!
Que ne peut point le temps! En ces lieux autrefois
L'Amour regnoit en maiſtre, & commandoit aux Rois;
Mais de tout ce qu'il eut de pouvoir & de gloire,
A peine en reſte-t-il quelque foible memoire.
Vous, ſi l'on vous permet d'approcher quelque jour
De l'Iſle, qui jadis prit ſon nom de l'Amour,
Qui fut le Siege heureux de ſon puiſſant Empire,

Et

Et n'eſt plus qu'un deſert où captif il ſouſpire;
D'un lieu ſi dangereux, contentez-vous alors
D'effleurer doucement les ſolitaires bords,
Et par une prudente & loüable conduite,
De vos flots, en paſſant, precipitez la fuite.

Mais quand de la Deeſſe aux cent yeux, aux cent voix,
Qui toutes pour LOUIS s'occupent à la fois,
Et pour le celebrer ne ſuffiſent qu'à peine,
Vous verrez la ſuperbe & fameuſe Fontaine;
Alors de tous vos flots, avec rapidité,
Raſſemblez tout le poids, toute l'activité,
Forcez avec eſclat leur priſon trop eſtrette;
Pouſſez-les, coup ſur coup, dans ſa claire trompette;
Et par de nouveaux flots, preſſant celui qui fuit,
Meſme à la Renommée, adjouſtez quelque bruit.

Permettez cependant, que quelquefois voſtre onde,
A l'Amant de Syrinx, entre les joncs reſponde,
Et ne dedaignez pas de faire, par vos eaux,
Gemir en ſa faveur les joncs & les roſeaux.

Abbaiſſez-vous auſſi quelquefois au commerce
Des Beſtes, qu'à parler le Phrygien exerce,
Et taſchez que vos eaux, en cent & cent façons,
Accompagnent leurs voix & ſes ſages Leçons.

Sous quelque forme enfin, qu'on veille vous reduire,
Rendez-vous ſi facile à vous laiſſer conduire;

Que Protée eſtonné, vous voye en meſme temps
L'imiter & le vaincre en tous ſes changements.
De quels Vers quelque jour, & de quel nouveau Stile,
Me verra-t-on chanter voſtre Eau pure & docile!
Et que ne devront point à vos Flots immortels
La Vertu, l'Innocence, & les ſacrez Autels!
Si l'aimable fraiſcheur de voſtre Eau pure & claire,
Long-temps au grand LOUIS peut meriter de plaire;
Et long-temps à la France, heureuſe ſous ſes Loix,
Conſerver le plus ſage & le plus grand des Rois.
Alors le Tage altier, la triomphante Seine,
Le Tybre ſi fameux par la grandeur Romaine,
Le Danube, le Rhin, le Gange aux Flots dorez,
Et l'Euphrate, & le Nil de palmes entourez;
Tous les fleuves enfin, que l'Ocean immenſe
Reçoit & rend ſans ceſſe avec meſme abondance,
Des charmes de vos Eaux également ſurpris,
Des Eaux également vous cederont le prix.
Que ſi fier de ſon Onde, autrefois transferée
Parmi les feux brillants de la voute azurée,
L'Eridan à vos Flots oſe le diſputer,
L'Eridan ſur ſes Flots vous verra l'emporter,

INSCRIPTIONS POUR LE ROY A LA PLACE DES VICTOIRES, A PARIS.

Pour la Statuë du Roy.

TEl eſt le Grand LOUIS en ſon air, en ſes traits,
Tel dans le haut éclat de ſa gloire ſuprême,
Il impoſe des Loix à la Terre, à luy-meſme,
Et voit ſa renommée au-deſſous de ſes faits.

La preſſeance de la France ſur l'Eſpagne en 1662.

En vain au premier Roy de l'Empire Chreſtien,
Tu veux, ſuperbe Eſpagne, égaler ta Couronne;
LOUIS jaloux du droit que ſon Sceptre luy donne,
Te force à reconnoiſtre & ſon rang & le tien.

Le Paſſage du Rhin, en 1672.

Le Grec fend le Granique avecque ſes Drapeaux,
Et le François armé paſſe le Rhin à nage;
Qui voudra comparer l'un & l'autre paſſage,
Que d'un Fleuve & de l'autre il compare les eaux.

La derniere Conqueſte de la Franche-Comté, en 1674.

Et Ceſar & LOUIS dans leur rapide cours
N'ont rien qui les égale, & rien qui les arreſte;
Tous deux ardents à vaincre, ont fait meſme conqueſte:
Mais Ceſar en deux mois, LOUIS en quinze jours.

La Paix de Nimegue, en 1678.

Quand l'Univers eſt las des fureurs de la Guerre,
Le Temple de Janus par Auguſte eſt fermé;
Il accorde la Paix aux beſoins de la Terre,
Et LOUIS la commande à l'Univers armé.

Les Duels abolis.

Pour bannir les Duels de l'Empire des Lis,
En vain nos plus grands Rois ont tout mis en uſage,
Le Ciel au ſeul LOUIS reſervoit cet ouvrage,
Il parle; & pour jamais on les voit abolis.

L'Hereſie deſtruite.

La gloire de LOUIS eſt icy toute ſainte;
Les Temples de l'Erreur qui tombent à ſa voix,
L'Egliſe qui triomphe, & l'Hereſie eſteinte
De ſon zele chreſtien ſont les dignes exploits.

La Bataille de Rocroy. 1643.

Que d'eſpoir aux Sujets, de crainte aux Ennemis
Donne un Roi qu'au berceau couronne la Victoire!
Mais par combien de faits d'immortelle memoire
L'a-t-on veu ſurpaſſer ce qu'il avoit promis?

Le reſtabliſſement de la Diſcipline militaire.

France, ſi tes Guerriers ſont vainqueurs en tous lieux,
Rends graces à LOUIS, au Ciel qui l'a fait naiſtre,
C'eſt à la diſcipline, aux leçons d'un tel Maiſtre
Que tu dois aujourd'huy ton eſtat glorieux.

Les Hollandois ſecourus dans la guerre de Munſter. 1664.

Des Bataves LOUIS ſe rend le Protecteur:
Quel chaſtiment un jour pourroit eſtre aſſez rude!
S'il arrivoit jamais que leur ingratitude
Peuſt leur faire oublier un tel Liberateur.

Le Combat de S. Gotard en Hongrie. 1665.

L'Ottoman qui marchoit fier, & victorieux,
N'a-t-il pas du François la valeur eſprouvée?
Le Rab groſſi de ſang, & l'Auſtriche ſauvée
En ſeront à jamais des teſmoins glorieux.

La premiere Campagne de Flandres. 1667.

Pour ſe faire juſtice & maintenir ſes droits,
LOUIS ſe voit contraint d'avoir recours aux armes:
Tout cede, tout fait joug aux premiers alarmes,
Et ce n'eſt que luy ſeul qui borne ſes exploits.

La Reformation de la Juſtice. 1667.

LOUIS dans ſes Eſtats fait refleurir Themis,
Rend aux Loix leur vigueur, & leur pouvoir ſupreme,
Et monſtre, en voulant bien s'y ſouſmettre luy-meſme,
Qu'il merite de voir à ſes Loix tout ſouſmis.

La Piramide élevée; & enſuite abattuë par la permiſſion du Roy. 1664. 1668.

Un meſme Luſtre a veu par meſme authorité
La Piramide à Rome élevée & deſtruite;
Rome, connoi LOUIS, & deſormais inſtruite,
Redoute ſa colere, & cheri ſa bonté.

La priſe de Maſtrik. 1673.

Sur la Meuſe LOUIS fait entendre ſa foudre,
Et tout ce qu'eut Maſtrik de nombreux combatans,
Ou reſte enſeveli ſous ſes remparts en poudre,
Ou reduit aux abois ſe rend en peu de temps.

La

La Bataille de Senef. 1674.

Contre le ſeul François, Germain, Batave, Ibere,
Font marcher fierement leurs Bataillons ſerrez,
Seul il ſuffit à tous par ſa valeur guerriere,
Et rompt les Ennemis contre luy conjurez.

Les trois Combats gagnez en Allemagne, à Sintzheim en 1674. *à Ensheim, & à Altenheim en* 1675.

Des François en tous lieux la valeur ſe ſignale,
Trois fois le fier Germain ſe meſure contre eux,
Et trois fois on le voit dans ſa Terre natale
Sous le fer du Vainqueur mordre le champ poudreux.

Le Combat Naval auprès d'Auguſte en Sicile, 1676.

Le Batave & l'Ibere uniſſent leur pouvoir,
Et ſur Mer aux François diſputent la Victoire;
Le François eſt vainqueur, & pour comble de gloire
Fait tomber ſous ſes coups leur Chef & leur eſpoir.

Le Combat Naval au Port de Palerme, 1676.

Sur le champ ſpacieux de l'Empire des Mers,
De nouveau le François preſſe, tonne, foudroye:
Les Vaiſſeaux ennemis ſont aux flammes en proye,
Et les eſclats fumants en volent dans les airs.

Valanciennes priſe d'aſſaut & ſauvée du pillage.
1677.

Quels effets ſurprenants ne doit-on point attendre
Du Soldat que LOUIS a pris ſoin d'enſeigner!
En Guerrier intrepide il ſçait tout entreprendre,
En modeſte Vainqueur il ſçait tout eſpargner.

La Bataille de Caſſel, 1677.

Plein du feu de LOUIS l'impatient Philippe
Marche intrepidement au Batave Guerrier,
L'attaque avec vigueur, l'eſbranle, le diſſipe,
Et ſe couvre le front d'un immortel Laurier.

La Priſe de Cambray, 1677.

Quelle Place aux François fut jamais plus fatale!
LOUIS pour les venger la meſure des yeux,
Et jette, en la forçant, une ſurpriſe égale
Dans l'eſprit des Vaincus & des Victorieux.

La Flotte des Hollandois bruſlée à Tabago en Amerique.
1676.

Dans un autre Hemiſphere, à l'abri de ſes Forts,
La Flotte du Batave en vain croit ſe deffendre,
Du François attaquée elle eſt reduite en cendre,
Et d'effroy l'Amerique en tremble en tous ſes bords.

Gand pris pour forcer l'Eſpagne à la Paix, 1678.

Pour contraindre l'Eſpagne à terminer la guerre,
Gand eſt en plein hyver par LOUIS emporté;
Tant l'ardeur de donner le repos à la Terre,
Fait trouver tout facile à ſon cœur indompté.

Les Suedois reſtablis en Allemagne, 1679.

Du vaillant Suedois LOUIS prend la deffenſe,
Les Danois, les Germains diſputent vainement;
Par crainte ou par reſpect, tout cede à ſa puiſſance,
On voit l'Elbe, & l'Oder ſaiſis d'eſtonnement.

Strasbourg & Caſal ſouſmis en un ſeul & meſme jour. 1681.

Au ſeul Nom de LOUIS Caſal devient François,
Strasbourg à ſon aſpect cede ſans reſiſtance;
Et tel eſt ſon pouvoir, que malgré leur diſtance,
Un ſeul & meſme jour les range ſous ſes Loix.

La priſe de Luxembourg. 1684.

Aux armes de LOUIS la Nature, ni l'Art
Ne peuvent oppoſer que de foibles barrieres:
Luxembourg tombe enfin, & des meſmes Frontieres
Dont il fut la terreur, il devient le rempart.

La jonction des Mers.

Pour joindre les deux Mers on a veu d'âge en âge
Les plus grands Potentats faire de vains efforts:
Mais LOUIS plus heureux, plus puiſſant, & plus ſage,
De l'une & l'autre Mer joint pour jamais les bords.

Les ſoumiſſions de Gennes. 1685.

De l'auguſte LOUIS, vain & foible Genois,
Haſte-toy promptement d'implorer la Clemence;
Et pour te deſrober à ſa juſte vengeance,
Vien apprendre à ſes pieds à reſpecter nos Rois.

Les Mers renduës libres de Pirates. 1685.

Mille Vaiſſeaux Romains, & Pompée à la teſte,
Des Pirates jadis ont delivré les Mers;
Et LOUIS par ſa foudre à tonner tousjours preſte,
Rend des Mers en tous lieux les paſſages ouverts.

Les Ambaſſades des Nations éloignées.

Attirez par le bruit du grand Nom de LOUIS
Le Scithe belliqueux, l'Indien, & le More
Abandonnent le Nord, le Couchant, & l'Aurore,
Et tous, à ſon aſpect, demeurent ébloüis.

Les Travaux de la Riviere d'Eure.

Quels ouvrages nouveaux s'élevant dans les airs,
A leur vaſte grandeur font ceder toute choſe!
C'eſt ainſi que LOUIS dans la Paix ſe repoſe,
Et joüit du loiſir qu'il donne à l'Univers.

INSCRIPTION
POUR LA STATUE DU ROY
EN BRETAGNE.

TEL l'Auguſte Louis, le plus grand des humains,
Marche dans les Combats, ſuivi de la Victoire;
Tel la Religion, la Majeſté, la Gloire,
Pour regir l'Univers l'ont formé de leurs mains.
L'Art n'a jamais rien fait ſur le bronze fidelle,
Ni de plus reſſemblant, ni de plus achevé;
Mais la reconnoiſſance, & l'amour & le zele
Dans le cœur des Bretons l'ont encor mieux gravé.

Sur ce que le Roy ne voulut point de harangues après la Priſe de Mons, en 1691.

RONDEAU.

IL eſt heureux LOUIS dans tout le cours
De ſes exploits, & le ſera tousjours;
Car le grand ſens joint à l'Experience,
Et la valeur unie à la puiſſance
De la Fortune aſſurent le concours.

De Mons, de Nice il attaque les tours;
Les Alliez alors ſe trouvent courts;
Tout ſe ſouſmet en preſence, en abſence
Il eſt heureux.

L'Academie, & la Ville, & les Cours,
Luy preparoient de grands & beaux diſcours:
Contre l'ennuy d'une longue audience,
Rien n'euſt ſervi, ni valeur, ni prudence:
Sa modeſtie eſt venuë au ſecours;
Il eſt heureux.

Sur la priſe de Mons & de Namur, en 1691. & en 1692. à la veuë du Prince d'Orange.

RONDEAU.

SAns coup ferir, l'Uſurpateur Guillaume,
S'eſt par cabale emparé d'un Royaume;
Il en mettroit bien d'autres ſous ſes Lois,
S'il ne falloit que tromper des Anglois,
Sans ſe ſervir de Lance ni de Heaume.

On pourroit faire aiſement un gros Tome
Des beaux diſcours dont il vous les empaume;
Car de la langue il fait de grands exploits,
Sans coup ferir.

Homme pareil n'a le Ciel ſous ſon Dome,
Pour bien ſiffler les Alliez en paume;
Mais quand Namur ou Mons ſont aux abois,
Il laiſſe faire à leur gre les François,
Et ſpectateur de la feſte, il la chome
Sans coup ferir.

Sur la deffaite des Flotes Angloiſe & Hollandoiſe, devant Cadis, en 1693.

RONDEAU.

IL eſt à nous l'Empire de Neptune,
Diſoient par tout, enflez de leur fortune,
Le fier Batave & l'orgueilleux Anglois;
Et leur fortune eſtoit, que de trois fois,
Deux fois battus, ils avoient vaincu l'une.

Ce fut ſans gloire; ils n'en eurent aucune,
Car ils n'ont pû, malgré noſtre infortune
Dire jamais d'un ſeul Vaiſſeau François,
Il eſt à Nous.

Peuples que ligue une fureur commune,
Et que l'éclat de la France importune:
De l'Ocean vous vous diſiez les Rois;
Mais n'arborez en l'an nonante & trois,
Que des Cyprés à tous vos Maſts de hune,
Il eſt à Nous.

Sur le Prince d'Orange, en 1693.

RONDEAU.

IL a bien fait du fracas & du bruit,
L'Uſurpateur, depuis quatre-vingt-huit :)
Bien cabaler eſt ſon grand ſavoir faire,
Il a par là dethroné ſon Beau-pere,
Et mis en feu l'Europe qu'il ſeduit.

Pour le combat, d'ordinaire il le fuit;
Mais s'il le faut, & qu'il y ſoit reduit,
Il le ſouſtient; dans la derniere affaire
Il a bien fait.

Tousjours vaincu, jamais rien ne luy nuit,
Seul de la Guerre il recueille le fruit;
A-t-il un ſort? a-t-il un caractere?
Et Nous? mais chut; le mieux eſt de ſe taire,
Et l'on dira, l'Autheur s'eſt bien conduit;
Il a bien fait.

RON-

PARODIE

DU MESME RONDEAU

PAR M***.

Contre le Roi Jâques.

IL a bien fait du bruit & du fracas,
Jaques ſecond tombant du Trône en bas.
Porter malheur eſt ſon grand ſavoir faire,
Il a par là plongé dans la miſere
Loüis quatorze avec tous ſes Etats.

De s'expoſer on ne l'accuſe pas,
Ou ſi jamais il fit ce mauvais pas,
Il ſçût fuïr & ſe tirer d'affaire,
Il a bien fait.

A Saint Germain ſe donnent ſes Combats,
Là de Guillaume il conclut le trepas,
Et pour finir plus promptement la guerre,
Prenant Calais pour un Port d'Angleterre,
Il y débarque, & ſe moque des Rats; *
Il a bien fait.

* *A la Bataille de la Boine en Irlande, le Roi Jaques s'enfuit à toute bride; s'embarqua inceſſamment & alla débarquer à Calais; de là, il prit la poſte pour St. Germain, où il eſt mort.*

Ron-

Rondeau de M. de Corbinelli à M. l'Abbé Regnier, ſur ſon Rondeau; Il a bien fait.

IL eſt parfait voſtre ouvrage, il eſt beau,
D'un ſens exquis, d'un tour fin & nouveau,
La chute eſt juſte, & digne qu'on l'admire,
Et quant aux Vers, ce que je vous puis dire,
Ils ſemblent tous ajuſtez au niveau.

Des Beaux eſprits, le delicat troupeau,
Et des Cenſeurs le rigide Bureau:
Tous de concert, au bas, ont fait eſcrire;
Il eſt parfait.

Meſme l'on dit que le fameux Boileau,
De tant d'Autheurs redoutable Fleau,
Après l'avoir trois fois entendu lire,
S'eſt eſcrié, les traits de la Satyre
Doivent tousjours reſpecter ce Rondeau;
Il eſt parfait.

Reponſe de M. l'Abbé Regnier, à M. de Corbinelli.

RONDEAU.

LE plus parfait & le plus bel ouvrage,
Que pour le ſens, le tour & le langage,
Et aucun genre on puiſſe compoſer;
De vos beaux vers, qu'on ne peut trop priſer,
Meriteroit à peine le ſuffrage.

Vous loüez trop un ſimple badinage,
Je vous croyois des Cenſeurs de noſtre âge,
Le plus ſevere, & ſans rien deguiſer,
Le plus parfait.

Lors qu'un Cenſeur à double, à triple eſtage
S'abbaiſſe à faire un autre perſonnage:
Je ne ſay plus comment le baptiſer;
Mais j'ay trouvé par où vous excuſer,
L'Amitié peut aveugler le plus ſage,
Le plus parfait.

LES DITS ET FAITS DU PRINCE D'ORANGE.

GUillaume a dit, rempli de confiance,
De toutes parts j'aſſiegeray la France,
J'inonderay ſes Pays de ſoldats,
J'enleveray Tournay, Lille, Ypre, Arras,
Condé, Dunquerque, & les autres Barrieres,
Qui peuvent mettre à couvert ſes Frontieres.
Pour en venir plus ſeurement à bout,
En meſme temps j'attaqueray par tout,
Par mer, par terre: Elle ſera contrainte
De ſuccomber à la premiere atteinte,
De rendre tout. Voilà ce qu'en effet
Guillaume a dit. Voici ce qu'il a fait.
Ouvrant d'abord pompeuſement la Scene,
De l'Ocean il traverſe la plaine,
Vient à la Haye en ſuperbe appareil,
Pour y tenir un faſtueux Conſeil,
Et faire voir à toute la Province
Dans leur Sujet, un grand & nouveau Prince.
Au meſme lieu, pour le congratuler,

Luy rendre hommage, & l'entendre parler
Viennent brillants, parez & manifiques
Les Electeurs, les Princes Germaniques,
Qu'avec plaiſir il voit de jour en jour
Plus empreſſez à luy faire la Cour.
A leurs reſpects reſpondent ſes carreſſes
Beau feu, grand' chere & ſuperbes promeſſes.
Princes, dit-il, n'eſpargnez-point les vins,
Dans peu de temps nous en boirons dans Rheims.
La joye alors redouble, & l'aſſemblée
Tout en beuvant prend la Ville d'emblée,
Lors qu'un Courrier vient dire que ſous Mons
Le Roy de France eſt avec cent canons.
On ſe regarde, on conſulte, on propoſe,
Pour le ſecours on regle toute choſe;
Guillaume marche, avec cent bataillons,
Guillaume arrive, & laiſſe prendre Mons.
Mais de ſes faits d'éternelle memoire,
Ce n'eſt pas là que ſe borne l'hiſtoire;
Pour achever de nous mettre aux abbois,
Il a campé ſous Bruxelles deux fois;
Il a fait plus, il a vers nos Frontieres,
Fait avancer ſes brigades guerrieres;
Et ſur Dinant lancé de toutes parts,
Pendant un mois de menaçants regards;

Puis

Puis pour mieux faire une autrefois la guerre,
Il a repris la route d'Angleterre.
France, tremblez le voilà revenu,
Son Parlement en vain l'a retenu
Il vient enfin degager ſa parole;
A la Victoire il marche, il court, il vole;
Puis en chemin, quand il eſt averti,
Que des François Namur eſt inveſti;
C'eſt là, dit-il, qu'eſchoüera leur audace,
Vingt bataillons reſpondent de la Place,
D'aucun ſecours elle n'aura beſoin;
Que s'il en faut, le ſecours n'eſt pas loin;
Et deſormais tout ce que je demande,
C'eſt ſeulement que le François m'attende.
Le grand LOUIS va ſon train cependant,
Et ſous Namur, infatigable, ardent,
Preſent à tout, preſſe, attaque, foudroye,
Remplit les ſiens de courage & de joye,
Qui ſous ſes yeux & ſous ſes eſtendarts
Sont ſeurs de vaincre, & ſont autant de Mars.
Que fait Guillaume, il ſonge, il delibere,
Jette des Ponts, veut donner, puis differe,
Et voit enfin, ayant rompu ſes Ponts,
Tomber Namur d'un peu plus près que Mons.

Un moindre Chef, en voulant entreprendre
De le ſauver, auroit perdu la Flandre:
Luy plûs profond, le laiſſe prendre exprès,
Pour le ſauver & le reprendre après.
Dans cette veuë, avec la confiance
Que de LOUIS luy redonne l'abſence,
Il tient d'abord, par de longs campemens,
De ſes deſſeins tout le Monde en ſuſpens;
Il tient après, par une marche lente,
De ſes deſſeins tout le Monde en attente;
Puis tout d'un coup, pour joüer au plus ſûr,
Il ſe raviſe & fait grace à Namur;
Songe à donner jalouſie à Dunquerque,
Et voit de loin le Combat de Stinquerque,
Où ſous l'acier de nos fiers Bataillons,
L'Anglois rebelle a mordu les Sillons.
Alors outré, ne ſachant plus que faire,
Il laſche enfin la bride à ſa colere,
Et ſa colere à tel point l'emporta,
Que bruſquement ſur Furne il ſe jetta,
Qui tout ouvert, dépourveu de deffenſe,
Et s'eſtimant de trop peu d'importance
S'eſtonna fort & s'eſtonne aujourd'huy,
Qu'un ſi grand Prince euſt pu ſonger à luy.
Ainſi finit la ſuperbe Campagne

Du Protecteur d'Angleterre & d'Eſpagne;
Que s'il repaſſe encore un coup les Mers,
J'eſpere voir LOUIS Maiſtre d'Anvers.

Sur un mot de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

LE petit Fils du plus grand Roy du monde,
De ſon Ayeul, dans les champs Hollandois,
Portoit la foudre, adoré des François,
Pour ſa Valeur, ſa Bonté ſans ſeconde.
Par ſa Valeur, ſouſtenant ſon beau Sang,
Il ſe plaiſoit aux travaux de la guerre ;
Par ſa Bonté, temperant ſon haut Rang,
Il ſe rendoit les amours de la Terre.
Environné de Chefs, de gens choiſis.
A table un jour le Prince s'eſtoit mis,
Lors qu'un Guerrier blanchi dans le Service,
Brave Soldat, mais Courtiſan novice,
S'y mit auſſi, n'eſtant pas informé,
Que pour s'y mettre il faut eſtre nommé.
Au jeune Prince auſſi-toſt on propoſe
De l'aller faire avec honte lever.
Le Prince aimable à cet affront s'oppoſe,
Et veut qu'en paix on le laiſſe achever.
Le Repas fait, un avis charitable

Rend le Guerrier de ſa faute averti,
Dez qu'il la fait, il prend le bon parti,
Et s'avoüant ignorant & coupable,
Aux pieds du Prince il ſe jette à genoux.
Ne parlons point d'une faute ſemblable,
Luy dit le Prince, en preſence de tous;
Mais dez ce ſoir revenez à ma Table;
Vous apprendrez la Cour de Nous;
J'apprendrai la Guerre de Vous.

Des vieux Grecs, & des viéux Romains,
Tous les traits me ſont reſpectables:
Mais de quelque ſens que ſoient pleins
Leurs bons & leurs dits notables,
Le Jeune Prince des François
Penſe & parle mieux mille fois.

SUR LE ROY.

C'Eſt un grand Prince que le noſtre,
Il eſt au-deſſus de tout autre,
Non ſeulement par ſon pouvoir,
Et par le rang de ſa Couronne,
Et par tout ce qu'on peut devoir
A la Fortune qui le donne:
Mais par mille talents divers;
Par ſa bonté; par ſa prudence,
Par cet eſprit d'intelligence,
Né pour gouverner l'Univers:
Par la grandeur de ſon courage
Que rien ne ſauroit égaler;
Et qui ſans jamais s'ébranler
A tousjours fait teſte à l'orage:
Enfin, par cent faits éclatants,
Qui couvrent ſon Regne de gloire,
Et qui juſques aux derniers temps
En feront durer la Memoire.
Le dirai-je toutefois?
Ce Prince ſi magnanime,
Digne d'amour & d'eſtime;

Pere & Protecteur des Rois:
Ce Roi, que toute la terre
Devroit choiſir pour le ſien,
Il n'eſtoit encore rien,
Que j'allois desja belle erre.
Il a trouvé le ſecret
De faire depuis fortune;
Choſe qui n'eſt pas commune;
Et je n'ay point de regret,
Moy qui n'ay point fait la mienne,
Qu'il ait ſi bien fait la ſienne;
Mais quoy qu'il ſoit aujourd'huy
Si grand, ſi puiſſant, ſi ſage?
J'ay ſur luy cet avantage,
Que j'ay ſix ans plus que luy.

EPIGRAMMES.

TUrenne moins grand que Condé,
Fut ſuivi de Crequy, moins fameux que Turenne,
A Crequy, Luxembourg a depuis ſuccedé.
Qui l'emporte des deux, la choſe eſt incertaine.
Et ſi l'on me demandoit qui?
Je dirois, tour à tour, Luxembourg & Crequy.

Après cent combats éclatants,
Tousjours ſuivis de la Victoire,
Luxembourg a fini la courſe de ſes ans:
Le Roy, la Cour, l'Armée honorent ſa Memoire
D'éloges, de regrets veritables & grands.
Quelle Gloire pour luy, quel trait pour ſon Hiſtoire!
Faſſe le Ciel que cette Gloire
N'augmente pas avec le temps!

Tous ces François qui paroiſſent tousjours
Imperiaux, Anglois, dans leurs diſcours;
Qui dementant leur Patrie & leurs Peres,
Ont parmi nous des ames eſtrangeres;

Sur les ſuccès de l'Année 1703.

RONDEAU.

QUand on fait bien, j'éleve juſqu'aux Cieux
Le bien qu'on fait; & je ſuis curieux
Que le Merite ait ſon juſte ſalaire.
Quand on fait mal, je ne ſaurois m'en taire;
J'en advertis, afin qu'on faſſe mieux.

Sur le Public j'ouvre tousjours les yeux;
Et peu flatteur, encor moins envieux,
Je ne vais point gloſer ſur une affaire,
Quand on fait bien.

Nos Generaux ont bien fait en tous lieux;
Autant de Chefs, autant de demi-Dieux;
Et nos Soldats, que n'ont-ils point ſçû faire?
Qu'on rend ſon Nom, ſon Païs glorieux,
Quand on fait bien!

A MONSIEUR
LE DUC DE VENDOSME.

ODE.

TOy qui tel que Gaſton de Foix
Souſtiens ſi bien le nom François
Sur le Pô, le Teſin, l'Adige;
Pendant qu'en des lieux, autrefois
Remplis de nos heureux exploits,
Un ſort contraire nous afflige;
Toy digne ſang d'un de nos Rois,
Qui fut de valeur un prodige,
Vien ſur l'Eſcaut & ſur la Lis,
Semant devant toy l'eſpouvante,
Nous venger de nos Ennemis;
Et rendre ſelon noſtre attente,
Par une Victoire éclatante,
La premiere gloire à nos Lis.

Vien, par ta guerriere preſence,
Rendre à nos Soldats eſtonnez
Cette martiale aſſeurance

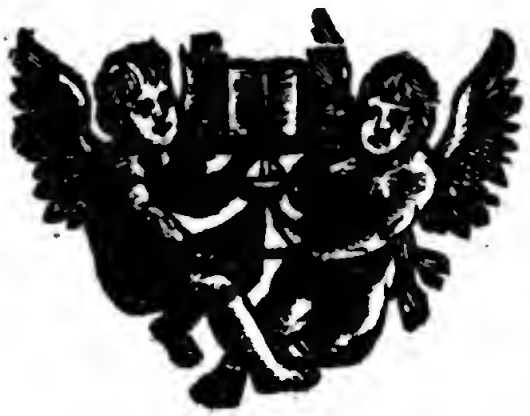
Qui

Qui les a cent fois couronnez :
C'eſt ſous toy qu'ils ſont deſtinez
A faire triompher la France
De ſes Ennemis obſtinez.
Vien, ceint d'un gloire immortelle
En acquerir une nouvelle,
Vien combatre icy ſous les yeux
De l'Auguſte Roy qui t'appelle;
Et par des exploits glorieux,
En Flandre ainſi qu'en Italie,
De la Fortune qui s'oublie,
Vien nous rendre Victorieux.

Au bruit de ta marche fameuſe,
Nos Ennemis embarraſſez
Tremblent pour les bords de la Meuſe;
Desja la mine audacieuſe
Diſparoiſt de leurs fronts glacez;
Desja d'une ardeur belliqueuſe
Nos Soldats ſe ſentent preſſez;
Et bruſlent de voir effacez
Sous ta conduite glorieuſe,
Les affronts des malheurs paſſez :
La Victoire à te ſuivre eſt preſte;
Vien ſeconder les vœux qu'ils font;

Et

Et nos Ennemis te verront
Deſpoüiller leur ſuperbe teſte,
Des Lauriers qui ceignent leur front.



Sur la priſe de Lille par les Alliez en 1708.

CEnt mille Combattans François
Laiſſeront donc, en leur preſence,
Reduire Lille en la puiſſance
De l'Allemand, & de l'Anglois;
Où ſont nos Guerriers d'autrefois?
Noſtre force & noſtre eſperance,
Qui repandoient en mille endroits
La gloire & le nom de la France,
L'activité, la vigilance,
Compagnes de tous nos exploits,
Souſtenoient par tout leur vaillance.
Maintenant on met en balance,
On délibere tout un mois,
S'il faut qu'on marche, ou qu'on avance,
Et la peur, jointe à l'ignorance,
Contrefait ſi bien la prudence,
Qu'elle fait écouſter ſa voix.
Cependant par ſa diligence,
Deſormais rebelle à nos Loix,
L'ennemi, malgré la diſtance
Des lieux, d'où partent leurs Convois,

Voit

Voit à toute heure par Charrois
Dans ſon Camp porter l'abondance :
Et quand le Corps de l'Alliance
Doit ſe voir reduit aux abois,
Par le défaut de ſubſiſtance,
La fleur de l'Empire Gaulois,
Comme avec lui d'intelligence,
Le laiſſe, par ſa nonchalance,
Se pourvoir de tout à ſon choix.
Quoi ſous le plus grand de nos Rois,
Lille jadis la recompenſe,
Le prix de ſes premiers Exploits,
Lille, malgré ſa reſiſtance,
A tant d'ennemis à la fois !
Verra ſes Remparts & ſes toicts
Tomber, ſans ſecours, ſans deffenſe,
Et cent mille Guerriers François
Le laiſſeront, en leur preſence,
Paſſer ſous une autre Puiſſance;
Où ſont nos Guerriers d'autrefois?

Fin du premier Tome.